Ce document est extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la Langue Française (InaLF)

Correspondance [Document électronique] / Gustave Flaubert : nouvelle éd. augmentée. 8e série. 1877-1880

1877 T 8

p1

à émile Zola.
Croisset vendredi soir 5 janvier 1877.
Votre lettre m' a fait grand plaisir, mon cher ami, et il me tarde, comme à vous, de nous voir. Ce sera de dimanche prochain en quatre semaines. Je compte partir d' ici le 3 février. Hélas ! Je n' arriverai point avec *hérodias* terminée. Je n' en serai qu' à la fin de la seconde partie, mais la troisième sera fortement esquissée. Je travaille beaucoup et n' avance guère. D' ailleurs je n' y vois plus goutte. Quant à la santé, elle est splendide.
Et la vôtre ? Vous ne me parlez pas de votre coeur !
Quand sera-t-elle jouée, votre farce pour le palais-royal ? Je vous assure que j' y serai beau comme énergumène.
Ne m' envoyez pas votre *assommoir* , ça me perdrait.

p2

Je serais dessus trois jours, et mon départ en serait retardé.
Je *crève* d' envie de le lire, et je vous assure que ma résolution est héroïque.
Mais remettez-le chez mon portier le 1 er ou le 2 février.
Ce que j' ai souffert de n' avoir personne près de moi pour deviser de cet excellent Germiny

est inimaginable. C' est dans ces moments là
qu' on sent le *besoin* d' un ami ! Quelle histoire !
Moi, ça me fait croire à Dieu ! On devrait à cet
homme-là une récompense nationale, tout amuseur
étant un bienfaiteur !
Adieu, ou plutôt à bientôt. Amitiés aux camarades
et tout à vous.
Mettez-moi de côté les bêtises qui seront dites
sur *l' assommoir* .
à sa nièce Caroline.
Croisset, dimanche, 2 heures 7 janvier 1877.
Mon loulou,
j' ai été fort inquiet de n' avoir pas de tes
nouvelles, car ta lettre de jeudi ne m' est arrivée
qu' hier. Avec ma belle imagination, je me figurais
les choses les plus sinistres et, tous ces
jours-ci, le facteur n' est arrivé qu' entre 2 et 3
heures de l' après-midi ! Hier matin, j' ai été trois
fois sur le quai pour le voir venir. Enfin, j' ai eu
ta bonne petite lettre ! (...)
sans doute tu as vu le bon Laporte et il t' aura

p3

conté ses tristes affaires. *elles m' ont navré !*
le pauvre garçon a eu un mot exquis, après me les
avoir dites : " c' est un rapport de plus entre nous
deux " . Comme s' il était content de sa ruine, qui
le fait me ressembler !
Un peu avant son arrivée, j' avais eu la visite de
Juliette et de son fils, qui ont beaucoup insisté
pour que j' aille dîner à l' hôtel-dieu.
(...) le jour de l' an, *pour ne pas faire la bête,*
vers 5 heures, je me suis acheminé à pied vers
Rouen ; le mont Riboudet m' a paru plus lugubre
que jamais ! Au coin du jardin de ma maison
natale, j' ai retenu un sanglot et je suis entré.
J' avais pour commensaux un M X, ancien
bourgeois de Rouen, avec sa femme complètement
sourde, et son fils, un serin, membre du
barreau de Paris. De plus, l' inévitable Z, qui
a été le joli coeur de la société. Mon frère n' a pas
dit un mot ! Il est d' une tristesse farouche, d' une
irritabilité nerveuse excessive, et en somme, très
malade, selon moi ! ...
Juliette (que j' ai trouvée très gentille) m' a dit
que ses parents lui en voulaient toujours de ce
qu' elle habite Paris. Je te donnerai d' autres
détails sur ce repas, lequel était archi-luxueux.
Décidément, je suis *amoureux* de la mère Grout !
Toute la famille était réunie, mardi, quand j' ai
été voir Frankline et lui remettre le *Balzac* .

On n' imagine pas une chose plus charmante que la
manière dont elle regardait ses enfants et caressait
la main de son fils ! J' en étais attendri jusqu' aux
moelles.
Après quoi, j' ai été au cimetière ! ...
puis dîner chez les Lapierre. Mes " anges "

p4

sont bien futiles ! Je crois qu' elles aiment, en
moi, l' homme ; mais, quant à l' esprit, je m' aperçois
même que souvent je les choque, ou que je
leur parais insensé. Tout cela m' a fait perdre deux
jours ! Néanmoins, je compte avoir fini ma
deuxième partie d' aujourd' hui en quinze ; je
préparerai la troisième, puis tu me reverras, car il
m' ennuie beaucoup de ma pauvre fille. Je tâche
de n' y point songer. Mon départ *est fixé* pour le
3 février, au plus tard.
Zola m' a écrit, au nom de tout le petit cénacle,
une lettre très aimable. Je lui gâte son hiver. On
ne sait plus que faire le dimanche. Dans le dernier
dîner, ils ont porté un toast en mon honneur.
Puisque tu fais des visites, va donc voir ce
pauvre Moscove : il t' en sera reconnaissant et ce
sera une bonne action, puisqu' il est malade.
Quel est *ton rêve* à propos de
Claude-Bernard ? ...
et tu n' as pas encore lu la *prière à Minerve* de
Renan ? Cela me choque. Il me semble que *mon
élève* devrait faire les lectures que je lui
prescris. Sabatier ne partage pas absolument mon
enthousiasme. Tant pis pour lui !
Voici un verset d' Isaïe que je me répète sans
cesse et qui m' *obsède* , tant je le trouve
sublime : " qu' ils sont beaux, sur les montagnes, les
pieds du messager qui apporte de bonnes nouvelles ! "
creuse-moi ça, songes-y ! Quel horizon ! Quelle
bouffée de vent dans la poitrine !
Du reste, je suis perdu dans les prophètes.
Adieu, pauvre chat. Deux bons baisers de
ta nounou qui te chérit.

p5

à Guy De Maupassant.
Mercredi janvier 1877.
Mon cher ami,
moi, à votre place, voici ce que je ferais :

j' irais franchement chez Duval, et lui dirais
tout ce que vous m' écrivez. En *lui faisant*
comprendre que vous ne pouvez pas continuer à
perdre ainsi votre temps.
à moins que vous ne préfériez attendre mon
retour, que j' ai fixé au 3 février. Donc, de
dimanche prochain en trois semaines, on s' embrassera.
Que de choses n' aurons-nous pas à nous
dire !
Si vous saviez comme j' ai souffert de n' avoir
personne avec qui causer de ce bon Germiny !
Voyez-vous quel trouble cette histoire-là a dû
produire dans " l' hôtel des farces " et le plaidoyer
du *garçon* par Germiny ! ! !
L' âme du vieux se répand sur la capitale.
Je continue à travailler phrénétiquement et vous
embrasse.
Votre.

p6

à sa nièce Caroline.
Croisset, vendredi, 5 heures 12 janvier 1877.
(...) maintenant, pauvre chat, embrassons-nous !
(...) ma deuxième partie sera achevée dans
trois ou quatre jours ; donc, au 3 février, le plan
de la dernière sera bien développé, et peut-être
en aurai-je écrit la moitié ?
Il est vrai que je travaille *sans discontinuer* ,
à table et dans mon lit, car je ne dors presque plus
du tout. (...)
après une pioche aussi violente que celle où je
suis plongé (car, depuis un an, sauf quinze jours
au mois de septembre, monsieur a été dans une
création permanente), je serai bien aise de prendre
" a little entertainment " .
donc, préparez-vous à me combler de douceurs,
et surtout à avoir de bonnes mines ! Il faudra être
folichon pour récréer vieux. Je tâcherai de ne
pas m' impatienter à propos de la cuisinière ; mais
je redoute d' avance le tapage des voitures ! Le
silence absolu qui m' entoure est, je suis sûr, une
grande cause d' exaltation intellectuelle. Pour que
l' imagination soit libre, il faut ne sentir aucun
poids sur soi.
Tu continues toujours à te livrer à la physiologie.
Très bien ! Ma joie serait de te voir *enfoncer*
" un bon docteur " , ce qui ne sera pas difficile, dans
quelque temps, ces messieurs étant généralement
d' une ignorance crasse. Voilà la vraie immoralité :
l' ignorance et la bêtise ! Le diable n' est pas autre
chose. Il se nomme légion.

p7

Je m' étonne que tu n' aies pas compris la grandeur et la vérité de la *prière à Minerve* ! Elle résume l' homme intellectuel du XIXe siècle. Quant au reste de l' article, ce n' est que bien, et encore ? La vie manque à ces souvenirs ; *on ne voit pas* les personnages. Ton observation sur saint Paul n' est pas juste, car Renan ne dit rien qui ne soit parfaitement historique.
" le dieu inconnu " est une ânerie de l' apôtre, révérence parler.
Tâche, ma Caro, de m' écrire un peu longuement : tes lettres sont ma seule distraction.
C' est le 26 courant la fête de saint Polycarpe.
Je la fêterai mentalement, étant un autre saint moi-même,
et qui te bécote.
à la même.
Croisset, mercredi soir, 11 heures, 17 janvier 1877.
Oui, ma pauvre fille, vous m' avez fait passer deux ou trois mauvais jours. Tâche qu' ils ne se renouvellent pas. Parlons d' abord des choses embêtantes. (...)
Laporte est venu aujourd' hui. Il est décidé, s' il ne trouve rien, à rester (quand même) à Couronne et à y vivoter n' importe comment pour ne pas quitter sa maison, ce que je comprends parfaitement : à un certain âge le changement d' habitude, c' est la mort.
Il venait de me quitter que Lapierre est venu.

p8

Pendant deux heures et demie j' ai pris des notes qu' il me dictait sur une dame, à propos d' un roman inspiré par lui le jour que nous avons été ensemble au Vaudreuil. La conclusion *que j' avais imaginée* se passe maintenant ! J' avoue que cela m' a flatté. J' avais préjugé que la dame finirait par un mariage riche et catholique. C' est ce qui se conclut présentement. Voilà une preuve de jugement, hein ?
Aussi n' ai-je rien fait de toute la journée ! Ce dont j' enrage, car je voudrais bien avoir tout fini pour le 15. Quand j' arriverai à Paris, il ne me restera que le grand morceau final, sept ou huit pages ! Donc, il me sera impossible d' être à Paris avant le 3. J' en suis à compter les minutes.
Tant pis pour Mme Régnier. " tout pour les dames " , ça se dit. Mais " l' art avant tout " , ça se pratique.

Ce matin, j' ai eu une conversation exquise avec Mamzelle Julie. En parlant du vieux temps, elle m' a rappelé une foule de choses, de portraits, d' images qui m' ont dilaté le coeur. C' était comme un coup de vent frais. Elle a eu (comme langage) une expression dont je me servirai. C' était en parlant d' une dame : " elle était bien fragile... orageuse même ! " *orageuse* après *fragile* est plein de profondeur.
Guy m' avait envoyé un article de lui sur la poésie française au XVIe siècle, que je trouve excellent.

p9

Pourquoi méprises-tu les portraits de tes ancêtres ? Ils s' abîment au grenier ; je vais les accrocher dans le corridor. Premièrement, ça fera un peu de couleur, et puis ils sont si naïfs que ça vous entraîne dans des rêveries historiques, lesquelles ne manquent pas de charme...
maintenant, mon Caro, il ne faut pas se coucher, mais se mettre au festin de machaerous ! Ce sera un fort " gueuloir " , comme disait mon pauvre Théo.
écris-moi de vraies lettres.
Ta vieille nounou.
à Guy De Maupassant.
Croisset, 17 janvier 1877.
Mon cher Guy,
je trouve très bien votre article sur la poésie française.
Cependant j' aurais voulu un peu plus d' éloge de Ronsard. Je vous dirai en quoi je trouve que vous ne lui rendez peut-être pas une justice suffisante. Mais encore une fois je suis très content de vous.
Si vous voyez Catulle et que sa pièce de l' ambigu ne soit pas jouée avant le 5 février, dites-lui que j' irai l' applaudir.
J' ai la tête cuite, mon bon.
Je vous embrasse.

p10

à sa nièce Caroline.
Croisset, dimanche, 2 heures, 21 janvier 1877.
Je suis en train d' appendre aux murs les portraits de tes aïeux, et j' ai pour m' aider le fils Senard,

comme page espagnol ! ...
à propos de portraits, j' ai envie de mettre la miniature de mon grand-père Fleuriot au coin de ma cheminée, sous la petite photographie représentant ton profil napoléonien que j' aime tant, mon cher loulou ! Je me fie à tes connaissances picturales pour savoir si on peut la réparer, et si ce serait cher. Tes relations artistiques te permettent de faire cela, à bon compte.
Je me suis promené deux heures à Canteleu avant-hier. Il faisait tellement beau qu' à un moment j' ai défait ma douillette d' ecclésiastique, je suis resté en gilet, adossé contre les barreaux de défunt " Lhuintre fils aîné " . Tout à l' heure j' ai marché une grande heure dans le jardin et dans les cours, en contemplant la diversité des feuillages et en humant le brouillard avec délices.
Monsieur est entré ce matin dans son lit à 5 heures, n' était pas endormi à 6 et fut réveillé à 9 par cette fin de phrase " ... un sultan des bords de l' Euphrate, des marins d' éziongaber ! "
(...) maintenant, ma chère fille, d' ici à mon départ je ne t' écrirai que de courts billets. J' en

p11

suis à compter les minutes. Je voudrais tant livrer *hérodias* au moscove le 15 février ! Nous verrons s' il tiendra sa parole ! Au moins, n' aurai-je aucun reproche à me faire.
Mais il faudra se délasser un peu à Paris.
j' exige : bons vins, jolies liqueurs, aimables sociétés, argent de poche, figures hilares et joyeux devis.
Il n' y a qu' une seule chose que je ne réclame pas, c' est la tendresse de ma Caro, étant sûr de l' avoir.
Ta vieille nounou.
Je suis très content de Chevalier. Il ne m' agace pas les nerfs, loin de là ; il est de relations agréables. C' est pour moi la qualité principale dans autrui. *on* ne la possède pas.
à Alfred Baudry.
Croisset mercredi 24 janvier 1877.
Mon petit père,
seriez-vous assez aimable pour me prêter la *philosophie* du vieux. Je vous la garderais cinq ou six jours ; bref, vous l' auriez à la fin de la semaine prochaine. C' est pour faire connaître ce divin livre à un ami qui viendra chez moi.
Si cela ne vous contrarie pas, je l' enverrai

chercher chez vous lundi prochain, à moins que vous

p12

ne préfériez me l' apporter vous-même ici, en y
venant déjeûner samedi ou dimanche.
Je prends mon vol vers la capitale de samedi en
huître , le 3 février.
Réponse immédiate, s v p. Et tout à vous.
à sa nièce Caroline.
Croisset, nuit de mercredi 24-25 janvier 1877.
Chérie,
merci du billet de ce matin. *j' en avais besoin*
et je n' ai pas entretenu de danseuses, cet hiver !
Mes étrennes ne furent pas sardanapalesques. Je ne
t' ai pas dit que depuis votre départ je suis dans
un *supplice permanent* , à cause du bois ! Si bien
que souvent, la nuit, j' ai passé *des* heures la
fenêtre ouverte, mon feu s' éteignant, quand il ne
fume pas ! Ce sera un des agréments de Paris que
d' avoir d' autre bois ! Ai-je juré et tempêté ! Hier,
j' en étais vraiment malade.
Et voici le moment de nous revoir qui approche,
mon pauvre loulou ! Tant mieux !
Lundi ou dimanche j' espère n' avoir plus que
cinq pages ! Nous verrons si le moscove sera
actif.
Je viens de l' inviter à dîner pour dimanche
4 février. Prie de ma part Mme Régnier de venir ;
je n' ai pas le temps de lui écrire. Et convie
également à " cette petite fête de famille " mon
élève Guy le chauve.
J' ai écrit à Masquillier pour avoir un costume
de chambre et au sieur Prout pour qu' il me fasse

p13

des pantoufles ; car je suis en guenilles et ma
fameuse nièce me repousserait si j' arrivais en
chaussons de Strasbourg. Mais je voudrais savoir
si :
1 j' ai là-bas, dans ma chambre : un frottoir de
peau ;
2 des éponges.
3 il me faudrait d' autres cravates blanches, les
miennes sont trop démodées. De petits rubans
me semblent mieux !
Tu peux tout arranger ! Maintenant ce ne sera
pas long.
Valère doit aller vous voir demain.
Il couchera ici d' aujourd' hui en huit.
Adieu, pauvre chat. Je t' embrasse bien fort.

Nounou
ou
la *perle des oncles* .
P-s. -dernier mot de Mamzelle Julie :
" c' est nous qui ramouvons les connaissances
du vieux temps ! "
à la même.
Croisset, dimanche, 1 heure, 28 janvier 1877.
Loulou,
(...) je viens d' expédier mon pantalon au
chemin de fer, mais je ne comprends pas que
Masquillier ait besoin d' un modèle, puisqu' il me

p14

fait des pantalons de ce genre-là, depuis trente-cinq
ans environ.
Je me suis commandé des pantoufles en velours
chez Prout. Quand elles arriveront, daigne me
faire des bouffettes ; tu seras bien gentille.
Achète-moi deux éponges de géant, de l' eau de
Cologne, de l' eau dentifrice et de la pommade ou
plutôt de l' huile qui sent le foin (rue
saint-Honoré).
De plus : commande-moi quatre paires de gants
gris perle et deux de Suède à deux boutons.
Il me semble qu' on pourrait accrocher la tête
de renne dans ma salle à manger, entre les deux
portes...
si Mme Régnier ne peut venir dimanche prochain
(ou même si elle le peut), invite Georges
Pouchet (à son défaut, je ne vois que Frankline
et son époux).
Je suis malade de la peur que m' inspire la
danse de Salomé ! Je crains de la bâcler. Et puis,
je suis à bout de forces. Il est temps que ça
finisse, et que je puisse dormir. Il me restera
encore deux ou trois pages quand tu me verras.
J' ai besoin de contempler une tête humaine
fraîchement coupée.
Je t' embrasse, en tombant sur les bottes.
Vieux.
à Georges Charpentier.
Croisset, 1 er février 1877.
Monsieur Gustave Flaubert a l' honneur de vous
prévenir que :
ses salons

p15

seront ouverts à partir de dimanche prochain
4 février 1877.
Il espère votre visite.
Les dames et les enfants sont admis.
à Jules Troubat.
Paris, mercredi matin 7 février 1877.
240, faubourg saint-Honoré.
Me voici revenu, cher ami, et prêt à vous recevoir
quand il vous plaira.
Comme je suis un peu en l' air maintenant, car
je me repose, je vous engage à venir le matin
vers 10 heures.
à tout hasard, je vous attends vendredi.
Tout à vous.
à Madame Roger Des Genettes.
Paris, 15 février 1877.
Hier, à 3 heures du matin, j' ai fini de recopier
hérodias . Encore une chose faite ! Mon volume
peut paraître le 16 avril. Il sera court, mais
cocasse, je crois.
J' ai travaillé cet hiver d' une façon frénétique ;
aussi suis-je arrivé à Paris dans un état
lamentable. Maintenant, je me remets un peu. Pendant
les huit derniers jours j' avais dormi en tout dix
heures *sic* . Je me soutenais avec de l' eau froide
et du café.

p16

Mon silence à votre endroit n' avait pas d' autre
cause que cette pioche forcenée, mais combien
j' ai pensé à vous ! Il me semble que vous êtes
très souffrante et plus triste que jamais. Pour me
prouver le contraire, il faut m' écrire une lettre
démesurée ; un des jours de la semaine prochaine,
j' irai voir Mme De Valazé.
Pourquoi vous obstinez-vous à ne pas venir à
Paris ? Croyez-en un vieux docteur en maladies
morales : vous avez tort. Vous vous complaisez
dans votre chagrin et dans votre solitude. Mauvais !
Mauvais ! Et puis (car l' égoïsme est au fond de
tout) *je crève d' envie* de vous lire *un coeur
simple* et *hérodias* ; l' aveu est fait !
Que vous dirai-je bien ? Quand je me serai un
peu reposé, je reprendrai mes deux bonhommes
auxquels j' ai beaucoup songé cet hiver, et que
j' entrevois maintenant d' une façon plus vivante et
moins artificielle. Il m' est venu aussi l' idée de
deux livres que je compte faire, si Dieu me prête
vie.
En fait d' inepties : succès de l' *hetman* ! Quels

vers !
Le père Hugo, dans huit jours, va faire
paraître deux volumes de la *légende des siècles* .
Ce vieux burgrave est plus jeune et plus charmant
que jamais. Je le vois très souvent.
Avez-vous lu, dans la *revue des deux mondes* ,
la " prière à Minerve " de Renan ? Personne
n' admire cela autant que moi.

p17

à Madame Tennant.
Paris, 16 février 1877.
Ma vieille amie, ma chère Gertrude.
Comment allez-vous, vous d' abord, puis vos
deux filles, votre fils, et tout ce que vous aimez,
tout ce qui vous intéresse ?
Dimanche dernier, j' ai été agréablement surpris
de voir entrer chez moi Hamilton. J' aime à
croire qu' il vous a calomniée, car il m' a dit que
vous ne viendriez pas à Paris ce printemps. Il se
trompe, n' est-ce pas ?
J' ai travaillé cet hiver frénétiquement. Aussi
mon volume peut paraître à la fin d' avril prochain.
Tourgueneff commence aujourd' hui à traduire le
troisième conte. Il paraîtra en français dès qu' il
sera paru en russe.
à propos de littérature, pouvez-vous me rendre
le service suivant ? Vous n' ignorez pas qu' on veut
élever à Paris une statue à George Sand ? Une
commission s' est formée dans ce but, et j' en fais
partie. Le président m' a demandé aujourd' hui si
je ne connaissais pas lord Houghton. Je me suis
rappelé qu' il était de vos amis. Donc pouvez-vous
lui demander s' il consent à laisser mettre son
nom parmi les membres de la commission ?
C' est un honneur que nous lui demandons de
nous faire. Cette condescendance ne l' engagera à
rien de plus. S' il y consent, on lui adressera cette

p18

demande officiellement. Voulez-vous, chère
Gertrude, vous charger de cette commission ?
Vous rappelez-vous la famille Bonenfant, à
Trouville ? La seconde fille (qui n' était pas née
en 1842) a tellement entendu parler de vous à ses
parents, qu' elle donnera votre nom de Gertrude
à une *fille* dont elle *doit* accoucher dans

trois mois. C' est son beau-frère qui m' a appris cela, ce matin, et ça m' a fait bêtement *plaisir* . Mais pourquoi bêtement ? Effacez cet adverbe.
Remerciez bien Dolly pour sa gentille épître.
Comme les choses sont mal arrangées dans ce monde ! Pourquoi ne vivons-nous pas dans le même pays ? J' aurais tant de plaisir à vous voir souvent ! Et à renouer la chaîne du vieux temps, qui n' a jamais été brisée d' ailleurs.
Il me semble que nous avons bien des choses à nous conter dans le " silence du cabinet " , ma chère Gertrude !
Une question : pourquoi paraissez-vous étonnée de ce que j' aie pu faire un conte intitulé : *un coeur simple ?* votre ébahissement m' intrigue. Douteriez-vous de mes facultés de tendresse ? Vous n' avez pas ce droit-là, vous !
Je cause souvent de vous avec Caroline. Mille bénédictions sur votre maison. Je vous serre et baise les deux mains.

p19

à Madame Roger Des Genettes.
Paris, février 1877.
vous dépasse dans la répulsion que lui cause *l' assommoir* ; son dégoût ressemble à de la fureur et la rend parfaitement injuste. Il serait fâcheux de faire beaucoup de livres comme celui-là ; mais il y a des parties superbes, une narration qui a de grandes allures et des vérités incontestables. C' est trop long dans la même gamme, mais Zola est un gaillard d' une jolie force et vous verrez le succès qu' il aura.
Le père Didon m' a donné hier de vos nouvelles et je me suis senti jaloux. Quel malheur qu' il soit moine, et que j' aie des préventions invétérées ! Je ne crois jamais à l' esprit libéral des corporations : elles obéissent à un mot d' ordre et je déteste autant messieurs les militaires que messieurs les ecclésiastiques. Je froisse vos sentiments, mais tant pis ; si on ne se froissait jamais, on ne s' aimerait guère. Moi j' ai des brutalités de gendarme et des sensibilités d' almanzor ; almanzor est moins connu.
Allons, une bonne poignée de main avant que vous n' ayez le petit frémissement de la lèvre qui annonce que vous êtes très en colère.
Malgré tout, écrivez-moi très longuement.
Quand je reçois vos lettres, je les tâte, avant de les ouvrir, avec une sorte d' angoisse, tant j' ai peur qu' elles ne soient trop courtes.

à Madame Tennant.
Paris, vendredi soir février-mars 1877.
Ma chère Gertrude,
je vous remercie de vous être occupée de mon affaire, et je viens encore vous demander un service.
Puisque votre ami lord Houghton est si plein de bonne volonté, il faudrait qu' il composât à Londres un comité (dont il serait le président) et qui correspondrait avec celui de Paris (dont Victor Hugo est le président).
Mrs Lewes (Georges Elliot) adhère à notre oeuvre. Lord Houghton aurait la bonté de l' admettre parmi les membres de la commission anglaise.
Lord Houghton peut correspondre directement et en anglais avec notre secrétaire, M Edmond Plauchut. Je recevrai prochainement une adresse imprimée de Victor Hugo.
Voilà tout, ma chère Gertrude.
Mon petit volume de contes est maintenant sous presse et paraîtra vers la fin d' avril. Le *coeur simple* sera publié quelques jours auparavant dans le *moniteur* . Je vous l' enverrai tout de suite, ce sera le moyen de vous faire penser à moi deux fois.
Que dites-vous que bien des choses nous séparent ? Pour moi il n' en est qu' une, l' espace !
Quant à tout le reste, je passe à travers et vous suis attaché dans toute la force du terme.
Comme j' ai envie de vous voir ! Comme j' aurais

des choses à vous dire, seul à seul, au coin du feu ! Savez-vous comment je vous appelle au fond de moi-même, quand je songe à vous ? (ce qui arrive souvent). Je vous nomme " ma jeunesse " .
Bénédiction sur vous et ce que vous aimez et, du fond du coeur, à vous.
à Georges Charpentier.
Paris, mardi, 13 mars 1877.
Mon cher ami,
j' ai répondu à ce monsieur de s' adresser à vous, car j' ignore quels sont mes droits. à qui maintenant appartient la traduction ?
Mais, il y a déjà une traduction de *Bovary* ?
Si c' est à moi que revient le prix de la traduction (ce que je crois), faites le marché pour moi et tâchez de me tirer un billet de 500 francs.
Je ne vous parle plus de *saint Antoine* ! ! !

On n' a pu me dire chez vous votre adresse au
bois de Boulogne ; et voilà quinze jours que
j' attends un article sur *Salammbô* que vous
deviez m' envoyer. Enfin !
Et je suis de plus en plus crevant.
à vous.

p22

Au même.
Paris, jeudi, 2 heures mars 1877.
Mon cher ami,
je n' irai pas demain chez vous, ni ma nièce non
plus, à cause de la mort de son père.
Mais je voudrais vous voir, afin de causer
sérieusement de notre publication. Il est temps
de s' y mettre si nous voulons paraître du 15 avril au
1 er mai. Mes copies sont revues, corrigées, et vous
pourrez les emporter.
Voulez-vous venir demain, avant ou après votre
déjeuner ? Ou bien après-demain ?
n b. -se méfier du brocheur de la maison
Claye. Il y avait l' autre jour, chez Hugo, des
plaintes formidables à ce sujet.
Tout à vous.
Au docteur Le Plé.
Paris, jeudi soir 29 mars 1877.
Cher monsieur,
je sais par notre ami Laporte que hier vous
avez pris vigoureusement notre défense.

p23

Je vous enverrai très prochainement le nombre
exact des représentations que vous demandez.
Quant à la biographie de Bouilhet et à une
appréciation de ses oeuvres, je ne saurais mieux
faire que de vous indiquer ma préface à son
volume de *dernières chansons* . Par le même
courrier, j' écris à Rouen pour que l' on vous remette
tout de suite ce volume.
D' après la lettre de Laporte, il me semble que
le conseil municipal *ne veut pas* comprendre la
question. On ne lui demande pas d' honorer
Bouilhet, mais de nous permettre de doter Rouen
d' une fontaine, sous la condition d' une certaine
décoration où il y aura un buste de Bouilhet.
C' est une question de voierie, et non de
littérature. Si nous demandions à orner notre

fontaine de la figure d' un gorille, on devrait nous
en accorder la permission, puisque nous voulons faire
à la ville cadeau d' un monument d' utilité publique.
En dépit de ce mauvais vouloir, nous réussirons
grâce à vous. Je vous en remercie du fond
du coeur et vous serre les mains cordialement, en
vous assurant, cher monsieur, que je suis tout à
vous.
à Georges Charpentier.
Lundi soir, 10 heures avril 1877.
Mon cher ami,
toutes réflexions faites, je crois que nous
devrions ajouter *une* ligne à la page. Mon style
en

p24

sera moins haché. On pourra mieux suivre les
phrases et cela ne diminue le volume que de 14
pages environ. Nous en aurons ainsi plus de
40 *sic* . C' est suffisant.
1 dites donc au prote d' ajouter une ligne,
ce qui fera 20 lignes à la page.
2 ajoutez qu' il se dépêche. Dalloz désire avoir
des épreuves le plus promptement possible.
Tout à vous.
à Madame Roger Des Genettes.
Paris, lundi matin, 2 avril 1877.
Votre pensée, qui me revient bien souvent, me
donne des remords. J' ai l' air de vous négliger.
Si vous étiez ici, ce serait bien plus commode
pour *notre correspondance* . 1 je n' ai jamais été
aussi affairé et ahuri, car j' ai de prodigieuses
lectures à subir avant la fin de mai, époque où je
veux être rentré à Croisset et me remettre à écrire
Bouvard et Pécuchet . 2 je corrige les épreuves
de mon volume, qui paraîtra le 20 ou le 25 de ce
mois. Les journaux le *moniteur* et le *bien
public* , m' occupent de même manière. 3 il y a
comme une conjuration parmi les jeunes gens qui
impriment pour m' envoyer leurs oeuvres. La semaine
dernière je n' ai lu que six volumes en dehors de
ma besogne personnelle, -et 4 " les devoirs de
société " , madame ! Mais de ceux-là je m' en
fiche ! Et ici je joue de mon imagination de
romancier. Ce que j' invente de blagues pour ne
pas faire de visites et refuser des dîners en ville

p25

est prodigieux. J' ai beaucoup usé du deuil où je suis censé être, comme conséquence de la mort de mon beau-frère. Mais il faut maintenant trouver autre chose. N' importe ! Les gens du monde sont impitoyables pour ceux qui travaillent.
Le conseil municipal de Rouen, devant lequel est revenue la question de la fontaine Bouilhet, recommence à me taper sur le système. Quels idiots et quels envieux ! J' espère cependant en venir à bout et ils n' en ont pas fini avec moi, votre ami ne lâchant pas le morceau.
Connaissez-vous la *fille élisa* ? C' est sommaire et anémique, et l' *assommoir* , à côté, paraît un chef-d' oeuvre ; car enfin, il y a dans ces longues pages malpropres une puissance réelle et un tempérament incontestable. Venant après ces deux livres, je vais avoir l' air d' écrire pour les pensionnats de jeunes filles. On va me reprocher d' être décent et on me renverra à mes précédents ouvrages.
J' en ai lu un, avant-hier, que je trouve bien fort : *les terres vierges* de Tourgueneff. Voilà un homme, celui-là ! Le volume paraîtra dans un mois.
Demain je suis convié au mariage civil de Mme Hugo avec Lockroy et j' irai, bien entendu.
Le père Hugo me semble de plus en plus charmant et, en dépit de tout, j' adore cet immense vieux. Il me fait une *scie* continuelle avec l' académie française. Mais pas si bête ! Pas si bête !
Que vous dirais-je bien maintenant ? Je suis perdu dans les combinaisons de mon second chapitre, celui des sciences, et pour cela je reprends des notes sur la physiologie et la thérapeutique, au point de vue comique, ce qui n' est point un

petit travail. Puis il faudra les faire comprendre et les rendre plastiques. Je crois qu' on n' a pas encore tenté le comique d' idées. Il est possible que je m' y noie, mais si je m' en tire, le globe terrestre ne sera pas digne de me porter. Enfin, il faut bien avoir une marotte pour se soutenir dans cette chienne d' existence ! J' avais si peu dormi cet hiver et tant pris de café que j' ai eu des battements de coeur et des tremblements qui m' ont inquiété. Grâce à la privation absolue de café et au bromure de potassium, ils ont à peu près disparu ; je me retrouve d' aplomb.

Et vous, pauvre chère amie, comment tolérez-vous vos longues journées de souffrances ? Que vous êtes patiente et que je vous admire ! Comme je voudrais pouvoir alléger un peu vos douleurs ! Mme Guyon me parle de vous quelquefois. Je n' ai pas encore vu ; elle m' amuse peu, je la trouve bourgeoise, et puis je n' ai pas le temps d' aller la voir. Je n' ai pas encore été chez Mme Viardot ni mis les pieds dans un théâtre. Pourvu qu' on ne me dérange pas de ma niche, c' est tout ce que je demande au ciel. Mon volume va me remettre un peu de monnaie dans l' escarcelle, car on me paye très cher. Si je pouvais tous les ans en faire un semblable, je me trouverais fort à l' aise. Plus que jamais j' ai envie d' écrire la *bataille des Thermopyles* ! Encore un rêve qui vient à la traverse des autres !
Allons, adieu, pensez à moi.
Mot de la fin : l' autre jour, après l' enterrement de Mme André, Alexandre Dumas m' a reconduit jusqu' à ma porte et, à propos de Mme Sand, m' a

lâché cette jolie remarque : " en voilà une lâcheuse ! -pourquoi ? -eh bien ! La manière dont elle s' est conduite avec nous ! Quelle crasse ! -comment ? - *" elle ne nous a rien laissé dans son testament ! ! ! "* il est certain que Dumas a été dupe, car il a hérité de Didier, de Mme Villot, du docteur Desmarquais. Moi, je n' ai jamais eu d' amis pareils.
ô nature !
Au docteur Le Plé.
Paris, mercredi matin 11 avril 1877.
Cher monsieur,
Laporte m' écrit que vous n' avez pas encore reçu votre exemplaire de *dernières chansons* ! Je n' y comprends goutte ! J' avais immédiatement écrit à Philippe d' en porter un chez vous.
En tout cas, je vous en expédie un par le même courrier.
Vous trouverez dans ma préface toutes les indications que vous réclamez. Depuis quinze jours, je ne puis obtenir de l' agence dramatique le nombre exact des représentations de toutes les pièces de Bouilhet. (les vacances de pâques en sont la cause.) mais j' aurai ce document bientôt, je l' espère.
Mille remerciements, cher monsieur, de tout ce que vous faites pour nous, et recevez une cordiale poignée de main de votre tout dévoué.

p28

Au même.
Paris, dimanche 15 avril 1877.
Voici, cher monsieur, ce que j' ai enfin obtenu
de l' agence Peragallo. Du reste, les renseignements
que vous trouverez dans ma *préface*
doivent vous suffire !
Le conseil municipal, jusqu' à présent, n' a pas
voulu comprendre la question. Nous ne le prions
pas de rendre des honneurs à Bouilhet et de nous
dire son avis sur une question littéraire ; nous
lui proposons une fontaine, à condition qu' elle
sera ornée d' un buste. Notre demande est bien
simple. Et quels motifs pour la refuser ?
Je ne sais comment vous remercier, cher
monsieur et, en vous serrant les mains
cordialement, je suis vôtre.
à Georges Charpentier.
Paris, lundi soir 11 h avril 1877.
Mon cher ami,
je ne trouve pas ça gentil.
j' ai attendu vainement des épreuves pendant
toute la soirée, étant rentré chez moi dans le seul
but de corriger icelles.
Et, afin que l' ouvrage aille plus vite, j' ai fait
remettre chez vous, hier, les placards envoyés
samedi soir. Il était convenu que M Toussaint

p29

les verrait d' abord ; et ils me sont arrivés
vierges de toute correction.
Tâchez, je vous prie, que l' on soit envers moi
plus exact.
Tourgueneff me demande à grands cris les
premières feuilles, pour le traducteur russe qui
les attend.
Tout à vous.
Au même.
Paris, mercredi 2 heures avril 1877.
Mon bon,
j' ai oublié hier de prendre chez vous votre
Bichat et votre *Cabanis* .
Chamerot m' a envoyé le spécimen du titre.
Il est très mauvais et sans aucun galbe. Il faudrait
décider quelque chose. Passez chez lui.
Dans les épreuves que je renvoie ce soir, je lui
communique mes réflexions. Voyez si elles vous
agréent.

Et poussez-le ! -nous n' avons pas trop de temps-afin que les exemplaires soient secs pour les infâmes brocheurs.
Je ne demande pour moi que 25 exemplaires sur papier de Hollande ; mais faites-en tirer tant qu' il vous plaira, et mettez-y le prix qui vous convient ; cela vous regarde. Quant au papier de Chine, je n' y tiens pas. J' en aimerais mieux deux ou trois sur Whatmann.
à vous.

p30

Au même.
Paris, vendredi, 1 heure avril 1877.
Mon cher ami,
Chamerot, que j' ai vu hier, m' a dit que le titre n' avait pas de filets encadrant les noms des contes !
Cependant nous avions arrêté le dessin de Burty. Surveillez cela et envoyez-moi une épreuve du titre définitivement arrêté entre nous l' autre jour.
Chamerot m' a dit aussi qu' il commencerait à tirer aujourd' hui, vendredi. Eh bien, et le papier ?
2 et *Cabanis* ? Et *Bichat* ? Sacré nom de dieu !
3 et ce tirage de la *Bovary* ?
à dimanche, et tout à vous.
Au même.
Paris, vendredi soir, 9 heures avril 1877.
Nos deux lettres se sont croisées, cher ami, et je réponds immédiatement à la vôtre.
Voici le bon à tirer. Faites-le porter *illico* à l' imprimerie.
n b. -ne pas oublier que, sur la couverture, *il faut* un carré long (comme l' a dessiné Burty) pour enfermer les titres des *trois contes* .

p31

Dépêchons-nous ! Dalloz, d' après mon calcul, aura fini vers le 20 ou le 22. Il faut paraître dès le lendemain.
Je ne suis pas sans inquiétude, à cause des événements politiques. Nous aurions dû paraître quinze jours plus tôt.

Tout à vous.
Au même.
Paris, mardi soir, 6 heures 17 ? Avril 1877.
Ne pas oublier, mon bon, que demain mercredi
je vous attends chez moi à 4 heures pour
régler nos envois...
il faudrait que j' eusse mes 100 exemplaires
jeudi soir (à quand les Hollande ?). Je les ferais
porter vendredi dans l' après-midi. Vous mettriez
en vente à Paris samedi matin.
Donc il importe de surveiller
les brocheurs ! ! !
à vous.
Au même.
Paris, avril 1877.
Les brocheurs ! ! !
T s v p.
Le papier ! ! !
T s v p.

p32

Cabanis, Bichat ! ! !
T s v p.
Votre ami
vous embrasse ainsi que la petite famille.
Au même.
Vendredi soir, Paris, 27 avril 1877.
Mon cher ami,
pouvez-vous me procurer les adresses ci-contre ?
Je ne sais où, ni à qui, m' adresser pour les avoir.
Tous mes exemplaires sont expédiés, ce qui
n' est pas une petite besogne. Ouf ! Néanmoins,
outre les Hollande, il m' en faudra encore *une*
douzaine (ceux-là seront à mon compte).
Le compte-rendu de la conférence de Sarcey
dans le *moniteur* est assez exact, me dit-on. Le
moniteur est très aimable pour moi. Mais quel
bourgeois que ce Sarcey !
à dimanche, n' est-ce pas ?
n b. -envoyez-moi *illico* le renseignement
demandé.
Quant aux *brocheurs* , ce sont des anges.
Tout à vous.
Les adresses de : Jules Levallois, Mlle Favart,
Camille Pelletan, Armand Gouzien, Gaston
Paris.

p33

Au même.
Paris, lundi soir avril 1877 ?
Mon cher ami,
je compte me présenter demain chez vous de
2 à 4 heures. Tâchez de n' être pas en état de
vagabondage.
D' ici là, tout à vous.
Pensez à me faire vous demander l' adresse de
A Sylvestre.
à Léon Cladel.
Paris, lundi soir 30 avril 1877.
Comment si je peux " perdre deux heures " !
Mais vingt-quatre, mais trente-six ! Tant qu' il vous
en faudra, mon cher ami !
Quant à Charpentier, si vous voulez qu' il vous
publie, je crois qu' il est plus sage d' attendre la
terminaison de sa venette. On ne demande pas
mieux que de tomber sur lui et sur vous, enfin
de faire un exemple avec cette littérature qui, etc.
Mais dans quelque temps d' ici toute crainte
sera vaine. Ce qui n' empêche pas que j' attends
votre volume... et que je pousserai le bon
Charpentier à la publication d' icelui, étant
persuadé, d' avance, de son innocuité intrinsèque.
Merci pour votre lettre. Elle m' a été jusques

aux moelles. Je n' écris que pour les esprits
comme le vôtre ; me voilà donc payé.
Une forte poignée de main et
tout à vous.
à Guy De Maupassant.
Mercredi avril ou mai 1877.
Jeune lubrique,
voulez-vous, afin d' entendre le 1 er chapitre
de *Bouvard et Pécuchet* , venir dîner vendredi
à 6 h et demie chez votre.
à Georges Charpentier.
Paris vendredi matin début de mai 1877.
Nous n' avons pas réglé la question des
traductions ! M' appartiennent-elles ?
Un certain M Bonnet me demande à faire
une traduction allemande. C' est un ancien professeur
d' allemand au lycée Monge. Que dois-je
lui répondre ? Nous n' avons rien réglé là-dessus.
Voilà trois jours que je vais à la bibliothèque
nationale ; *aucun* étalagiste du palais-royal n' a
mon volume. Pourquoi ? Et il n' en restait plus
à la librairie nouvelle hier soir.
Tout à vous.

Vous devriez avoir pitié de moi, qui suis surchargé

p35

de travail ! Et ne pas me faire faire des
courses pour dénicher les adresses des gens auxquels
j' envoie mon volume. Je les ai trouvées,
ne vous troublez plus.
Faut-il que j' aille chercher *moi-même* le volume
du sombre Cladel ?
Au même.
Paris, jeudi matin 3 mai 1877.
Homme étourdi !
Faites-moi le plaisir de répondre à mes lettres,
sacré nom de dieu ! Et de me donner les
renseignements que je vous demande, au lieu de vous
ballader au salon, ce qui est un prétexte à bocks.
Un père de famille ! Un homme établi ! Fi !
L' horreur !
Est-ce que j' y vais, moi, au salon !
Où étais-je pendant ce temps-là ? Aux pieds
des autels, monsieur ! J' assistais à un mariage. Je
priais le très-haut de faire descendre ses
bénédictions sur la rupture d' un tambour de basque.
Et vous, pendant ce temps-là, vous regardiez des
peintures lascives, non content de publier des
obscénités... l' indignation m' étouffe !
Et l' article de Colani ?
Bonsoir, ma petite vieille, à dimanche.
Cladel m' a écrit pour me dire qu' il désirait
que je lusse (pardon du subjonctif) le roman en
feuilles qui est chez vous. Donc, envoyez-le moi,
ou apportez-le moi.

p36

Au même.
Paris dimanche soir, 9 h mai 1877.
Mon cher ami,
la politique nous *tourneboule* tellement que
vous avez oublié de me demander la note pour
Berlin ; et moi, j' ai oublié de vous la donner.
La voici, fort incomplète. Elle serait meilleure
si j' étais à Croisset, où je pourrais feuilleter mes
archives.
N' importe ! Envoyez-la telle qu' elle est. Si le
brave berlinois en veut plus, qu' il le dise. Dans
quinze jours je serai en mesure de lui en fournir
davantage.
à dimanche prochain, et tout à vous. Votre.
note jointe à cette lettre.

pour la bibliographie.
Voyez la préface de la traduction allemande de la *tentation de saint Antoine* par M Engelbert ? Ou Engelraht ? Professeur de philosophie à Strasbourg, rue du dôme, 1 (je crois être sûr de l' adresse), traduction parue dans l' été de 1874.
Critiques :
sur *Madame Bovary* , article de Sainte-Beuve, dans le *moniteur universel* , mai (ou avril) 1858 *sic* , pour 1857.
Article de Cuvillier-Fleury dans les *débats* .

p37

Pontmartin, dans le *correspondant* .
Salammbô : trois articles de Sainte-Beuve dans le *constitutionnel* .
Un article de Cuvillier-Fleury dans les *débats* .
Article de Th Gautier dans le *moniteur* .
De Saint-Victor, dans la *presse* .
G Sand, lettre à Guéroult, *opinion nationale ?*
l' *éducation sentimentale :* deux articles de Sarcey dans le *gaulois* .
Le seul favorable a été de Jules Levallois, dans... la *tentation de saint Antoine* : Taillandier, *revue des deux mondes.*
Camille Pelletan, *le rappel.*
le *secularist* (Angleterre), quatre articles publiés l' automne dernier.
Le *figaro* a toujours été hostile (sauf pour les *trois contes*), ainsi que la *revue des deux*

p38

mondes et *Barbey D' Aurevilly* , dans tous les journaux où il écrivait.
à Léon Cladel.
Mercredi 11 heures, 9 mai 1877.
Mon cher Cladel,
j' ai commencé votre bouquin hier à 11 heures, il était lu, ce matin, à 9 ! Et d' abord il faut que Dentu soit fou pour avoir peur de le publier. Rien n' y est répréhensible soit comme politique, soit comme morale ; ce qu' il vous a dit est un prétexte. Quant à Charpentier (auquel je montrerai vos feuilles vendredi, jour où je dîne chez lui) je vais lui chauffer le coco violemment et en toute

conscience, sans exagération et sans menterie, car je trouve votre livre *un vrai livre* . C' est très bien fait, très soigné, très mâle et je m' y connais, mon bon !
J' ai deux ou trois petites critiques à vous faire (des niaiseries) ou plutôt des avis à vous soumettre : ainsi le mot " pécaïre " me paraît trop souvent répété. Des fois, il y a des prétentions à l' archaïsme et à la naïveté. C' est l' excès du bien.

p39

Mais, encore une fois, soyez content et dormez sur vos deux oreilles ; ou plutôt ne dormez pas, et faites souvent des oeuvres pareilles.
La fin est simplement sublime et du plus grand effet.
Tout à vous.
Si j' avais le temps, je vous en écrirais plus long.
Je quitte Paris à la fin de la semaine prochaine.
à M.
Paris, lundi matin 21 mai 1877.
Je te remercie bien, mon cher ami, pour la promptitude de ta réponse.
Je devais partir de Paris dimanche soir, mais comme je tiens à t' y voir, je recule mon départ jusqu' à mercredi. Dès ton arrivée, donne-moi rendez-vous et je me transporte à ton domicile *illico* .
Oui ! Ils vont bien, les misérables ! Les folichonneries de notre Bayard moderne nuisent à tous les commerces ! Celui de la littérature entre autres. La librairie Charpentier, qui vend ordinairement 300 volumes par jour, en a vendu samedi dernier 5 ! -quant à mon pauvre bouquin, il est complètement rasé. Je n' ai plus qu' à me frotter le ventre !

p40

Le délabrement des affaires publiques s' ajoute à la tristesse de mes affaires privées. Tout est noir dans mon horizon. Je n' ai d' éclaircie que de ton côté et je compte sur toi en te serrant la main fortement.
Ton.
Au docteur Le Plé.
Paris, dimanche 27 mai 1877.
Cher Monsieur Le Plé,

après une absence qui a duré quatre jours, je
trouve chez moi, en rentrant, votre rapport dans
le *journal de Rouen* .
Laporte me l' avait lu la veille de mon départ,
et il peut vous dire le contentement qu' il m' a causé.
Je voulais vous en remercier tout de suite, mais
j' ai été pris par le temps.
Excusez-moi donc si je ne vous ai pas exprimé
plus tôt ma gratitude. Je ne saurais trop vous dire
que je trouve " ce petit morceau " *parfait* . C' est
simple, éloquent, persuasif et très malin, bref,
écrit du style qu' il fallait à la chose.
L' oeuvre est vôtre, et c' est bien à vous seul
que les admirateurs de Bouilhet devront *leur*
fontaine.
J' espère vous voir dans huit ou dix jours.
D' ici là, cher monsieur, acceptez une bonne
poignée de main de votre tout dévoué.

p41

à Georges Charpentier.
Mercredi matin Paris, mai 1877.
Mon cher ami,
mettez-moi de côté les articles sur les *trois*
contes ; j' en fais collection. Puis, quand vous
en aurez une jolie provision, envoyez-les moi à
Croisset.
Quand vous ferez un nouveau tirage, prévenez-moi.
Je vous indiquerai quelques petites corrections.
Nous n' en sommes pas là, malheureusement.
Cependant on m' a dit hier à la librairie
nouvelle qu' on en revendait un peu, cinq ou six
par jour.
Pensez-vous à l' édition de luxe pour *saint*
Julien , avec polychromie ?
Donnez-moi quelquefois de vos nouvelles, des
vôtres et de celles de " toute la petite famille " .
Au revoir et tout à vous.
Au même.
Mardi soir Paris, 29 mai 1877.
J' attends toujours (et cela depuis trois
semaines) les articles, entre autres celui de Valry.
Envoyez-moi cette semaine 6 exemplaires des
trois contes , afin que je les remporte à
Croisset, où je voudrais être, car je commence à
être tanné de Paris.

p42

Monselet et H Houssaye m' ont, hier, promis
des articles.
à *dimanche* , mon bon ; tout à vous.
Au même.
Paris, mai ? 1877.
Espèce de voleur de chapeaux !
1 faites-moi le plaisir de m' envoyer les livres
de médecine marqués sur la petite note ci-incluse.
2 d' expédier en Angleterre les deux ouvrages
indiqués dans la seconde note : livres parus dans
votre infâme maison.
Qui aurait cru cela ? Une apparence honnête,
jolie dame, beaux enfants, quartier aristocratique,
etc., et pousser la turpitude jusqu' à
dépouiller de leurs vêtements les pauvres hommes
de lettres ! ...
à Guy De Maupassant.
Paris, mercredi matin, 10 h fin mai 1877 ?
Venez demain matin (jeudi), ou le soir après
votre dîner. Je vous donnerai une lettre pour
Chennevières. Sa recommandation vaudra mieux
que celle de Charles Edmond, que j' ai trop
bousculé pour en réclamer un service, et qui
d' ailleurs déchire Duquesnel à pleine gueule.
Je vous plains si vous avez affaire avec ce

drôle de Du. Peu d' hommes inspirent autant
l' envie de leur foutre des gifles.
Tout à vous.
Votre vieux.
Venez vendredi à la soirée de Charpentier.
C' est la dernière. Nous y venons tous.
Vous recevrez aujourd' hui l' invitation de
Tourgueneff.
à Madame Roger Des Genettes.
Paris, 30 mai 1877.
Je pense à vous bien souvent et je vous écris
rarement. Pourquoi ? C' est que le temps est
court. Pour faire quelque chose dans ce chien de
Paris, il faut avoir l' esprit tendu à économiser les
minutes. La journée se passe en agitations
imbéciles. Enfin demain, dès l' aurore, je m' en
retourne vers mon pauvre vieux cabinet de Croisset,
d' où je ne vais pas sortir d' ici à longtemps,
espérons-le.
Cet idiot de Mac-Mahon nuit beaucoup au
débit des *trois contes* ; mais je m' en console,
car, après tout, je ne m' attendais pas à un succès
comme celui de l' *assommoir* . De toutes les

lettres que l' on m' a écrites et de tous les articles
(favorables généralement), ce qui m' a fait le plus de
plaisir, ce sont vos deux lettres. Oui, c' est cela
qui m' a été au coeur ! Je vous en remercie bien,
mais n' en suis nullement étonné.
J' ai fait dire, selon ma coutume, beaucoup de
bêtises, car j' ai le don d' ahurir la critique. Elle a

p44

presque passé sous silence *hérodias* .
Quelques-uns même, comme Sarcey, ont eu la bonne foi
de déclarer que c' était " trop fort pour eux " . Un
monsieur, dans l' *union* , trouve que Félicité
c' est " Germinie Lacerteux au pays du cidre ! "
ingénieux rapprochement. Mes louangeurs ont été
Drumont, dans la *liberté* ; Banville
national ; Fourcaud *gaulois* ; Lapierre
nouvelliste de Rouen et avant tout
Saint-Valry, dans la *patrie* .
Plusieurs articles favorables doivent ou devaient
paraître, mais tout a été arrêté par le Bayard des
temps modernes. Je n' y pense plus et retourne à
mes bonshommes qu' il faut avancer et finir.
La semaine dernière j' ai passé trois jours à
Chenonceaux, chez Mme Pelouze, qui est une
personne exquise et très littéraire (comme vous).
On y apporte *Ronsard* à table, au milieu du
dessert ! J' y ai lu *melaenis* , de notre pauvre
Bouilhet. En le lisant je songeais à lui et à vous,
quand vous débitiez si bien le troisième chant dans
le petit salon de la muse. Comme c' est loin !
Comme le torrent nous emporte ! Je m' accroche
aux rives et vous baise les deux mains tendrement.
écrivez-moi à Croisset, dites-moi comment
vous allez, ce que vous lisez et tout ce qui vous
passera par la tête. Je demande comme une grâce
que vos épîtres soient longues, tenant surtout à
la quantité, car de la qualité je n' en doute.

p45

à Leconte De Lisle.
Paris, mercredi matin 30 mai 1877.
J' ai reçu ton *Sophocle* , mon cher ami. Je vais
l' emporter et le lire dans ma cabane. ça me fera
du bien.
Avant d' admirer le livre, j' admire la publication.
Quel homme pratique tu fais ! C' est bien !

On ne peut pas témoigner d' une façon plus grandiose le mépris qu' il sied d' avoir pour les agitations de la politique.
Merci encore une fois et tout à toi.
à sa nièce Caroline.
Croisset, début de juin 1877.
Oui, mon loulou, j' ai eu grand plaisir à me retrouver dans mon pauvre vieux cabinet. Je me promène dans le jardin, qui est maintenant splendide. Je contemple la verdure et les fleurs et j' écoute les petits oiseaux chanter.
Ma " bonne " , qui est très gentille et très douce, est dans le ravissement de " la campagne " .
Mes deux premiers jours ont été occupés à mes travaux d' architecture pour Mme Pelouze. Je crois (sans me vanter) avoir fait quelque chose d' ingénieux et qu' elle sera contente.
Hier soir *enfin* , je me suis remis à *Bouvard et Pécuchet* ! Il m' est venu plusieurs bonnes idées. Toute la médecine peut être faite dans trois mois,

si je ne suis pas dérangé. Les affaires me semblent en bonne voie, et peut-être allons-nous bientôt sortir de notre gêne et de notre inquiétude.
Ce soir, j' ai dîné chez Mme Lapierre. Son mari m' a paru plein d' ardeur pour nous obliger. à la fin de la semaine, j' irai avec eux au Vaudreuil.
Demain, j' attends ce bon Laporte à déjeuner. Il me ramènera Julio.
(...) tantôt, sur l' *Eunion* , vue de Caudron, et celle d' une procession qui se traînait en psalmodiant le long du bord de l' eau.
Quelle chaleur ! On tombe sur les bottes.
Ernest t' a-t-il raconté l' histoire du père Briant mordu par son âne ? Ils ont pendu l' âne pour le punir ; comme les carthaginois crucifiaient les lions.
Je te plains, pauvre chat, d' être à Paris. On est si bien à Croisset ! Quelle paix ! Et puis, plus de redingotes à mettre ! Plus d' escalier à monter !
Mais la semaine prochaine je vais perdre encore trois ou quatre jours ! J' en enrage d' avance.
Espérons que c' est la fin.
Là-dessus, bonne nuit, chère Caro. Je retourne à ma page. Serviteur !
Ta nounou te bécote.
à la même.
Croisset. Nuit de mercredi 6-7 juin 1877.
Ma chérie,

je crois que l' air de Croisset te fera du bien et
qu' il est temps pour ta santé de humer la campagne.

p47

On est si tranquille ici ! ça vous remet le
système ! Et enfin j' y travaille ! *Bouvard et
Pécuchet* sortent des limbes, de plus en plus.
Depuis deux jours, j' ai fait une excellente
besogne. Dans de certains moments, ce livre
m' éblouit par son immense portée. Qu' en
adviendra-t-il ? Pourvu que je ne me trompe pas
complètement et qu' au lieu d' être sublime il ne soit
niais ? Je crois que non, cependant ! Quelque
chose me dit que je suis dans le vrai ! Mais, c' est
tout l' un ou tout l' autre. Je répète le mot :
" oh ! Je les aurai connues, les affres de la
littérature ! "
Clémence *déploie* une grande activité, et ma
petite cuisinière est douce comme un mouton.
J' irai vendredi à Rouen, puisque ce jour-là je
suis invité à dîner chez Mme Achille, avec
" M Tassel De La Londe (quelle noblesse !) et le
dr Avond avec madame, sans la moindre cérémonie " .
Qu' est-ce que les bourgeois entendent par
" sans cérémonie " ? Eh bien, quand il y en
aurait, est-ce que ça me fait peur ? (...)
je t' embrasse fort.
Vieux.
à Jean-Bernard Passérieu.
Juin 1877.
Mon cher monsieur,
il m' est impossible de vous envoyer ma photographie,
parce que je n' ai jamais fait faire mon
portrait.

p48

Agréez, je vous prie, toutes mes excuses, et
recevez une cordiale poignée de main. Votre.
Au même.
Croisset, 18 juin 1877.
Cher confrère,
il n' existe de moi *aucun portrait* . Chacun a sa
toquade ; la mienne est de me refuser à toute
image de ma personne.
Je vous remercie des choses obligeantes que
vous m' envoyez et vous serre cordialement la
main.
à Alphonse Daudet.
21 juin 1877.

Mon cher ami,
voulez-vous me déposer aux pieds de Mme Daudet
et dire de ma part à Karl Steen que c' est le
plus lyriquement aimable des critiques (je n' ose
ajouter : intelligent ; mais je le pense).

p49

De petits articles comme celui-là consolent de
bien des choses ! ...
je baise avec reconnaissance et plaisir la main
qui écrit en mon honneur des lignes pareilles.
Et vous aussi, sur les deux joues, et le splendide
môme mêmement
votre vieux solide.

p50

à sa nièce Caroline.
Croisset, 21 juin 1877.
Mon loulou,
commençons par gémir sur la chaleur, ou
plutôt de chaleur ! Comme vous devez en souffrir,
et que je vous plains ! Dépêche-toi d' arriver ici,
ma chère fille, pour humer la verdure et te
reposer.
Hier, j' ai *cuydé* crever d' étouffement. Monsieur
avait pris sans doute trop de moules. Elles
n' étaient pas mauvaises, puisque mon nombreux
domestique ne s' en est pas aperçu ; mais moi, j' ai
été fortement gêné. Aujourd' hui il n' y paraît plus et
je pioche *Bouvard et Pécuchet* . Ma médecine est
esquissée. Demain je me mets aux phrases. ça
fera de quatorze à seize pages en tout ; c' est
suffisant. Oh ! Si ce livre n' est pas assommant,
quel livre !
Ce matin, j' ai reçu deux articles élogieux sur
les *contes* , un dans le *XIXe siècle* , et
l' autre dans l' *officiel* , de Mme Daudet ; de
plus, une lettre de félicitations de Du Camp.
Je me réjouis à l' idée d' embrasser mon poulot
lundi, vers 5 heures, et j' attends dimanche matin
un billet me confirmant cette bonne nouvelle.
Voilà tout ce que j' ai à te dire, ma chère fille.
Une seule chose me chiffonne dans votre retour
à Croisset : c' est que j' ai peur que vous remettiez
indéfiniment votre voyage aux eaux et que les
eaux ne coulent sans vous, ce qu' il ne faut pas
faire.

p51

La maison est prête et vous attend.
J' ai eu la visite de Carrière, lundi, et hier j' ai passé quatre heures de suite, sans bouger, à la bonne bibliothèque de Rouen, d' où j' ai emporté des livres que j' avale en ce moment.
Adieu, pauvre chérie. Je t' embrasse bien fort.
Vieux.
à Léon Cladel.
Croisset, 26 juin 1877.
Mon cher ami,
je suis bien en retard avec vous. Voici mon excuse : j' ai reçu vos *bonshommes* au commencement de ce mois que j' ai passé presque tout entier à Paris. Là, j' ai été assailli de courses et d' affaires... j' espérais qu' un hasard vous apprendrait ma présence et je m' attendais à vous voir.
Je voulais vous dire le plaisir que m' a causé votre volume.
Tity Foyssac est une création. C' est travaillé, ciselé, creusé. L' observation, chez vous, n' enlève pas la poésie ; au contraire, elle la fait ressortir. L' enterrement de votre bonhomme est une merveille. J' ai connu des vieux dans ce goût-là.
Je ne connais pas de choses plus originales que votre *Dux* . L' objection que tout le monde vous fait et que je vous fais moi-même, à savoir que Baudelaire n' était pas comme ça, tombe d' elle-même, puisque vous ne nommez pas Baudelaire. Ce conte est une étude philosophique dont je ne

p52

vois l' analogie nulle part. Votre personnage principal crève les yeux, tant il a de relief et de puissance. J' aime moins la *mère Blanche* , qui me paraît moins neuve. Je vous reprocherai çà et là une recherche d' archaïsme dans les mots.
Mais vous êtes un rude écrivain, mon cher ami !
Un véritable artiste !
Et je suis plus que jamais tout à vous.
Votre.
Au docteur Le Plé.
Croisset samedi soir 4 heures juin 1877.
Cher monsieur, ou plutôt cher ami,
Monsieur Mulot, qui vous remettra la présente,

vous expliquera comme quoi il nous serait
agréable et utile que vous vinssiez tantôt chez
Galli pour : 1 y être nommé membre du comité
Bouilhet, et 2 nous donner un coup d' épaule
contre les difficultés qu' on nous suscite.
En vous remerciant d' avance, une cordiale
poignée de main, et tout à vous.
Merci pour le Voltaire.
à Madame Roger Des Genettes.
Croisset juillet 1877.
(...) ça c' est une bonne lettre ! Une véritable
épître et qui m' a fait un plaisir dont je n' avais

p53

pas joui depuis longtemps. Pourquoi ne m' en
envoyez-vous pas très souvent de pareilles ? Il
faut prendre cette habitude, en songeant que c' est
la seule distraction ou plutôt le seul événement
heureux qui puisse m' arriver dans ma solitude. Je
ne pense plus du tout aux *trois contes* , et
Bouvard et Pécuchet avancent. J' espère, à la
fin de juillet, en avoir fini avec leurs études
médicales, et ce sera un joli débarras !
J' ai peur quelquefois que ce livre-là ne soit
d' un comique pitoyable, enfin *raté*
absolument... et je me ronge ! Je me ronge ! (...)
à Madame Tennant.
Croisset, 10 juillet 1877.
Ma chère Gertrude,
j' ai reçu cette affreuse nouvelle ; j' en suis
écrasé. Comment va *son* pauvre père ? Je pense à
vous encore plus souvent que d' habitude.
Quand vous pourrez me donner de vos nouvelles
un peu longuement, vous me ferez grand
plaisir.
Est-il décrété par le sort que nous ne nous
reverrons plus et que nous ne devons plus passer
quelques heures ensemble, seul à seul ? J' espère
que non.
Votre vieux dévoué, ou plutôt dévot.
Venez à Paris cet hiver.

p54

à la même.
Mercredi 23 juillet 1877.
Je ne saurais vous dire combien votre lettre
m' a ému. Caroline en a pleuré comme moi. Votre

chagrin me pénètre, ma chère Gertrude. Je songe amèrement à ses pauvres parents ! Quelle atrocité du sort ! Plus que jamais vous devez serrer vos enfants sur votre coeur avec tendresse, ma chère Gertrude, ma vieille amie, " ma jeunesse " ! Que vous dire ? Je me sens écrasé en me figurant ce qui se passe dans votre maison. Et comme vous avez été forte et vaillante dans tout cela !
Pour de pareilles douleurs, tout mot de consolation est une offense. Donnez-moi de vos nouvelles le plus souvent que vous le pourrez.
Ce serait donc vrai ? Je vous reverrais au printemps prochain ?
Tout à vous, du fond de l' âme.
à la princesse Mathilde.
Samedi 27 juillet 1877.
Princesse,
si je vous écrivais aussi souvent que je pense à vous, vous recevriez de moi, tous les jours, non pas une, mais plusieurs lettres. Mais j' ai peur de vous ennuyer (vous savez que je suis timide) et puis je n' ai rien à vous dire, sinon que je voudrais

avoir de vos nouvelles. Enfin je m' ennuie de vous ! Voilà le vrai. Aussi j' espère vers la fin d' août, ou peut-être avant, vous faire une visite à Saint-Gratien.
Ma vie (austère au fond) est calme et tranquille à la surface. C' est une existence de moine et d' ouvrier. Tous les jours se ressemblent, les lectures succèdent aux lectures, mon papier blanc se couvre de noir, j' éteins ma lampe au milieu de la nuit, un peu avant de dîner je fais le triton dans la rivière, et ainsi de suite.
J' ai maintenant près de moi ma nièce, qui se livre à une peinture frénétique. Quant aux " affaires " , aux exécrables affaires, elles sont longues à se remâter, par ce temps de politique surtout. Je ne doute pas d' un bon résultat final, et nous y touchons peut-être. Mais ce n' est pas encore fini et j' en suis, parfois, bien énervé et brisé. Alors, je me replonge plus furieusement dans la pauvre littérature, ma seule consolation.
Et vous, princesse, comment supportez-vous l' existence ? Vos bons amis sont toujours près de vous, n' est-ce pas ?
Que devient le prince Napoléon ?
Comme je ne vois personne, je ne sais guère ce qui se passe dans le monde. La Seine-Inférieure est, du reste, le département le plus calme

de France et de Navarre, ou plutôt le plus
engourdi. Rien ne l' émeut. Cependant on y attend
avec impatience les élections, parce que l' état
présent " nuit aux affaires " .
Pour me distraire, j' ai lu le procès de Mme Gras

p56

et j' en ai été presque malade. Quelle abomination !
Je n' aime pas y songer.
Je vous baise les deux mains, aussi longuement
que vous le permettez, et suis, princesse,
votre vieux fidèle et dévoué.
à Madame Roger Des Genettes.
Vendredi 3 heures août 1877.
Votre dernière lettre m' a tellement ravi et
touché que j' éprouve le besoin d' y répondre tout
de suite. Et d' abord, comme vous êtes bonne de
penser à ce qui m' occupe ! Je vis tant que je
peux dans mes bonshommes. Au mois de septembre
j' irai sur les côtes de la basse Normandie
faire *leurs* excursions géologiques et
archéologiques. Mon troisième chapitre (celui des
sciences) sera fini, j' espère, en novembre. Alors
je serai à peu près au tiers du livre.
L' idée que je ne vous en lirai pas cet hiver me
chagrine beaucoup. Quel dommage que Villenauxe
ne soit pas à Croisset ou dans ses environs !
Il me semble qu' à force de vous voir et de vous
soigner je vous guérirais ! Comme tout est mal
arrangé dans ce monde, et qu' il fait bon en rêver
de meilleurs ! Cependant je remercie la providence
pour les poésies lubriques du sieur Pinard.
ça ne m' étonne pas, rien n' étant plus immonde
que les magistrats (leur obscénité géniale tient à
l' habitude qu' ils ont de porter la robe). Tous
ceux qui se regardent comme au-dessus du
niveau humain dégringolent au-dessous.

p57

Voyez-vous ma joie si un de ces jours on
gobait Pinard dans l' intimité du jeune Chonard ?
Il ne me resterait plus qu' à m' en aller remercier
notre-dame de Lourdes ! à ce propos, je vous
recommande deux petits livres très amusants :
l' arsenal de la dévotion et le *dossier des
pèlerinages* par Paul Parfait.
Et quand je songe que Pinard s' indignait des

descriptions de la *Bovary* ! Quel abîme que la bêtise humaine ! Saviez-vous que Treilhard, mon juge d' instruction, fût devenu complètement gâteux ? Y aurait-il une justice divine ? D' ailleurs, tous les procès de presse, tous les empêchements à la pensée me stupéfient par leur profonde inutilité. L' expérience est là pour prouver que jamais ils n' ont servi à rien. N' importe ! On ne s' en lasse pas. La sottise naturelle est au pouvoir. Je hais frénétiquement ces idiots qui veulent écraser la muse sous les talons de leurs bottes ; d' un revers de sa plume elle leur casse la gueule et remonte au ciel. Mais ce crime-là, qui est la négation du saint-esprit, est le plus grand des crimes et peut-être le seul crime.
La discorde qui fleurit dans le grand parti de l' ordre me réjouit. Quelle lutte que celle de Cassagnac et de Rouher ! Beau spectacle ! Nobles coeurs ! Et quels esprits ! Et les photographies du petit prince qu' on distribue ! Et le comte de Paris qui se livre dans son château d' Eu à des réceptions royales où s' empressent les autorités, le jeune Lizot en tête ! Et le ministère écumant contre les cabarets ! Et notre Bayard qui n' arrête pas de jurer des m et des t de d, en prenant son absinthe avec d' Harcourt ! Quelle drôle d' époque,

et comme elle sera amusante, plus tard, dans les livres !
Vous me parlez de la *correspondance* de Balzac. Je l' ai lue quand elle a paru et elle m' a peu enthousiasmé. L' homme y gagne, mais non l' artiste. Il s' occupait trop de ses affaires. Jamais on n' y voit une idée générale, une préoccupation en dehors de ses intérêts. Comparez ses lettres à celles de Voltaire, par exemple, ou même à celles de Diderot ! Balzac ne s' inquiète ni de l' art, ni de la religion, ni de l' humanité, ni de la science. Lui et toujours lui, ses dettes, ses meubles, son imprimerie ! Ce qui n' empêche pas que c' était un très brave homme. Quelle vie lamentable ! Et vous savez sa fin ? Il a dit à Mme De Surville, qui a redit le mot à Mme Cornu : " je meurs de chagrin " -du chagrin que lui causait son épouse !
à la princesse Mathilde.
Croisset, mercredi soir août 1877.
Le ton de votre dernière lettre était si lamentable qu' elle m' a fait un vrai chagrin. Comment, princesse, vous vous laissez abattre jusqu' au

découragement absolu ! Pourquoi ? Qu' y a-t-il de changé dans votre position ? Qui vous menace ? Je voudrais être un bon prédicateur évangélique pour vous envoyer des consolations et, comme on dit vulgairement, vous " remonter le moral " .

p59

Bref, je crois que vous vous trompez sur l' état présent des choses. Elles ne sont pas si noires ! Et puis, quand même, que pouvez-vous craindre ? Quel est le parti qui vous en veut ? Aucun. Je ne comprends pas davantage que Popelin ait des " inquiétants " sur le sort de son fils. Si les favorisés de la providence se plaignent, que ne doivent pas dire les autres !
Bien qu' il soit imprudent de s' offrir en exemple, je voudrais, pour votre tranquillité, ma chère princesse, que vous eussiez un peu de mon insouciance (ou de ma résignation). La politique m' atteint maintenant, directement, dans mes intérêts, car je n' ai pas le sol, et je n' ai chance d' en avoir que si les affaires reprennent. Rien de plus incertain que mon avenir (sans compter que le présent n' est pas folâtre). N' importe ! Je n' accuse personne, et je n' en veux ni à mon époque, ni à mon pays ; une seule chose m' indigne, à savoir la bêtise, la grosse ignorance, l' aveuglement des bourgeois. Il vaut mieux en rire, après tout.
Aussi, quand je pense que mon ami Pouyer-Quertier va revenir au pouvoir (s' il n' y est déjà), j' entre dans une espèce d' épanouissement de gaîté. Franchement, le nouveau " sauveur " est drôle. Le sentiment du comique est un bon soutien dans les fanges de la vie. Si je ne l' avais pas eu depuis longtemps je serais mort enragé.
Tâchez de l' avoir, princesse, et de l' orgueil aussi. Allons donc ! Mettez la tristesse à la porte ! Pensez au sang olympien qui coule dans vos veines ! Restez déesse.
Moi, je reste à vos pieds, comme il convient à votre vieux fidèle et dévoué.

p60

à sa nièce Caroline.
Croisset, mardi, 10 heures 21 août 1877.
Mon Caro,

ça, c' est gentil ! Ton télégramme daté de
6 heures et demie m' est parvenu à 9 heures
et demie. Je suis content de vous savoir arrivés en
bon état et j' admire *ton héroïsme* .
Hier, je me suis ennuyé à crever après ton
départ ; le soir, seulement, j' ai un peu travaillé.
Aujourd' hui, j' ai eu à déjeûner Pouchet,
Pennetier et Laporte qui nous a amusés, en nous
racontant la séance orageuse du conseil général.
Il a été rappelé à l' ordre par Ancel, pour une
injure adressée par Lecesne ! Excuses d' Ancel,
etc. C' est énorme ! Valère a fait caler le citoyen
Mandron, qui l' avait traité de calomniateur, en le
menaçant net de lui flanquer la main sur la figure.
Cela est tout à fait d' un Valère. " l' oie " ne
salue plus son collègue, et passe près de lui
dédaigneusement.
Les *trois contes* du vieillard de Cro-Magnon
sont *recommandés* sur le catalogue d' une
librairie catholique, de la maison Palmé.
Pas d' autres nouvelles de la localité, mon
loulou.
écris-moi à Paris. Comme tu ne dois pas être
fort occupée, envoie-moi *des morceaux* .
Je vous embrasse.
Ta vieille nounou.

p61

à la princesse Mathilde.
Croisset, samedi soir août 1877.
Plaignez-moi, princesse !
La semaine dernière, j' ai passé quarante-huit
heures à Paris pour *mes affaires* . Je voulais
aller vous voir ; elles m' ont rappelé ici,
immédiatement. Il me faut donc remettre ce
plaisir-là à l' automne.
Je voulais vous dire combien j' ai songé à vous
en apprenant la mort de la reine de Hollande.
Vous l' aimiez, et cette disparition vous fait
souffrir. L' idée de votre chagrin me rend triste.
Parvenus à un certain âge, quelle volonté ne faut-il
pas pour résister au torrent d' amertume qui nous
entoure ! C' est comme une dissolution intérieure :
on sent que tout s' en va. Mais le soleil reparaît,
l' âme se raffermit et l' existence continue.
Votre amitié pour moi apprendra avec plaisir
que mes soucis matériels touchent peut-être à
leur fin ? Rien n' est fait encore ; mais j' ai grand
espoir.
Dans ma solitude, dieu merci, je n' entends
pas discourir de politique. N' importe ! Je redoute

les élections qui nous seront fournies par les idées secrètes du maréchal. Mais a-t-il des idées ? Que veut-il ? Les conservateurs que je connais deviennent rouges. Voilà, jusqu' à présent, le résultat.
Pour en écarter mon esprit, je travaille plus furieusement que jamais à mon interminable et rude bouquin. Puisse-t-il vous plaire, il me plaira.

p62

Adieu, princesse, ou plutôt ma chère princesse, car je suis, en vous baisant les mains, votre vieux et fidèle affectionné.
à la même.
Lundi soir août 1877.
Princesse,
je compte toujours vous faire vers la fin de ce mois une bonne visite à Saint-Gratien, à ce cher Saint-Gratien !
Mais d' ici là, j' irai à Dieppe où j' espère voir le prince.
Puis, je me livrerai à différentes excursions aux environs et je reposerai un peu ma pauvre cervelle, qui a violemment travaillé depuis plusieurs mois. à quoi passer la vie si l' on ne travaille pas ! Pour la tolérer, la vie, il faut l' escamoter. Telle est ma morale, hélas ! Et je la mets en pratique, ce qui prouve ma bonne foi et ma résignation.
à quoi passez-vous vos journées, princesse ? Je vous conseille de vous faire lire deux volumes de mon ami Tourgueneff : l' un a pour titre *l' abandonnée* et l' autre *les eaux printanières* . Je trouve cela énorme et je crois que vous serez de mon avis.
Quel bel été ! Et quels beaux clairs de lune ! Comme on doit être bien chez vous ! Le calme de la nature, en même temps qu' il apaise, humilie, ne trouvez-vous pas ? Comme nous sommes

p63

faibles et agités vis-à-vis des choses, qui sont fortes et immuables ! Plus je vais et plus je me convaincs de l' insignifiance de tout et de moi en particulier.
C' est pourquoi je tâche de songer à mon *moi* le moins possible, ce qui est difficile pour un

solitaire.
Mais dans les moments de rêverie, et ils sont fréquents quoi que je fasse, savez-vous sur quoi, sur qui ma pensée revient et s' arrête avec le plus de charme et d' attendrissement ? Sur vous, princesse.
Je n' ai pas autre chose à vous dire, et puisque je suis à vos pieds,
vôtre.
à sa nièce Caroline.
Saint-Gratien, mercredi 29 août 1877.
Mon loulou,
tu es une femme héroïque. Ton départ de Croisset, malgré la migraine, peut faire partie des " beautés de l' histoire de France ! " je crois du reste t' avoir exprimé mon admiration dans ma dernière lettre de Croisset, en réponse à ton télégramme dont je te remercie derechef.
Ici, chez la bonne princesse, je me repose profondément, car je ne fais rien, absolument rien ! Je me couche tôt pour me lever tard, et dans l' après-midi je pique de forts chiens sur mon divan. Je lis çà et là un livre pour me distraire, ce qui me fait oublier momentanément *Bouvard et*

p64

Pécuchet . Puis, à 4 heures, on fait un tour de promenade, en voiture ou en bateau. Mes compagnons sont les mêmes que d' habitude.
J' ai déjeuné samedi avec le moscove. Nous nous reverrons vendredi. Le jeune Guy, mon disciple, est en Suisse. Pourquoi ? Je l' ignore.
Je ne vois absolument rien à te dire, ma pauvre fille, car je me sens stupide. Après ton départ je me suis ennuyé à crever, tant je regrettais ta gentille compagnie, et il me tardait d' être parti, n' ayant plus rien à faire (...)
ici il a fait depuis deux jours des chaleurs excessives et des clairs de lune admirables, bien qu' ils ne valent pas ceux qui brillent sur la rivière au vieux Croisset. Croirais-tu qu' il me tarde d' y être revenu et de revoir et d' embrasser ma chère Caro ?
Ton vieux vieillard de Cro-Magnon.
Qu' Ernest se surbaigne ! Et qu' il n' escamote pas de saison. Je désapprouve les 21 bains.
-30 est le chiffre.
à Maurice Sand.
Saint-Gratien, mercredi 29 août 1877.
Je vous remercie de votre bon souvenir, mon cher Maurice. L' hiver prochain, vous serez à

Passy, je l' espère, et nous pourrons tailler de temps à autre une forte bavette. Je compte même me faire contempler à votre table par celui de vos amis dont je suis " l' idole " !
Vous me parlez de votre chère et illustre

p65

maman ! Après vous, je ne crois pas que quelqu' un puisse y penser plus que moi ! Comme je la regrette ! Comme j' en ai besoin.
J' avais commencé *un coeur simple* à son intention exclusive, uniquement pour lui plaire. Elle est morte, comme j' étais au milieu de mon oeuvre. Il en est ainsi de tous nos rêves.
Je continue à ne pas me divertir dans l' existence. Pour en oublier le poids, je travaille le plus frénétiquement qu' il m' est possible.
Ce qui me soutient, c' est l' indignation que me procure la bêtise du bourgeois ! Résumée actuellement par le grand parti de l' ordre, elle arrive à un degré vertigineux ! A-t-il existé, dans l' histoire, quelque chose de plus inepte que le 16 mai ? Où se trouve un idiot comparable au Bayard des temps modernes ?
Je suis à Paris, ou plutôt à Saint-Gratien, depuis trois jours ; après-demain je quitte la princesse, et dans une quinzaine je ferai un petit voyage en basse-Normandie, pour cause de littérature. Quand nous nous verrons, je vous parlerai longuement, si cela vous intéresse, du terrible bouquin que je suis en train de confectionner. J' en ai encore pour trois ou quatre ans, pas moins !
Ne me laissez pas si longtemps sans m' envoyer de vos nouvelles. Donnez pour moi un long regard au petit coin de terre sacré ! ...
amitiés à votre chère femme, embrassez les chères petites.
Et tout à vous, mon bon Maurice.
Votre vieux.

p66

à sa nièce Caroline.
Saint-Gratien, dimanche 2 septembre 1877.
Ta lettre du 29 est bien gentille, mon loulou.
J' y vois avec plaisir que tu deviens une *amazone* ! Mais prends garde de te fatiguer. Tu

sais que l' exercice du cheval t' a été nuisible autrefois. Tu ne me parles pas de la santé d' Ernest ; comment se trouve-t-il ? Il faut qu' il reprenne des forces et se retape complètement, afin d' être vaillant au mois d' octobre et *d' en finir* ! Je le blâme de ne pas avoir abordé M Sénard. Il aurait *dû* te présenter à lui, puisque tu es liée avec ses petites-filles et avec un de ses gendres. Cet excès de timidité peut passer pour de l' impolitesse ou tout au moins de la froideur. S' il en est temps encore, réparez cette faute.
Je me suis présenté vendredi chez la pauvre mère Heuzey qui m' avait écrit un mot de faire part à Croisset. Mais elle était à Paris et je n' ai pu la voir, par conséquent. On m' a dit qu' elle partait pour Rouen lundi ou mardi ; je vais lui écrire.
Je ne m' amuse pas du tout à Saint-Gratien, mais pas du tout ! La cause en est peut-être à la politique, ou plutôt à mon humeur insociable. Au fond, elle m' afflige, car j' en souffre moi-même plus que personne. Je ne suis plus bon à rien, du moment qu' on me sort de *mon cabinet* !
Mercredi, j' espérais faire un vrai dîner avec le bon Tourgueneff. Mais il m' a manqué de parole, étant retenu par la goutte. Et aujourd' hui dimanche, même histoire.

p67

Et puis, je m' ennuie de ma pauvre fille, d' une manière sénile. Il me tarde d' avoir fait le voyage de *Bouvard et Pécuchet* et d' être réinstallé à la pioche, en surveillant l' atelier de madame.
Adieu, pauvre chérie, je t' embrasse bien fort.
Ton vieil oncle.
à la même.
Paris, jeudi, 6 septembre 1877.
Mon pauvre chat,
je suis bien content du ton de ta dernière lettre (celle de mardi), que je viens de lire en rentrant de Saint-Gratien. J' y retournerai peut-être, mais je n' y coucherai plus. Est-ce moi qui deviens insociable, ou les autres qui bêtifient ? Je n' en sais rien. Mais la société du " monde " , actuellement, m' est intolérable ! L' absence de toute justice m' exaspère ! Et puis le défaut de goût ! Le manque de lettres et d' esprit scientifique !
Mon intention est de partir d' ici à la fin de la semaine prochaine, de dimanche en huit. Aussitôt rentré à Croisset, j' en repartirai pour les régions visitées par *Bouvard et Pécuchet* . Déjà

je voudrais en être revenu, re-installé à ma table,
et en train d' écrire. Voilà le vrai. Charpentier,
que je n' ai pas encore vu, se propose (je le sais par
un de ses commis) de faire un nouveau tirage des
trois contes , et de *saint Antoine* ! Ce qui
me flatte davantage.
Puisque tu te livres à la littérature légère

p68

jusqu' au point de lire du Féval, je te recommande
les *amours de Philippe* , par Octave Feuillet.
Lis cela ! Afin que je puisse rugir avec toi ! Voilà
un livre *distingué* . Tout s' y trouve, c' est
" charmant " .
La mort du père Thiers m' embête. J' ai peur
qu' un grand nombre de bourgeois, par peur de
Gambetta, ne votent pour cet idiot de maréchal.
M le préfet de la Seine-Inférieure, notre divin
Limbourg, a empêché au Havre une conférence
sur " la configuration géologique de la terre ! "
et on veut que je ne sois pas toujours indigné... !
J' ai vu le jeune Guy, retour de Suisse. Les
eaux de Louèche lui ont fait du bien au " système
pileux " .
Mme Régnier me demande, dans une lettre, de
lui faire une préface pour le roman d' elle, que va
imprimer Charpentier. Je déclinerai cet honneur.
Tant pis si elle se fâche. Ces espèces de
recommandations au public puent le Dumas ! Merci.
Elle devrait assez me connaître pour s' épargner
cette requête... elle me charge de te rappeler ta
promesse, avec force compliments pour M et
Mme Commanville.
Nouvelle scie qu' on me fait pour l' académie
française ! Cette fois, elle vient d' Augier ! Pas si
bête, moi, j' ai " des principes " .
Adieu, pauvre chère fille. Continue à te promener
et à te bien porter.
Ta vieille nounou.

p69

à Madame Régnier.
Paris, 7 septembre 1877.
Ma chère confrère,
en arrivant de Saint-Gratien, je trouve votre
lettre qui m' est renvoyée de Croisset. Nous en
causerons tout à l' heure. Et d' abord, merci de

m' avoir donné de vos nouvelles et de tout ce que vous me dites d' affectueux pour ma nièce. Elle est maintenant aux Eaux-Bonnes avec son mari. Je lui transmettrai votre commission. Je ne la verrai pas avant un grand mois ; puis, à peine revenu à Croisset, dans cinq ou six jours, j' en repartirai pour la basse-Normandie.
Quand votre pièce sera-t-elle jouée ? Quelles misères vous a-t-on faites ? Ah ! Le théâtre ! Je le connais ! J' en ai assez et n' y retourne plus. à propos, savez-vous que j' ai enfin obtenu pour notre ami Bouilhet une place superbe ? Ce petit monument sera adossé au mur de la nouvelle bibliothèque que l' on construit maintenant, et de cette façon ne pourra être déplacé quoi qu' il advienne.
J' arrive à vous, chère confrère, et vous voyez un homme désolé, c' est-à-dire que je vous refuse carrément tout ce que vous me demandez ; pas la dédicace, bien entendu : au contraire, je vous en remercie. Mais quant à vous écrire une introduction ou une lettre servant de préface, voici mes raisons pour vous répondre non. 1 je me fâcherais absolument avec beaucoup d' amis, auxquels je n' ai point accordé cette faveur. Cet hiver Renard et

p70

Toudouze l' ont en vain implorée. Voilà les premiers noms qui me reviennent, mais la liste de ceux-là est longue. 2 ces procédés de grand homme, cette manière de recommander un livre au public, ce genre Dumas enfin, m' exaspère, me dégoûte. 3 la chose est parfaitement inutile et ne fait pas vendre un exemplaire de plus, le bon lecteur sachant parfaitement à quoi s' en tenir sur ces actes de complaisance qui, d' avance, déprécient le livre ; car l' éditeur a l' air d' en douter puisqu' il a recours à un étranger pour en faire l' éloge. Charpentier se passera parfaitement de ce vieux truc, soyez-en sûre.
Ai-je mon pardon ? Maintenant que je vous ai traitée en homme, je vous baise les mains comme il sied à la belle dame que vous êtes.
Votre rustique mais dévoué confrère.
à sa nièce Caroline.
Paris, mardi, 11 heures 11 septembre 1877.
Mon loulou,
(...) Mlle Caroline Espinasse (surnommée Coco) m' a bien chargé de te dire que : elle comptait te voir quand tu repasserais en chemin de fer. Une station (je ne sais pas laquelle) est tout près de sa maison. Elle veut venir pour te

dire bonjour. Voici son adresse : château de
Ruat, le Teich (Gironde). C' est voisin
d' Arcachon. (...)
si tu reviens seule à Croisset, la rentrée ne

p71

sera pas drôle ; je le sais par expérience. Il
faudra te ruer sur la peinture.
J' ai vu l' enterrement de Thiers. C' était quelque
chose d' inouï et de *splendide* ! Un million
d' hommes sous la pluie, tête nue ! De temps à autre
on criait : " vive la république " , puis " chut !
Chut ! " pour n' amener aucune provocation. On était
très recueilli et très religieux. La *moitié* des
boutiques fermées. Le coeur m' a battu fortement
et plusieurs personnes comme moi étaient fort pâles.
Il faut avoir vu cela pour s' en faire une idée. Nous
en recauserons. Le philosophe Baudry est devenu
énergumène . Il voudrait exiler Limbourg en
Californie, avec un Rabelais et un manuel de
géologie, pour avoir interdit les conférences de
Mm Réville et Siegfried. Les gens autrefois les
plus modérés sont maintenant les plus furieux.
Généralement on est suffoqué par la bêtise de
Mac-Mahon. Je regrette que tu n' aies pas lu les
journaux de la semaine dernière. Ils étaient
curieux...
le *bien public* nous sera envoyé à Croisset.
Pourquoi hâtez-vous votre retour ? Jouissez de
vos vacances. Tâche de rester quelque temps à
Arcachon ; l' air de la mer te fera du bien, ma
pauvre fille.
Je te bécote fortement.
Vieux.

p72

à Gustave Toudouze.
Paris, 13 ? Septembre 1877.
Mon cher ami,
voici le titre du livre en question :
de alcoolismo chronico, par Magnus Hus.
Il est traduit en grande partie par le docteur
Morel dans son ouvrage *des dégénérescences de
l' espèce humaine* .
Quand Zola faisait l' *assommoir* , G Pouchet
lui a indiqué plusieurs livres sur l' alcoolisme.
Je vous engage à consulter le nouveau dictionnaire

de médecine de Dechambre.
L' ami qui m' avait parlé des crânes friables est le docteur Larrey. Ces crânes lui avaient été envoyés d' Afrique par un de ses élèves. Il les a montrés à l' académie de médecine. En quelle année ? Je ne sais plus. Mais si vous aviez besoin de plus de renseignements, je pourrais vous adresser à Larrey, qui demeure rue de Lille, 7... vous pouvez d' ailleurs vous présenter de vous-même. C' est un charmant homme qui vous recevra très bien.
Je savais que vous étiez élevé à la dignité d' ancêtre. J' ai dû vous envoyer ma carte !
Bonne pioche et bonne santé, mon cher ami. à l' hiver prochain.
Votre lettre m' a été renvoyée de Croisset, où je retourne après-demain.
Tout à vous.

p73

à la princesse Mathilde.
Croisset, lundi 16 septembre 1877.
Princesse,
je ne veux pas me mettre en route pour la basse-Normandie sans vous envoyer un petit bonjour et un grand merci pour la bonne semaine passée à Saint-Gratien.
J' étais encore à Paris quand a eu lieu l' enterrement du père Thiers. C' était *bien curieux* , voilà tout ce que j' en peux dire. Quand les choses sont sur le point de périr, elles se résument et s' incarnent. Le plus grand des bourgeois était cet homme-là. Ce Titan des prud' hommes disparu, que va devenir ce qu' il représentait ?
J' ai su par Charpentier que Goncourt était revenu à Auteuil, et en bon état. Mme J Primoli doit avoir reçu un exemplaire des *trois contes* .
Du moins, j' ai donné l' ordre de lui en envoyer un.
Est-il vrai que le prince Napoléon se démet de sa candidature ? J' en serais fâché ; un homme de sa valeur (et de son éloquence) *doit* être à la chambre. Quelle injure que de lui comparer Haussmann !
Donnez-moi de temps à autre de vos nouvelles et croyez, princesse, à toute l' affection de votre vieux fidèle qui vous baise les deux mains.

p74

à sa nièce Caroline.
Croisset, lundi soir, 10 heures, 17 septembre 1877.
Mon loulou,
me voilà revenu depuis tantôt, à 4 heures.
Demain j' attends Laporte qui *m' apportera* son travail ; il dînera et couchera ici. Puis après-demain, mercredi, nous filerons vers Séez.
Quand serai-je revenu ? Je n' en sais rien au juste. Car je voudrais cette fois en finir avec mes excursions de *Bouvard et Pécuchet* , et n' être pas obligé de retourner dans leur pays.
écris-moi à Caen, poste restante.
Mon retour ici n' a pas été si amer que les autres fois ? Pourquoi ?
J' ai trouvé tout en bon état, Julio très propre. Son nouveau collier le rend superbe. La jeune *clémence m' avait (par mes ordres) préparé* ung *bain qui m' a fait grand bien.*
Comme il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, ma pauvre fille ! Et peut-être allons-nous être encore une quinzaine ! Il me semble que ton voyage t' a fait du bien. La migraine qui t' avait prise au départ des Eaux-Bonnes n' a donc pas eu de suite ? Car tu n' en parles pas dans ta lettre de samedi.
Je suis curieux de savoir ce qui résultera de l' incendie de la scierie Le Mire, relativement aux affaires. Pour le moment, c' est bon ; mais par la suite ? Problème. Espérons que d' ici à ce qu' elle soit réédifiée, celle de la rue de l' entrepôt marchera !

p75

Puisque tu lis de la littérature légère, je te recommande premièrement de te repaître des amours de Philippe , par Octave Feuillet. Je mettrai le volume dans ta chambre.
Mais ma plus grande recommandation est de te livrer, dès ton retour, à une peinture frénétique. L' art avant tout, mon bibi, l' art avant tout.
D' après mon calcul, vous devez arriver à Paris demain soir. Cette lettre vous y souhaitera la bienvenue.
Adieu, pauvre chère fille, ta nounou t' embrasse tendrement et va se coucher.
à Madame Roger Des Genettes.
Croisset, 18 septembre 1877.
Je veux vous dire bonjour (c' est-à-dire vous donner un baiser sur les deux mains, sur les deux

joues et sur le front) avant de partir vers les lieux qui vous ont vue naître ; car demain je prends mon vol, pour *Bouvard et Pécuchet* , vers Séez ; ce sera ma première étape, et je passerai par Argentan qui est un peu aussi ma patrie, puisque mon arrière-grand-père, M Fleuriot (le compagnon de La Rochejacquelin), était de ce pays-là. Et dire que je ne me suis pas servi de cette parenté pour " faire " ma tête dans le noble faubourg ! Je suis plus fier de mon aïeule la sauvagesse, une natchez ou une iroquoise (je ne sais).
Eh bien ! Moi aussi j' ai vu les funérailles du

p76

père Thiers, et je vous assure que c' était splendide ! Cette manifestation réellement *nationale* m' a empoigné. Je n' aimais pas ce roi des prud' hommes ; n' importe ! Comparé aux autres qui l' entouraient, c' est un géant ; et puis il avait une rare vertu : le patriotisme. Personne n' a résumé comme lui la France. De là l' immense effet de sa mort.
Savourez-vous le voyage méridional de notre Bayard ? Est-ce grotesque ? Quel four ! Ce guerrier, illustre par la pile gigantesque qu' il a reçue, comme d' autres le sont par leurs victoires, est-ce assez drôle ?
J' ai vu, dans la capitale, que les modérés sont enragés ; l' ordre moral en effet atteint au délire de la stupidité. Exemple : le procès Gambetta. Au Havre, on a interdit une conférence sur la géologie ! Et à Dieppe une autre sur Rabelais ! Ce sont là des crimes ! Or, je souhaite à mon préfet Limbourg vingt-cinq ans de Calédonie pour y étudier la formation de la terre et la littérature française.
Jamais l' attente d' un événement politique ne m' a autant troublé que celle des élections. La question est des plus graves et pas si claire qu' on croit.
Je vous *supplie* de lire les *amours de Philippe* , par Octave Feuillet, afin que nous puissions rugir ensemble. Comme la critique est douce pour ceux-là, et qu' il fait bon, dans ce monde, être médiocre !
Non, je ne connais pas la " drôlerie " de Jules De Goncourt. Où cela se trouve-t-il ?
Le ton de votre dernière est triste, ma chère correspondante. Vous sentez-vous plus mal ? Est-ce

p77

que vraiment vous ne reviendrez plus l' hiver
à Paris ?
Tâchez que dans une quinzaine j' aie une bonne
lettre, c' est-à-dire très longue.
p-s. -si vous pouviez me donner des
renseignements sur le duc d' Angoulême, vous me
rendriez un grand service. Mes bonshommes
écrivent son histoire ! Joli sujet !
à la princesse Mathilde.
Croisset, vendredi septembre 1877.
Princesse,
votre bonne lettre (tout ce qui vient de vous
est bon) m' attendait ici, quand je suis arrivé hier
au soir, et la première chose que j' ai faite a été
de la lire. De cette manière, l' amertume du retour
a été adoucie.
Pendant près de trois semaines, je me suis trimballé
dans toute espèce de carriole par les chemins
de la basse-Normandie. Il y faisait beau,
mais très froid.
Maintenant, il va falloir se remettre à la pioche,
ce qui n' est jamais gai.
Partout j' ai trouvé " nos campagnes " exaspérées
contre le maréchal. C' est du reste à en
perdre la tête. Dans certains pays on ne trouve
aucun journal, et à la gare de Domfront on crie

p78

le mot d' ordre et les autres feuilles de même
couleur !
Quel gâchis !
à Falaise, j' ai rencontré M Lepic qui m' a enlevé
(à mon âge, c' est flatteur) jusqu' à Rabodanges,
où j' ai passé vingt-quatre heures.
Dans un petit village aux environs de Caen et
qui s' appelle Allemagne, j' ai fait une découverte,
celle d' un tombeau portant cette inscription :
" à Rose Hesnard, souvenir à la compagne du
proscrit. -l p b 1852. "
il paraît que le prince Bonaparte vient *tous les
ans* y faire une visite. Voilà, du moins, ce que
m' a dit mon cocher de louage. Saviez-vous cette
histoire-là, peu mienne du reste ? Goncourt ne
me donne jamais de ses nouvelles. Je sais seulement
par Charpentier, notre éditeur, qu' il lui
propose pour le jour de l' an une
Marie-Antoinette , édition de luxe.
Moi, je suis comme vous, princesse, je suis

tanné de Marie-Antoinette ; on en a assez parlé. à propos de personnages historiques, ne croyez pas, je vous prie, que j' aie pleuré le père Thiers. Mon amour du style s' y oppose. C' était le roi des prud' hommes. Mais, comparé aux autres prud' hommes, quelle supériorité ! Nous en avons et en aurons de pires !
Jamais la maudite politique ne m' a tourmenté comme maintenant ! Quand serons-nous tranquilles !
Je vous baise les deux mains longuement et suis, chère princesse, en monarchie, république ou empire,
votre vieux fidèle.

p79

à sa nièce Caroline.
Bayeux, lundi matin, 24 septembre 1877.
Te voilà donc rentrée dans le vieux logis, pauvre loulou ! Y es-tu rentrée seule ? Comment t' y trouves-tu ? Dis-moi tout cela dans une lettre que tu m' adresseras à Falaise pour mercredi ou jeudi ; il faut, à mon avis, que les esquisses de Fortin et de la Judith soient avancées ! Je compte être revenu dans huit ou dix jours, peut-être avant.
Nous nous levons à 6 heures du matin *sic* et nous nous couchons à 9 heures du soir. Toute la journée se passe en courses, la plupart en petites voitures découvertes où le froid nous coupe le museau. Hier, au bord de la mer, c' était insoutenable. Nous avons passé quatre jours à Caen et dans les environs. Le soir, nous sommes arrivés ici par une forte pluie. Nous nous portons *très* bien et ne perdons pas notre temps. La seule débauche de la table est celle du poisson et des huîtres.
Laporte est " aux petits soins " : quel bon garçon ! Son activité brûlante me talonne pour que je finisse ici ma courte épître. Je te raconterai mon voyage plus longuement. Tu as su sans doute nos tribulations du départ. Aujourd' hui je vais tâcher de découvrir cette bonne Fanny. Demain

p80

nous nous mettrons à la recherche de l' emplacement du veau d' or.
à Guy De Maupassant.

Mardi, 25 septembre 1877.
Mon bon,
ne vous dérangez pas samedi prochain pour
venir à Croisset comme vous me l' aviez promis,
parce que, ce jour-là, je ne serai pas revenu dans
mes lares. Mon excursion durera encore une
huitaine.
Je ne serai pas à Paris avant le jour de l' an au
plus tôt. Donc, d' ici-là (et quand il vous plaira),
venez passer trente-six heures chez
votre.
(Bayeux, mardi)
mon compagnon Laporte vous fait des m' amours...
et vous trouve bien ingrat ! Lui qui vous
a envoyé, *par mon canal,* un si joli portrait.
Tendresses à la chère maman.
à sa nièce Caroline.
Falaise, samedi matin 29 septembre 1877.
Oui, mon loulou, j' ai reçu tes deux lettres
adressées à Caen, et ce matin la troisième, datée
de mercredi.

p81

Mon bon compagnon m' a quitté avant-hier,
devant être à Rouen aujourd' hui, à 1 heure, pour
coopérer, comme conseiller général, à la confection
des listes de prix. Son absence lui aurait
coûté 500 francs d' amende.
Donc je suis seul, pour la fin de mon voyage.
Hier j' ai revu avec ravissement (le
mot n' est pas trop fort), Domfront et ses environs.
Aujourd' hui je vais me promener en voiture aux
alentours de Falaise. C' est là le pays de Bouvard
et Pécuchet. Demain sera sans doute consacré à
la même occupation. Puis j' irai à Séez, à Laigle
et à la trappe. Je t' assure que je ne perds pas
mon temps ! Monsieur est toujours levé *drès*
7 heures et se trimbale toute la journée en prenant
des notes. J' ai vu des choses qui me serviront
beaucoup. Bref, ça va bien, j' ai bonne *maine*
(égal mine) et un appétit qui effrayait Valère !
Mon seul accident a été le bris de mon lorgnon.
J' ai vu Fanny qui m' a reçu avec une émotion
de joie manifeste. Monsieur et madame nous ont
même invités à dîner. Elle a poussé des cris et des
soupirs et n' en revenait pas d' étonnement ! à
plus tard les détails.
J' avais l' intention d' aller à Rabodanges, mais
c' est trop loin, et ce serait une journée de perdue.
Sans doute je serai revenu au bon vieux Croisset
et près de la chère nièce, mercredi ou jeudi.

Il m' est difficile de rien préciser, mais tu seras avertie. Monsieur, en rentrant, aura besoin de prendre *ung* bain.
Bonne pioche picturale, mon pauvre chat. Bonne santé et bonne humeur. Il me tarde de te revoir.
Ton vieillard de Cro-Magnon.

p82

à émile Zola.
Croisset près Rouen. Vendredi 5 octobre 1877.
Mon cher ami,
votre bonne lettre du 17 septembre m' a attendu ici quelques jours, puis m' a été renvoyée à Caen. Je n' ai pas eu une minute pour y répondre, tant je me trimbalais avec activité par les chemins et grèves de la basse-Normandie. Me voilà revenu depuis hier au soir. Il s' agit maintenant de se mettre à la pioche, chose embêtante et difficile.
J' ai vu dans cette petite excursion tout ce que j' avais à voir, et n' ai plus de prétexte pour ne pas écrire. Mon chapitre sur les sciences sera terminé dans un mois, et j' espère être bien avancé dans le suivant (celui de l' archéologie et de l' histoire) quand je partirai pour Paris. Ce sera, je pense, vers le jour de l' an.
Ce sacré bouquin me fait vivre dans le tremblement. Il n' aura de signification que par son ensemble. Aucun *morceau* , rien de brillant, et toujours la même situation, dont il faut varier les aspects. J' ai peur que ce ne soit embêtant à crever. Il me faut une rude patience, je vous en réponds, car je ne peux en être quitte avant trois ans ! Mais dans cinq ou six mois le plus difficile sera fait.
J' ai su, par Charpentier, les résultats de votre goinfrerie, mon bon, et j' en ai envié la cause. êtes-vous heureux d' avoir passé un été au soleil !

p83

Sur nos bords " l' astre du jour " s' est rarement montré. Présentement il fait même un froid de chien.
La politique devient de plus en plus abrutissante. Généralement on est exaspéré par l' ordre moral. Les anciens modérés sont les plus violents. Le Bayard des temps modernes, cet homme illustre par les piles qu' il a reçues, est " l' objet de la

réprobation universelle " ; à Laigle (Orne), où
j' étais avant-hier, on a couvert de m... les
affiches de ses candidats. Tout cela est drôle, mais
embêtant. Car les élections ne décideront rien, j' en
ai peur. Le plus comique, c' est que les
bonapartistes gueulent comme des ânes contre
Mac-Mahon. C' est l' histoire de Robert-Macaire
et du baron de Wormspire : chacun veut f... l' autre
dedans.
En fait de grotesque, j' ai vu quelque chose de
réussi, c' est la grande-trappe. Cela m' a semblé
tellement beau que je la collerai dans un papier.
Tourgueneff est occupé par le mariage de
Mlle Viardot.
Goncourt (dont j' ai des nouvelles par la princesse
Mathilde) est absorbé par son amour des
japonaiseries et prépare son édition de
Marie-Antoinette . Charpentier m' a promis d' en
faire une, *de* luxe, *de saint Julien* pour le
jour *de* l' an. Aucune révélation de Daudet ;
j' ai lu quelques feuilletons de son *nabab* qui
m' ont plu, mais j' attends pour en parler que je
connaisse l' ensemble. Le jeune De Maupassant a
passé un mois aux eaux de Louèche et a souillé
l' Helvétie par ses obscénités.
J' en ai découvert beaucoup d' inscrites et de
gravées dans les départements de l' Orne et du

p84

Calvados. Il y en a jusque dans la pissotière de la
cathédrale de Bayeux ! ! ! C' est l' oeuvre de messieurs
les chantres ou des enfants de choeur.
Vous ne me dites pas qui arrange *l' assommoir*
pour le théâtre. Et la *feuille de rose* , que
devient-elle ? Quand la verra-t-on ?
Un journal annonce que Daudet fait de son
Jack une pièce qui sera jouée cet hiver.
Je vous recommande les *amours de Philippe* , par
Octave Feuillet. C' est au-dessous du néant. Mais
c' est bien " grand monde " ! Est-ce bête ! Et faux !
Et usé !
J' ai été voir Yves Guyot dans sa prison et j' ai
assisté aux funérailles du père Thiers, spectacle
extraordinaire.
Adieu, mon vieux solide ; bonne pioche, bonne
santé et bonne humeur. Tous mes meilleurs souvenirs
à Mme Zola ; et à vous, avec une poignée de
main à vous décrocher l' épaule. Votre.
à Edmond De Goncourt.
Croisset, mardi 9 octobre 1877.
(...) me voilà revenu dans ma cabane depuis

mercredi, et il me semble que je vais piocher,
malgré l' abrutissement de la politique.
Quoique sceptique en cette matière, je trouve
que c' est trop fort ! L' ordre moral (en province
du moins) arrive à des degrés fantastiques
d' ineptie. Notre préfet interdit les conférences sur

p85

Rabelais et sur la *géologie* ! Pourquoi ? " nos
populations " (style du *journal de Rouen*) sont
sourdement exaspérées. Mais le plus beau, c' est le
père Baudry (de l' institut). Je l' ai trouvé au
paroxysme de la fureur mac-mahonnienne (textuel).
Voilà ce qu' on a fait des modérés. La bêtise humaine
actuellement m' écrase si fort que je me fais l' effet
d' une mouche ayant sur le dos l' Himalaya.
N' importe ! Je tâcherai de vomir mon venin dans mon
livre. Cet espoir me soulage.
Dans toutes les gares où je me suis trouvé j' ai
vu vos oeuvres au premier plan, ainsi que celles de
Zola.
Je suis bien curieux de votre travail sur la
politique de Louis Xv. C' est un des coins les moins
connus de l' histoire de France. Mais je ne vois pas
comment vous emboîtez cela dans les monographies
sur les dames de l' époque.
Et cette histoire d' un clown, ou plutôt ce
roman sur les clowns ? Y pensez-vous ?
D' après le ton de votre lettre, vous me semblez
en bon état. Tourgueneff m' a l' air embêté, je ne
sais pourquoi. Cependant il se porte bien
actuellement.
Je compte être revenu à Paris vers le jour de
l' an, alors nous reprendrons nos dimanches et nos
dîners philosophiques, dont le besoin se fait
sentir.
D' ici là je vous embrasse. Donnez-moi de vos
nouvelles de temps à autre. Bonne pioche et belle
humeur, si c' est possible. Tout à vous.

p86

à émile Zola.
Croisset, mardi octobre 1877.
Mais, mon cher ami, vous avez dû, il y a deux
ou trois jours, recevoir une lettre de moi ! La
mienne a croisé la vôtre.
Votre inquiétude à mon endroit m' a fait plaisir.

Je n' en avais pas besoin pour savoir que vous m' aimez. N' importe !
Il me semble que je vais piocher, malgré l' abrutissement de la politique.
Mes compliments sur votre feuilleton de dimanche dernier. C' est *ça* .
Je crois être à Paris vers le jour de l' an. Tout à vous.
Votre vieux.
J' ai reçu une lettre de Goncourt, il travaille les putains de Louis Xv. Le bon Tourgueneff, d' après son dernier billet, me semble mélancolieux bien qu' il soit en bon état physique.
p-s. merde pour l' ordre moral !
à la princesse Mathilde.
Lundi octobre 1877.
Comme voilà longtemps que je n' ai eu de vos nouvelles, princesse ! Où êtes-vous, à Saint-Gratien ou à Paris ? Il m' ennuie démesurément de ne pas entendre parler de votre personne, et j' ai bien

envie de vous voir. Aussi, je compte les jours qui me séparent du moment où je me présenterai rue de Berri.
Ce sera, je pense, à la fin de décembre, pour vous souhaiter la bonne année.
Sauf une excursion de trois semaines en basse-Normandie, je n' ai pas bougé de ma cabane depuis le commencement de septembre et je n' ai eu aucune visite. Mon abominable livre (qui me demandera encore trois ans pour le moins) m' occupe exclusivement. Pour supporter l' existence, il faut bien avoir une marotte et croire qu' elle est sérieuse !
Eh bien ! Le suffrage universel (jolie invention) en a fait de belles ! Je regrette que le prince Napoléon n' ait pas été nommé. L' échec de Raoul Duval m' a également contrarié.
Notre pauvre Giraud doit être bien triste et son chagrin a dû vous affliger, vous qui aimez vos amis, chose rare. Dites-lui, je vous prie, que je pense à lui beaucoup. Se fera-t-il à son veuvage, à la rupture d' une si vieille habitude ? Je ne lis rien du tout (en dehors de mon travail). Je ne vois personne, je ne sais pas ce qui se passe dans le monde.
L' automne, qui a été ici splendide, m' a donné des envies folles de me promener dans les bois.
J' ai résisté à cette fantaisie, parce que j' ai

remarqué que je suis plus mélancolique après toute distraction. Mais vous, princesse, qui êtes une personne *saine* , vous avez dû faire de jolies courses

p88

aux environs du cher Saint-Gratien, des courses en voiture, avec le joli petit chapeau à plumes qui tremblent au vent ! Quels étaient vos compagnons ?
J' ai reçu dernièrement une très aimable lettre de M Joseph Primoli, pour me remercier de mes *trois contes* . Quel dommage qu' il habite Rome ! Il devrait vivre avec nous à Paris.
N' oubliez pas votre vieux fidèle, qui vous baise les deux mains, aussi longuement que vous le permettez.
Mes bons souvenirs à Mlle Marie et à Popelin.
à Guy De Maupassant.
Croisset, 5 novembre 1877.
Mon cher ami,
vos renseignements sont parfaits. Je comprends toute la côte entre le cap d' Antifer et étretat, comme si je la voyais. Mais c' est trop compliqué. Il me faut quelque chose de plus simple, autrement ce seraient des explications à n' en plus finir. Songez que tout ce passage de mon livre ne doit pas avoir plus de trois pages, dont deux au moins pour le dialogue et la psychologie.
Voici mon plan, que je ne puis changer. Il faut que la nature s' y prête (le difficile est de ne pas être en opposition avec elle, de ne pas révolter ceux qui auront vu les lieux). Débarqués au Havre, on leur dit qu' ils ne peuvent voir le dessous de la Hève, à cause des éboulements.

p89

Alors perplexité de mes bonshommes. Mais il y a de belles falaises plus loin. Ils s' y rendent. Une falaise très haute, solide. Ici le dialogue commence et ils arrivent à parler de la fin probable du monde due à un cataclysme (système de Cuvier, dont ils sont imbus). Peu à peu (pendant ce temps-là ils marchent) Pécuchet arrive à accumuler les preuves. Des cailloux déboulent de la falaise ; Bouvard est pris de peur et court. Il est à cent pas en avant de Pécuchet, seul ; il s' exalte, croit que le monde va crouler,

hallucination, et il continue sa course
furieusement. Pécuchet vient après en lui criant :
" la période n' est pas accomplie " , mais la falaise
fait un coude. Bouvard disparaît. Arrivé à ce coude,
Pécuchet regarde au loin : pas de Bouvard. Une
valleuse se présente. Bouvard a dû la prendre ?
Pécuchet s' y engage, monte un peu, ne voit personne
et pense à redescendre. Mais il se dit que la marée
l' empêchera de passer, car elle bat presque son
plein. à quoi bon d' ailleurs ? Et il continue à
monter ; mais le sentier est terrible : vertige. Il
se met à quatre pattes et arrive enfin en haut où il
retrouve Bouvard, arrivé sur le plateau par un autre
chemin plus facile. Plus de détails me gêneraient.
Vous comprenez maintenant que la courtine,
son tunnel, la manne-porte, l' aiguille, etc., tout
cela me prendrait trop de place. Ce sont des
détails trop locaux. Il me faut rester autant que
possible dans une falaise normande en général.
Et j' ai deux terreurs : peur de la fin du monde
(Bouvard), venette personnelle (Pécuchet) ; la
première causée par une masse qui pend sur vous,
la seconde par un abîme béant en dessous.

p90

Que faire ? Je suis bien embêté ! ! ! Connaissez-vous
aux environs ce qu' il me faudrait ? Si je les
faisais aller au delà d' étretat, entre étretat et
Fécamp ?
Commanville, qui connaît très bien Fécamp, me
conseille de les faire aller à Fécamp, parce que la
valleuse de Senneville est effrayante ; en résumé
il me faut : 1 une falaise ; 2 un coude de cette
falaise ; 3 derrière lui une valleuse aussi
rébarbative que possible ; et 4 une autre valleuse
ou un moyen quelconque de remonter facilement sur
le plateau.
Entre Fécamp et Senneville il y a des grottes
curieuses. La conversation géologique pourrait y
débuter. J' ai envie de faire ce voyage ; pouvez-vous
me l' épargner par une description bien
sentie ? Enfin, mon bon, vous voyez mes besoins ;
secourez-moi.
Au même.
Croisset. Entre le 5 et le 10 novembre 1877.
Vous vous donnez bien du mal pour moi, mon
cher ami, et je vous en remercie fort, mais votre
lettre de ce matin n' a fait qu' accroître mes
perplexités. Bref, après avoir toute la journée
réfléchi à la chose, je me décide pour le parti
suivant : je fais aller Bouvard et Pécuchet

jusqu' à Fécamp. Ils voient, un peu après le " Trou Au Chien " , les grottes de Senneville ; puis se présente la valleuse de Senneville et, une lieue plus loin, celle d' élétot, qui est très facile à monter. De cette façon j' ai

p91

très peu de descriptions à faire et mes personnages (dialogue et psychologie) restent au premier plan. La côte d' étretat est trop spéciale et m' entraînerait dans des explications encombrantes. Dimanche soir, j' espère avoir fini mon abominable chapitre des sciences ! Ouf !
Vous seriez bien aimable de me donner de vos nouvelles, mon cher bonhomme. Comment vont les vers et le reste ? Je ne sais rien du tout de mes amis.
N' avez-vous pas été réjoui comme moi par les vaines tentatives de Pouyer-Quertier, dit " l' Hercule de Martainville " ? Est-il assez farce ? Et notre Bayard arrive à des proportions ineffables. Je trouve qu' il ressemble à Charles X, ne serait-ce que par le côté de la chasse et de la religion ! Albert Millaud décoré ! ! ! Paul Féval frappant aux portes de l' académie française ! Allons ! Il y a encore de quoi rire !
Votre vieux vous embrasse.
L' aumônier du petit collège de Rouen (Joyeuse), ancien vicaire de Grand-Couronne, vient d' enlever une jeune fille. Tous les deux ont disparu.
Mais rien comme grotesque ne vaut Pouyer, " l' Alcide du Ruissel " , tâchant, par la force de son génie, de sauver la société, et y renonçant au bout de vingt-quatre heures !

p92

à Madame Roger Des Genettes.
Croisset, samedi soir, 10 novembre 1877.
Je trouvais que vous m' oubliiez un peu, quand votre bonne lettre est venue me prouver le contraire. La grosseur du paquet m' a réjoui, mais tout n' est pas de vous, puisque les deux tiers ne sont qu' une épître de Goncourt. Eh bien ! J' aime mieux les vôtres ! Ce n' est pas ça que vous eussiez écrit, de Rome ! Quelle drôle de manie que de faire de l' esprit là où il n' y a pas à en faire ! Et de vouloir se distinguer, *être chic,* au lieu d' admirer

bêtement comme un bourgeois ! Voilà où mène la rage de l' originalité, l' abus de la littérature.
Aujourd' hui, ou plutôt ce matin, j' ai poussé un grand *ouf* ! Car je viens de finir mon abominable chapitre des sciences. L' anatomie, la physiologie, la médecine pratique (y compris le système Raspail), l' hygiène et la géologie, tout cela comprend trente pages, avec des dialogues, de petites scènes et des personnages secondaires ! Le tour est joué. Mais je ne suis pas encore au tiers de l' oeuvre. J' en ai pour trois ans au moins. Jamais rien ne m' a plus inquiété. Oh ! Si je ne me fourre pas le doigt dans l' oeil, quel bouquin ! Qu' il soit peu compris, peu m' importe, pourvu qu' il me plaise, à moi, et à vous, et à un petit nombre ensuite. Il me serait bien doux de vous en lire un peu ; et à ce propos je ne vous trouve pas juste, ma vieille amie, quand vous me dites : je vous verrai à peine une heure en deux mois. Il y a deux ans, lorsque vous étiez à Paris, je ne suis pas

sorti *une fois* , sans monter le petit escalier de votre maison. Après tout, je comprends que Paris vous attriste et vous assomme. Il arrive à me produire souvent cet effet. Je me complais dans mon nid de plus en plus, et tout dérangement m' est odieux.
Eh bien ! " notre sauveur " et les ministres restent en place ! Cet entêtement est sublime, mais il faut s' attendre à tout de la part des imbéciles, et je ne suis pas aussi rassuré sur l' avenir que les bons républicains. Néanmoins je regrette, au point de vue du comique, qu' on n' ait point poursuivi le père Hugo, pour son dernier bouquin que, moi, je trouve superbe. Quelle narration ! Et quel gaillard que ce bonhomme !
L' oeuvre de Pouyer-Quertier (dit l' Hercule de Martainville) m' a bien diverti. Espérons que ledit rouennais est notre dernier sauveur, qu' après lui on ne verra plus de messie, enfin qu' il ne nous reste aucune espérance ! Alors l' ère scientifique commencera. Mais nous en sommes loin, puisqu' on n' est pas sorti des incarnations, des représentations, des symboles et de la métaphysique la plus creuse !
Vous savez que j' attends avidement les obscénités de Pinard. Faites en sorte, au nom des dieux, que j' aie cette manne.
Avez-vous lu les *étapes d' une conversion* de ce bon Féval, qui m' a l' air de devenir gâteux ?

Payez-vous cela. Et il se présente à l' académie !
Il voit en rêve les portes de l' institut s' ouvrir,
aspirant à la gloire de siéger entre Camille Doucet

p94

et Camille Rousset. Ah ! Que tout est farce !
Je ne connais que les cinq ou six premiers
feuilletons du *nabab* et ne puis, par conséquent,
vous en rien dire. J' ai peur que ce ne soit fait trop
vite, mais le sujet est bien fertile. Votre histoire
de Rochaïd-Dahdah m' a intéressé. Si j' étais plus
jeune et si j' avais de l' argent, je retournerais en
Orient pour étudier l' Orient moderne,
l' Orient-isthme de Suez. Un grand livre là-dessus
est un de mes vieux rêves. Je voudrais faire un
civilisé qui se barbarise et un barbare qui se
civilise, développer ce contraste des deux mondes
finissant par se mêler. Mais il est trop tard. C' est
comme pour ma *bataille des Thermopyles* . Quand
l' écrirai-je ? Et *monsieur le préfet* ! Et bien
d' autres ! C' est toujours bon d' espérer, dit Martin.
Le désir fait vivre.
Ce que vous m' écrivez sur l' automne m' a
charmé, car j' aime ainsi que vous les feuilles qui
jaunissent, le vent tiède et triste comme un
vieux souvenir d' amour, toutes les langueurs de
l' arrière-saison, qui sont les nôtres. J' aimerais
maintenant à me promener dans les bois, mais
une promenade me dérange, et quand j' ai fait
deux ou trois tours sur ma terrasse, je me
recourbe sur mon pupitre, en gémissant. à cinq
heures j' allume ma lampe et ainsi de suite.
écrivez-moi de longues lettres comme la dernière ;
c' est un régal et un fortifiant.

p95

à Alphonse Daudet.
Nuit de mercredi, 2 heures 21 novembre 1877.
Mon cher ami,
ce matin, quand j' ai reçu votre volume, j' ai
tout lâché pour le lire, naturellement. Et je viens
de le finir.
Eh bien, c' est bon ! Très bon ! Et ça m' a très
amusé. La fête du bey et la mort de Nora sont
des morceaux épiques. De cela, j' en suis sûr. On
ne fait pas plus *grand* , on n' écrit pas mieux.
J' adore votre nabab et sa femme (quelle

vérité ! ...). Montpavon est splendide ! Bref, tous
vos personnages sont " nature " . On les connaît,
l' action est bien menée. Ah ! Saprelotte ! J' oubliais
Jenckins ! Qui n' est pas le moins bon. C' est que
la cervelle m' en saute et les yeux me piquent.
Une seule chose m' a choqué : la digression
sur le dimanche. Félicia me semble neuve. C' est
bien la femme artiste, " madame " . J' aime moins
vos deux jeunes gens-hommes que les autres
personnages. à une seconde lecture faite plus
tranquillement, je changerai peut-être d' opinion à
leur égard.
Quoi qu' il en soit, mon bon, vous pouvez vous
frotter les mains et vous regarder dans la glace en
vous disant : " je suis un mâle ! "
quel sera le sort du *nabab* ? J' ai peur que cet
idiot de Mac-Mahon ne nuise à la vente !

p96

Que devenez-vous ? Vous seriez bien gentil de
m' écrire pour me donner de vos nouvelles. Le
bon Tourgueneff est repris d' un accès de goutte.
Je n' ai aucune révélation des autres amis.
Moi, je pioche d' une façon insensée, et je suis
un peu échigné. Vous me verrez vers le jour de
l' an.
Re-bravo. Je vous embrasse de toutes mes
forces. Votre vieux.
Ma lettre n' a pas de chic. Mais il est temps
d' aller se coucher. Mes respects à Madame Daudet.
Deux baisers sur les joues de votre môme.
à sa nièce Caroline.
Croisset, vendredi, 10 h et demie, 23 novembre 1877.
Mon pauvre Caro,
mon épître ne sera pas longue, car il faut que
je m' habille et que je déjeune pour aller à la
bibliothèque, où je retournerai probablement
demain. Trois jours de suite à Rouen ! Vois-tu
ça ! Y a-t-il, dans l' antiquité, de plus grands
exemples d' héroïsme !
L' inauguration du buste du père Pouchet s' est
très bien passée : un M B (qui n' est pas
B le médecin) a prononcé un discours stupide,
un vrai morceau ! Celui de Pennetier était
convenable, ainsi que celui du maire ; mais le
bon Georges a ému son auditoire par quelques
paroles bien senties.
Parmi les autorités se trouvait Limbourg, qui

p97

m' a *accablé* de politesses. Il a fendu la foule
deux fois pour me serrer la main. Problème ! Note
que je n' exagère nullement : tout le monde l' a
remarqué.
Le soir j' ai dîné chez Pennetier, très bon
dîner, avec Pouchet et M X, directeur de
l' aquarium du Havre. Ce monsieur, qui a longtemps
habité le Sénégal, nous a raconté des histoires
de singe, adorables ! Une surtout, qui m' a
transporté... et fait faire des réflexions
philosophiques.
J' ai rencontré l' (...), à qui j' ai fait ta commission.
Il m' a répondu : " je suis flatté ! Je suis flatté ! "
en réplique à cette fin de phrase : " ... son
indignation " (l' indignation de Mme Commanville).
G Pouchet, pendant quelque temps, va aller
toutes les semaines à l' aquarium du Havre. Je le
verrai à la fin de la semaine prochaine,
probablement.
à partir de demain soir, monsieur ne veut plus
bouger de son " antre " . Pour finir avant le jour
de l' an mon archéologie, je n' ai pas une heure à
perdre.
Votre rentrée à Paris s' est bien passée, il me
semble. Je suis content que tu aies fait une
connaissance aussi agréable : on n' en a pas trop de
cette nature. J' aime le jeune Lecomte, et je
regrette de n' avoir pas été à la première de la
reprise d' *Hernani* : le spectacle de cet
enthousiasme m' aurait renforcé dans mes principes, ou
du moins dans celui-ci : " le mépris de l' opinion
contemporaine " .
Laporte m' a dit qu' on était, à Paris, de plus en
plus indigné contre Bayard.

p98

Allons, adieu ; je n' ai que le temps de t' envoyer
deux bons bécots.
Vieux.
Le jeune P chante des hymnes en l' honneur
de ta peinture. Mais des éloges ! Des éloges !
(agence Nion.)
à la même.
Croisset, jeudi 2 heures, 29 novembre 1877.
Mon loulou,
ton mari est venu, hier, dîner à Croisset, et
nous avons passé la soirée à deviser gentiment.
" les affaires " me paraissent prendre une
assez bonne tournure. Il faut voir ce qui adviendra
du côté de Mme Pelouze. Tâche d' être

extra-aimable quand tu lui seras présentée, la
semaine prochaine. C' est une bonne femme, avec qui
il faut aller rondement.
(...) si le voyage de Trieste s' effectue, vous
serez peut-être partis avant que je ne sois retourné
à Paris, où je vivrai seul pendant un bon mois.
Depuis ton départ, j' ai écrit à peu près
cinq pages ; il m' en faut encore huit pour faire
mes paquets et j' ai, de plus, bien des lectures à
débrouiller...
rien de neuf, mon Caro ! (...) je continue
mon existence de " petit-père tranquille " ,
d' autant mieux que Chevalier a tué sa tourterelle.

p99

Bidault, notaire, croit que je travaille tout au
plus *une heure* par jour ! Il a exprimé cette
opinion à ton époux ! Vraiment, les bourgeois vous
supposent trop de génie !
à propos d' imbéciles, je pense à Mac-Mahon
et aux Jacques qui l' admirent. Comment ! La
bonne Flavie, elle aussi, croit à ce " sauveur " ?
Elle est sur la pente de la décadence ; c' est
triste ! ...
tu me ferais plaisir d' écrire à mon disciple
que tu es à Paris, pour qu' il vienne te voir et que
j' aie de ses nouvelles. Passe chez Mme Brainne,
toujours malade ; ce sera aimable à toi.
Bouvard et Pécuchet vont bien. Le chapitre
suivant se dessine dans ma tête et, pour celui que je
fais, il me semble que je le tiens. Je ne comprends
pas que tu sois si longtemps à tes rangements, et
mon coeur d' oncle et d' artiste brûle de savoir
l' opinion de tes professeurs sur tes oeuvres de cet
été.
Adieu, pauvre chérie.
Ta nounou.
à la même.
Croisset, mardi 2 heures, 4 décembre 1877.
Mon pauvre chat,
ta lettre est triste, et rien d' étonnant à cela,
puisque je la reçois un mardi, jour pour moi
néfaste ; mais d' abord, causons de ce qui te tient
le plus au coeur : la peinture, l' art sacro-saint.

p100

Pauvre loulou, tu as des ennuis à cause de ta

peinture ; mais, plus tu avanceras, plus ils augmenteront ! L' histoire des arts n' est qu' un martyrologe ; tout ce qui est escarpé est plein de précipices. Tant mieux ! Moins de gens peuvent y atteindre.
Ton parti est sage : " vole de tes propres ailes " , avec le secours de Guilbert pour le dessin et, de temps à autre, un conseil de Bonnat.
Quant à De Fiennes, je souhaite que les choses s' arrangent, car ce serait bien embêtant et coûteux de déménager. Il sera toujours le plus fort, étant le propriétaire, c' est-à-dire ayant de l' argent. *jamais* on ne m' a fait, à moi, la moindre réparation. Tout est locatif ! C' est convenu ! Donc, il faut céder ou s' en aller, et surtout en finir avec toutes ces histoires imbéciles qui usent votre énergie, dont on n' a jamais trop pour des choses plus sérieuses...
Ernest désire que tu fasses le voyage de Trieste avec lui, parce qu' il s' agit là-bas d' une décision grave à prendre et que tu as " l' esprit des affaires " : c' est le mot qu' il m' a dit l' autre jour.
Je préférerais avoir ta gentille société pendant six semaines, ma chère fille. Néanmoins, je pense qu' il est raisonnable, pour une foule de raisons " majeures " , de faire ce qu' il demande, " d' acquiescer " à son désir !
Ton oncle ayant tout à fait perdu le sommeil (par excès de pioche), a pris, hier, un bain de deux heures et, de plus, s' est purgé, de sorte qu' il a un peu dormi cette nuit et se porte, ce matin, comme un charme.
Je suis très content de *Bouvard et Pécuchet* ; mais

p101

que de chemin me reste encore à parcourir ! Que de livres à consulter ! Que de difficultés ! Parfois, quand j' y rêve, la tête m' en tourne et je me sens écrasé par le poids de mon ambition.
Et le père *Rabelais* , qu' en fais-tu ?
Maintenant, qu' ai-je à te dire ? Rien du tout.
Julio dort dans mon fauteuil ; il tombe une petite pluie fine. Je vais mettre ceci à la boîte, recopier cinq pages (la visite de Mme Bordin et du notaire au musée), puis revêtir la robe de chambre du moscove (laquelle fait mes délices) et m' étendre sur mon divan rouge afin de piquer un chien, si faire se peut.
Adieu, pauvre Caro.
Mme Pelouze n' a pas la prétention d' être une

femme " supérieure " ; c' est toi qui en *es une* !
Elle est seulement très aimable, qualité rare dans
les deux sexes ! ...
fais la paix avec De Fiennes ! Dis-lui, comme
Robert Macaire au gendarme : " embrassons-nous,
et que ça finisse ! "
à Georges Charpentier.
Croisset, dimanche matin 9 décembre 1877.
Oui ! Envoyez les placards.
Je vous les remettrai moi-même la semaine
prochaine, car je serai à Paris dans les environs
du 20 ; et nous finirons de régler tout.
à vous, cher ami.

p102

à sa nièce Caroline.
Croisset, dimanche 3 heures, 9 décembre 1877.
Le brouillard blanchit mes vitres, comme une
décoction de chaux. Pas un bruit, pas un souffle.
Julio dort sur mon tapis et je viens de finir mes
notes sur l' archéologie celtique. Ouf ! à 5 heures
je vais prendre *ung* bain pour tâcher de calmer
monsieur et faire qu' il puisse dormir. Mercredi
prochain, anniversaire de ma naissance, Valère
viendra dîner avec moi. Il apparaîtra par le bateau
de 2 heures et nous travaillerons ensemble tout
l' après-midi et toute la soirée. Il m' est fort utile
pour le classement des notes qui figureront dans
le second volume de *Bouvard et Pécuchet* .
M' occupent-ils, ces deux imbéciles-là ? Quelle pioche !
Par moments je me sens comme broyé sous la
masse de ce livre ! Je ne crois pas être arrivé au
point que je voulais, dans trois semaines. N' importe !
Je serai à Paris, au jour de l' an, pour
embrasser ma pauvre fille.
Ta lettre de ce matin m' a fait plaisir. Tu m' y
parais de meilleure humeur. Comment ! Dans la
même semaine opéra, opéra-comique, et conservatoire !
Voilà une existence ! ...
un de ces jours-quand ? Je n' en sais rien,
-j' irai à Rouen pour reporter des livres à la
bibliothèque et je ferai une visite à l' hôtel-dieu.
J' irai voir aussi l' ange Mme Lapierre dont je n' ai
pas entendu parler depuis notre dîner. Du reste,
les anges m' occupent très peu.
As-tu des révélations de mon disciple ? Quel
drôle de petit bonhomme ! ...

p103

tous les matins, j' ouvre le *bien public* avec
l' espoir de la démission de Bayard ! Il tient bon !
Je finis par le trouver sublime, mais ce sublime-là
est embêtant.
Adieu, pauvre Caro, je t' embrasse bien fort.
Ta vieille nounou.
à la même.
Croisset, nuit de mardi 18 décembre 1877.
Mon loulou,
je compte partir de jeudi à dimanche de la
semaine prochaine ; je ne sais pas encore le jour.
Tout dépendra de *Bouvard et Pécuchet* . Mais tu
peux, dès maintenant, commencer les préparatifs
pour recevoir ton vieux. Franchement, il est un
peu éreinté. Sais-tu, depuis trois mois (le
commencement d' octobre), combien j' ai pris de jours de
congé ? *un,* celui où j' ai été à Rouen pour le
buste du père Pouchet. Il est vrai que je ne crois
pas ma besogne actuelle mauvaise, et je me *ronge*
afin d' avoir fini mon celticisme à l' époque fixée.
C' est bête d' avoir fixé une époque.
Hier, j' ai été à la bibliothèque remettre des
livres, au musée d' antiquités pour du vieux-Rouen,
voir Mme Lapierre, plus ange que jamais,
converser avec Bidault... et faire une visite à ma
chère belle-soeur ! La brouille avec Saint-André a
pour cause la politique, ce gentilhomme étant
réactionnaire et s' étant livré à des violences de
langage intolérables, paraît-il.

p104

Et demain je retourne à Rouen (! ! !) pour
déjeuner chez Houzeau, avec R Duval et les
Lapierre. Le susdit Houzeau m' a envoyé tantôt
par un commissionnaire un billet, où il me supplie
de lui octroyer cette faveur. J' ai accepté pour ne
pas faire la bête, pour n' avoir pas l' air d' un poseur
(concession qui produit beaucoup de sottises)
et j' en suis vexé. ça me dérange ; une journée
perdue ! Quand je n' ai pas une minute à perdre !
Si tu ne t' arrangeais pas avec Guilbert, mon
vieux Foulongne (élève de Glaize et qui dessine
très bien) pourrait te donner des avis, mais je
crois Guilbert plus intelligent. Comme je suis
content, ma chère fille, de voir ton amour pour
" l' art " ! Plus tu avanceras dans la vie, plus tu
verras qu' il n' y a que *ça* ! Continue avec patience
et ardeur. Dès le lendemain de mon arrivée, à ma
première sortie, j' irai chez Bonnat ; compte dessus.
L' art avant tout, même avant les dames !

Oui, j' ai été content du renfoncement de
Bayard. Est-il possible de caler d' une façon plus
lourde ? Quel message ! C' est un chef-d' oeuvre
d' arrogance pour ceux qui l' ont dicté.
(...) le jeune emplit la ville du bruit de
ses débauches. Il porte " le déshonneur dans les
maisons " , mais interdit Rabelais ; c' est bien.
Oh ! Misérables ! Où trouver une latrine assez
vaste pour vous enfouir tous !
Bardoux est " au pinacle " , je lui ai envoyé
un mot de félicitations. Avez-vous pensé à lui
expédier vos cartes de visite ? Ou même, toi, un

p105

mot aimable ? Cela me semble exigé par la
bienséance.
Et puisque nous parlons d' amabilité, allez-vous
en avoir excessivement pour le vieillard de
Cro-Magnon ? Serez-vous gentils ? M' entourerez-vous
de fleurs et de jeunes filles ? (que
deviennent-elles, tes jeunes-filles ?). Et surtout
ayez soin, pendant les repas, d' être spirituels et de
me divertir par une foule de joyeux devis, menus
propos, farces, historiettes, rapprochements
ingénieux, etc.
Mais je verrai ta bonne chère mine. C' est le
principal.
Adieu, pauvre chat.
Ta nounou te bécote.
N' étaient toi et les besoins de la littérature, je
resterais ici indéfiniment, car je m' y trouve de
mieux en mieux et n' éprouve pas du tout le
besoin de la capitale.
à Georges Charpentier.
Paris, samedi midi fin décembre 1877.
La plus grande difficulté consiste dans l' espacement
des blancs. D' après mes observations en
marge il doit être facile, cependant, de comprendre
comment on doit les faire.
Nous pouvons espacer davantage les lignes
entre elles, dans les longues mises en scène.

p106

Je tâcherai de multiplier les paragraphes.
n b. -il me faudrait promptement ces
mêmes placards corrigés, pour que je puisse les
envoyer en Russie.

Prière à M Charpentier de me renvoyer, bien
enveloppé, l' in-8 anglais que je lui ai donné
comme spécimen.
J' ai reçu ces épreuves à 8 heures et demie.
C' est un peu tard. En aurai-je dimanche ?
à José-Maria De Heredia.
Paris, décembre 1877.
Gustave Flaubert
vous demande un rendez-vous pour vous dire
qu' il trouve votre bouquin une *merveille* .
Quelle exquise lecture !

1878 T 8

p106

à Madame Roger Des Genettes.
Paris, samedi soir 12 ou 19 janvier 1878.
Voilà bien longtemps que je ne vous ai écrit, ma chère
et vieille amie ! Que ne venez-vous à Paris ? Votre
belle-soeur a dit aujourd' hui à ma nièce que peut-être
vous y viendriez. Espérons-le, hein ?
Je travaille dans des proportions que j' ose

p107

qualifier de " gigantesques " ; en trois mois, du 3
octobre au 27 décembre, j' ai pris un après-midi de
congé, et depuis que je suis ici je ne fais que lire
et prendre des notes. Mon horrible bouquin est un
gouffre qui s' élargit sous moi à chaque pas. Je suis
maintenant dans le celticisme, dans la critique
historique et dans l' *histoire du duc
d' Angoulême* ! Les deux chapitres que j' ai
immédiatement à écrire sont les plus difficiles.
Quand en serai-je sorti ?
En lisant un tas de choses sur la restauration, j' ai
trouvé que le seize mai était comme le raccourci de
cette époque : même aveuglement, même bêtise. Nous en
sommes sortis d' une façon inespérée et maintenant on
est à l' espoir. Messieurs les bonapartistes deviennent
républicains *sic* . Tout cela est à crever de rire.
Mais nous avons *frisé* l' égorgement, ni plus ni
moins. Je vais de temps à autre déjeuner chez mon ami
Bardoux et j' en apprends de belles. Il m' a promis des
notes tendant à l' éreintement de la magistrature.
Beau sujet. L' histoire de Pinard, auteur obscène, est

parfaitement vraie et je soupire toujours après ses poésies.
Le père Didon m' a demandé de vos nouvelles avant-hier. C' est un homme aimable et même très aimable. Mais c' est un prêtre. Or mon éloignement des sectaires va si loin que le livre de mon ami Robin sur l' *éducation* m' a fort déplu. Les positivistes français se vantent : ils ne sont pas positivistes ! Ils tournent au matérialisme bête, au d' Holbach ! Quelle différence entre eux et un Herbert Spencer ! Voilà un homme, celui-là ! De même qu' on était autrefois trop mathématicien,

p108

on va devenir trop physiologiste. Ces gaillards-là nient tout un côté de l' homme, le côté le plus fécond et le plus grand.
N' importe ! La théorie de l' évolution nous a rendu un fier service ! Appliquée à l' histoire, elle met à néant les rêves sociaux. Aussi remarquez qu' il n' y a plus de socialistes, sauf le fossile Louis Blanc.
Rien à l' horizon littéraire. Ah ! Si fait ! Je vous recommande une traduction de l' espagnol par José Maria De Heredia : *histoire véritable de la découverte de la nouvelle-Espagne.* c' est un vrai régal que ce livre.
Je ne vais pas et, de tout l' hiver probablement, n' irai point au spectacle, tant j' ai besoin de mes soirées. Afin de fuir les dîners en ville, j' invente, chaque jour, des blagues impudentes. Vendredi prochain pourtant je dînerai chez Charpentier avec Gambetta.
Le père Hugo continue à être adorable et beaucoup trop hospitalier.
On m' a conté sur notre Bayard de jolies anecdotes, mais ce pauvre vieux devient attendrissant. Il y a en lui du Charles X et du Macbeth.
Je regrette Emmanuel. Avec un peu plus de lettres c' eut été un Henri Iv, ne trouvez-vous pas ? Pas un roi n' a été regretté comme il l' est. Il a été malin, fort et juste.

p109

à Leconte De Lisle.
Paris février 1878.
Merci de ton envoi, mon cher ami. Ceci sera mon exemplaire de Paris ; l' in-octavo est à Croisset.
J' ai relu dans cette nouvelle édition mes pièces

favorites, avec le *gueuloir* qui leur sied, et ça
m' a fait du bien.
Coppée m' a dit que ta *Frédégonde* avançait ;
l' idée de l' exaltation à laquelle je serai en proie le
jour de la première m' effraye d' avance. Quand
sera-ce ?
Et nous ne nous voyons jamais ! Ce qui est idiot.
Il faudra pourtant que nous passions prochainement
toute une après-midi ensemble. Nous devons en avoir à
nous dire ! Je suis maintenant très dérangé, mais à
bientôt.
Ton vieux qui t' aime et t' admire.
à Madame Roger Des Genettes.
Paris, vendredi soir 1 er mars 1878.
Ce que je deviens ? Mais rien du tout. Je continue mon
traintrain. Depuis deux mois je n' ai pas écrit une
ligne, mais j' ai lu, j' ai lu à m' en perdre les yeux.
Il m' a fallu repasser les " histoires générales de la
révolution française " sans

compter le reste. Mettez une moyenne de *deux*
volumes par jour. Tout cela pour le passage que je
vais faire, lequel dépend d' une division de mon
chapitre, qui pourrait s' intituler : " de la critique
historique " , laquelle division n' aura pas plus de dix
pages. J' espère dans six semaines avoir fini mon
quatrième chapitre, après quoi je n' en aurai plus que
six ! En de certains jours, je me sens écrasé, puis je
rebondis.
Un vent de distractions culinaires a soufflé sur la
capitale. Tout le monde se plaint de dîner en ville.
J' ai beau inventer des blagues formidables pour me
soustraire à ce dérangement, je le subis et j' en
enrage. Aussi pour avoir plus de temps à moi, il m' a
fallu (momentanément) lâcher des amis. Je n' ai été
qu' une fois chez le père Hugo et je ne fais de visite
à aucune dame ; ma chevalerie française est vaincue
par la littérature. Par rusticité et égoïsme (économie
d' heures), je n' ai point assisté aux funérailles de la
pauvre mère Guyon. Voilà bientôt trois ans que je
n' ai vu Sylvanire. Lors de ma dernière visite, je
l' ai trouvée engouée de Cuvillier-Fleury, lequel est
un joli coco. Je viens de lire (pas plus tard
qu' aujourd' hui) ses " portraits révolutionnaires " ; ça
ressemble à du Sarcey prétentieux. Quel bon sens !
Et quelle élégance !
Gambetta (puisque vous me demandez mon opinion sur
ledit sieur) m' a paru, au premier abord, grotesque,
puis raisonnable, puis agréable et finalement charmant
(le mot n' est pas trop fort) ; nous avons causé seul

à seul pendant vingt minutes et nous nous connaissons comme si nous nous étions vus cent fois. Ce qui me plaît en lui,

p111

c' est qu' il ne donne dans aucun poncif, et je le crois humain.
Ma nièce dessine et peint à s' en rendre malade. Dans deux ou trois ans, elle aura un vrai talent ; mais je ne veux pas qu' elle expose, préférant la voir débuter par une oeuvre sérieuse.
Le père Didon m' a donné de vos nouvelles il y a quelque temps. Je commençais à trouver l' absence de lettres un peu longue. Je me réjouis à l' idée de vous voir cet été, mais il ne faut pas venir au mois de juin, puisque je partirai d' ici à la fin de mai. Qui vous empêche d' avancer votre voyage d' une quinzaine, au moins ? Voyons, faites ça ! Soyez gentille !
Paris vous épouvante, je le comprends. La vue des lieux où l' on a souffert ravive la plaie. Pendant plusieurs années je me suis détourné de la rue de l' est, tant je m' étais embêté atrocement dans cette rue-là. Au fond je ne regrette nullement ma jeunesse (et vous ?), ce qui ne signifie pas que je ne voudrais point rajeunir.
Eh bien ! Et la mort du pape ! Voilà un événement qui produit peu d' effet ! L' église n' est plus où on la mettait autrefois, et le pape n' est plus le saint-père. C' est un petit nombre de laïques qui forme maintenant l' église. L' académie des sciences, voilà le concile, et la disparition d' un homme comme Claude-Bernard est plus grave que celle d' un vieux seigneur comme Pie Ix. La foule sentait cela parfaitement à ses obsèques (celles de Claude-Bernard). J' en faisais partie. C' était religieux et très beau.

p112

Que dites-vous du centenaire de Voltaire, monté et dirigé par Menier, chocolatier ? L' ironie ne le quitte pas, ce pauvre grand homme ; les hommages et les injures persistent comme de son vivant ! Après tout je dis une bêtise, car pourquoi un chocolatier serait-il moins digne de le comprendre qu' un autre monsieur ? Et la guerre ? Et les forfanteries de la perfide Albion tournant en eau de boudin ? Farce ! Farce ! " toutes nos vocations sont farcesques " , comme

disait le père Montaigne. N' importe ! Sans doute par l' effet de mon vieux sang normand, depuis la guerre d' Orient, je suis indigné contre l' Angleterre, indigné à en devenir prussien ! Car enfin, que veut-elle ? Qui l' attaque ? Cette prétention de défendre l' islamisme (qui est en soi une monstruosité) m' exaspère. Je demande, au nom de l' humanité, à ce qu' on broie la pierre-noire, pour en jeter les cendres au vent, à ce qu' on détruise la Mecque, et que l' on souille la tombe de Mahomet. Ce serait le moyen de démoraliser le fanatisme.
Anacharsis Cloots disait : " je suis du parti de l' indignation. " j' arrive à lui ressembler, ne trouvez-vous pas ? C' était d' ailleurs un drôle d' homme et pour qui j' ai un faible. Quand on le guillotina, il voulut passer après ses compagnons " pour avoir le temps de constater certains principes " . Quels principes ? Je n' en n' ai aucune idée, mais j' admire cette fantaisie.
Recevez toutes les tendresses de votre vieil ami.

p113

à François Coppée.
Croisset, jeudi 1878.
Doublement merci, mon cher Coppée, pour votre volume et pour la pièce qui m' est dédiée. Vous avez deviné mon goût, car *la tête de la sultane* est, parmi vos récits, celui que je préfère.
Mon seul reproche est qu' ils sont trop courts. *on n' en a pas assez.* rare défaut.
Mais, à partir de *l' exilée* , je m' incline absolument, et je ne mets à mon enthousiasme aucune restriction. Vous exprimez sous une forme exquise et personnelle ce que chacun de nous a éprouvé. Cette *modernité* vous appartient en propre. La maîtrise éclate à chaque vers. Quels bijoux surtout que *l' amazone* et *le train de banlieue* ! Comme c' est senti ! En lisant ces choses-là, on éprouve pour vous de la reconnaissance.
Je vous embrasse.
Votre vieux.
à Jules Troubat.
Paris, mardi 9 avril 1878.
Mon cher ami,
comment faire pour trouver dans Sainte-Beuve des articles que l' on suppose devoir y être ? Vous

p114

m' aviez parlé d' une *table générale* . Elle me serait maintenant bien utile.
A-t-il écrit quelque chose sur Madame Cottin ? Où cela se trouve-t-il ? J' aurais besoin de parcourir la liste de tous ses articles sur les romans !
Répondez-moi le plus promptement possible, vous serez bien gentil. Tout à vous.
à émile Zola.
Paris, avril 1878.
Mon bon,
lundi soir, j' avais fini le volume.
Il ne dépare pas la collection, soyez sans crainte, et je ne comprends pas vos doutes sur sa valeur.
Mais je n' en conseillerais pas la lecture à ma fille, si j' étais mère ! ! ! Malgré mon grand âge, ce roman m' a troublé et *excité* . On a envie d' Hélène d' une façon démesurée et on comprend très bien votre docteur.
La double scène du rendez-vous est *sublime* . Je maintiens le mot. Le caractère de la petite fille est très vrai, très neuf. Son enterrement merveilleux. Le récit m' a entraîné, j' ai lu tout d' une seule haleine.
Maintenant voici mes réserves : trop de descriptions de Paris, et Zéphyrin n' est pas bien amusant. Comme personnages secondaires, le meilleur, selon moi, c' est Matignon. Sa tête, quand

Juliette blague son appartement, est quelque chose de délicieux et d' inattendu.
Le mois de Marie, le bal d' enfants, l' attente de Jeanne sont des morceaux qui vous restent dans la tête.
Quoi encore ? Je ne sais plus. Je vais relire.
Je serais bien étonné si vous n' aviez pas *un grand succès de femme* .
Plusieurs fois en vous lisant je me suis arrêté pour vous envier et faire un triste retour sur mon roman à moi-mon pédantesque roman ! Qui n' amusera pas comme le vôtre !
Vous êtes ung mâle. Mais ce n' est pas d' hier que je le sais.
à dimanche et tout à vous. Votre vieux.
Au même.
Paris, mardi soir 30 avril 1878.
Mon bon,
n' ayant pas reçu de lettre de vous hier, j' ai compris que la 1 re est pour samedi. Mais quand la répétition ? Et à quelle heure ?
Tout à vous.

Tourgueneff, que j' ai vu aujourd' hui, va mieux et compte aller au palais-royal samedi, ou tout au moins se flatte d' y pouvoir aller.
Si vous n' avez pas de place pour Maupassant, *faites-moi inscrire pour deux places,* l' une près de

p116

l' autre et jouxtant une sortie, afin d' avoir un courant d' air. C' est un *service* que je vous demande. Faites cela, et disposez de mon billet, ça vaut mieux.
à Madame Tennant.
Paris, samedi 4 mai 1878.
Ma chère Gertrude,
je vous remercie du fond du coeur pour votre splendide cadeau. *rien* ne pouvait me faire plus plaisir. Je contemple la fille en songeant à la mère. Quand verrai-je en nature l' une et l' autre ? Ne venez pas en France sans me faire un signe d' appel. J' y obéirai avec empressement.
Dans quelles rêveries m' entraîne ce portrait ! Trouville, le rond-point des champs élysées, votre séjour à Rouen, à l' hôtel, vous souvenez-vous ? , etc. Tout ce que j' ai eu de meilleur dans ma jeunesse ! Mais je n' avais pas besoin de portrait pour cela ! Adieu, ma chère Gertrude, ou plutôt à bientôt, n' est-ce pas ? Et croyez à l' inaltérable affection de votre vieil ami.
à Madame Roger Des Genettes.
Paris, lundi 27 mai 1878.
Mes paquets sont faits et, après-demain, j' espère être réinstallé à Croisset devant ma table et en train d' écrire mon chapitre v.

p117

Paris commence à m' écoeurer fortement. Quand je l' habite depuis plusieurs mois, il me semble que tout mon être s' en va par mille pertuis et se répand au niveau du trottoir. Ma personnalité s' envole, comme fêlée par le contact des autres, je me sens devenir cruche, et puis l' idée seule de l' exposition me fatigue. J' y ai été deux fois. La vue générale du haut du trocadéro est vraiment splendide. Cela fait rêver à des Babylones de l' avenir. Quant aux détails, ce qui m' a le plus amusé, c' est une basse-cour japonaise. Il faudrait trois mois à quatre heures par

jour pour connaître tout ce qu' il y a dans ces grandes
assises de la civilisation. Le temps me manque,
faisons notre métier.
Je suis convié au centenaire de Voltaire ; mais je
n' irai pas, car j' en suis à économiser les heures.
Cette histoire du centenaire est bien comique.
Avez-vous vu l' alliance des grandes dames et des
poissardes ? Les ennemis de Voltaire sont destinés
à être toujours ridicules ; c' est une grâce de plus
donnée par Dieu à ce grand homme. De celui-là on peut
dire qu' il est immortel. Dès qu' on a besoin de lui, on
le retrouve tout entier. Bref, mm les cléricaux et mm
les monarchistes perdent complètement la boule.
Avez-vous admiré Sardou trouvant que Thiers était un
génie grec, un esprit attique ? (ce qui est vrai dans
le monde dont Sardou est l' Aristophane).
à propos de théâtre, je n' ai été de tout mon hiver
qu' une seule fois au spectacle, et c' était au
palais-royal, à la première de *bouton de rose* .
L' oeuvre est pitoyable, ce dont ne se doute pas

p118

l' auteur. Mon ami Zola veut fonder une école. Le
succès l' a grisé, tant il est plus facile de supporter
la mauvaise fortune que la bonne. L' aplomb de Zola en
matière de critique s' explique par son inconcevable
ignorance. Je crois que personne n' aime plus l' art,
l' art en soi. Où sont-ils ceux qui trouvent du plaisir
à déguster une belle phrase ? Cette volupté
d' aristocrate est de l' archéologie.
Avez-vous lu le *Caliban* , de Renan ? Il y a
dedans des choses charmantes, mais ça manque de base,
beaucoup trop.
Que devenez-vous, pauvre chère amie ? Que
lisez-vous ? à quoi songez-vous ? Quand se
reverra-t-on ? Au nom de votre propre dignité, ne vous
abandonnez pas ! Serai-je plus heureux l' hiver
prochain ? Viendrez-vous à Paris ?
J' ai passé cinq jours de la semaine dernière à
Chenonceaux, chez Mme Pelouze. On y a fait en l' an
1577 une ribote ornée de femmes nues que j' ai envie
d' écrire. Le sujet du roman *sous Napoléon Iii*
m' est enfin venu ! Je crois le sentir. Jusqu' à nouvel
ordre cela s' appellera *un ménage parisien* . Mais
il faut que je me débarrasse de mes bonshommes.
J' espère au jour de l' an prochain être à la moitié de
ce formidable bouquin.
Allons, adieu. Tâchez de tolérer cette gueuse
d' existence et écrivez-moi de longuissimes épîtres.
Ce me sera un grand plaisir.

p119

à sa nièce Caroline.
Croisset, mercredi, 6 heures 29 mai 1878.
Enfin, me voilà rentré dans mes lares ! Dieu merci ! Mais *je tombe sur les bottes* ! ! ! Conséquence de mes deux jours passés à Paris, et surtout de la journée d' hier. Que de mal pour avoir une voiture ! Et quelle pluie ! J' ai été obligé de refaire sécher mes habits au feu, pour les remettre ce matin. Dimanche soir, j' ai dîné chez moi, tout seul, et je me suis couché dès 10 heures. Lundi, j' ai eu à déjeuner D' Osmoy, qui m' a accompagné dans mes courses jusqu' à 4 heures. Il a été *charmant* d' esprit et de cordialité. Cela m' a fait du bien au coeur, car tu sais que vieux est sensible. Bref, nous nous sommes séparés plus amis que jamais et il m' a promis de me faire une visite à Croisset le 12 juin. Le soir, j' ai eu à dîner mon disciple, qui a partagé mon petit pot-au-feu. J' avais rencontré dans la rue Victor Hugo et Mme Drouet (laquelle s' est informée avec beaucoup d' insistance de Mme *De* Commanville). Bref, il n' y a pas eu moyen de refuser une invitation à dîner pour hier. Repas fort agréable. Absence de politique. Sympathie universelle.
à 11 heures et demie je suis arrivé ici, par un froid terrible. Mon déjeuner était prêt. Julio a bondi devant moi et m' a accablé de caresses. De 1 heure à 3, j' ai fait des rangements, puis dormi jusqu' à 5. Présentement je puis me remettre à l' ouvrage. Le jardin me paraît en bel état. (...)

p120

j' étais invité par le comité du centenaire de Voltaire, à orner de ma personne cette petite fête de famille. Mais j' ai préféré, malgré mon *culte* pour Voltaire, ne pas perdre deux jours sur le pavé de Paris et revenir dans ma vieille maison me mettre à la pioche. Tes prévisions sont réalisées. Monsieur a lampé, à son déjeuner, toute une cruche de boisson. Toutes les fois que tu recevras une lettre de moi à Chinon, dis à Mme De La Chaussée que je te charge de, etc., c' est convenu et exigé.
Adieu, pauvre loulou. Promène-toi et soigne-toi, rétablis-toi !
Et écris le plus souvent et le plus longuement que tu pourras au vieillard de Cro-Magnon,
au surnuméraire,
à ta nounou,
à ta vieille bedolle d' oncle qui t' embrasse.

à la même.
Croisset, nuit de lundi, 10 juin 1878.
(...) puisque tu te plais à Chinon, pourquoi n' y pas rester jusqu' au 16 ? Profite des bons moments, ils sont rares.
Que vas-tu faire ? Et qu' allez-vous faire ? Vous me semblez bien incertains, quant à vos projets de voyage. J' imagine que tu vas d' abord voir un peu l' exposition et le salon, bien entendu. Mais ensuite, iras-tu directement à Plombières ou à Royat ? Ou bien reviendras-tu dans le pauvre

p121

vieux Croisset, qui est maintenant très beau et où je vous plains de ne pas être. Le seul événement de ma semaine a été hier, ici, le dîner de Lapierre. Leur môme, qu' ils m' ont amené, ne m' a pas diverti du tout, mais pas du tout. Son excès d' activité surexcitée par Julio, et d' ailleurs bien naturelle à son âge, comme dirait Prud' homme, m' empêchait de parler, me faisait battre le coeur. Comment des parents sont-ils assez égoïstes pour infliger à leurs amis des supplices pareils ? Mais il est convenu que les célibataires seuls sont égoïstes ! à 9 heures un quart je me suis retrouvé dans ma solitude avec plaisir. Voilà le vrai.
Mes bonshommes se portent bien ; mais, c' est peut-être leur faute, je ne dors pas assez. Pas plus de cinq heures la nuit, et à peine deux dans le jour...
aujourd' hui, fête à Dieppedalle. Il a passé beaucoup de monde et de bateaux sous mes fenêtres. Comme j' avais tout à l' heure extrêmement froid aux pieds, je viens de me faire du feu. Voilà les dernières nouvelles.
à la princesse Mathilde.
Jeudi 13 juin 1878.
Ma chère princesse,
voilà un mois que je ne vous ai vue ! Et depuis lors, je n' ai pas de vos nouvelles. C' est vous dire que je vous prie de m' en donner, si vous n' avez rien de mieux à faire toutefois.

p122

à mon retour de Chenonceaux, je me suis présenté chez vous. Vous étiez absente. Je voulais y retourner le lendemain, mais j' étais tellement trempé par la pluie (bien que j' eusse été toute la journée en voiture) que j' ai craint de souiller votre demeure et

me suis abstenu.
Je vous suppose maintenant à Saint-Gratien et ayant repris votre vie d' été. Avec qui êtes-vous ? Quels sont vos compagnons ? Comment va Giraud ? Il était malade dans ces derniers temps.
Bien que je fusse spécialement invité au centenaire de Voltaire, je me suis abstenu d' assister à cette " petite fête de famille " , à cause des gens avec lesquels je me serais trouvé. N' importe. Les cléricaux ont eu l' avantage de l' emporter comme bêtise et ridicule. L' alliance des duchesses et des poissardes, des grandes dames et des grosses dames (les unes connaissant Voltaire aussi bien que les autres), me semble extrêmement drôle ; mais c' est de l' histoire ancienne.
Au reste, je ne sais rien de ce qui se passe maintenant, car je ne vois personne et je vis complètement seul. Ma nièce est à Chinon, puis elle ira à Plombières. Jusqu' à la fin de juillet, je n' aurai pour compagnie que moi-même et mon toutou. Je profite de cette solitude pour travailler violemment et avancer mon lourd et interminable bouquin.
L' attentat contre Guillaume me stupéfie. Pourquoi tuer un homme de quatre-vingts ans ? On va profiter de l' occasion pour *sévir* contre la presse. Ceci ne servira absolument à rien. Ainsi va le monde.
C' est aujourd' hui que le sort de Taine se décide

à l' académie. J' attends le résultat pour lui écrire une lettre de félicitations ou de consolations.
Quant à Renan, son affaire est sûre. N' importe, je les trouve l' un et l' autre bien modestes. En quoi l' académie peut-elle les honorer ? Quand on est quelqu' un, pourquoi vouloir être quelque chose ?
Je vous baise les deux mains, princesse, et me mets à vos genoux.
Votre vieux fidèle.
à Madame Régnier.
Croisset, dimanche juin 1878.
Chère confrère,
j' ai reçu mon exemplaire hier matin et j' ai relu l' oeuvre, dont je me souvenais parfaitement. Et d' abord, merci pour la belle dédicace. Cette attention a " chatouillé de mon coeur l' orgueilleuse faiblesse " .
Le récit s' avale très vite, c' est amusant et bien composé. Quand vous honorerez mon gîte de votre présence, je vous montrerai les coups de crayon dont je vous ai balafrée. Il y a des choses exquises, d' autres qui me choquent comme banales et n' étant pas dignes de vous ; mais en somme cela fait un très joli

conte. Je vous expliquerai pourquoi je dis " conte " et non " roman " .

p124

Votre pièce eût été maintenant perdue : la saison est mauvaise.
à sa nièce Caroline.
Croisset, lundi soir juin 1878.
Oui, mon loulou, ton vieux se trouve bien et même très bien, au milieu de son vieux cabinet, dans son vieux Croisset, à raboter sa vieille littérature, sur sa vieille table. Mon cinquième chapitre est maintenant tout à fait en train et, si rien ne m' arrête, je puis l' avoir fini à la fin de juillet.
Ton mari m' a tenu compagnie pendant trente-six heures, et est parti ce matin. Le dîner d' hier lui a plu beaucoup. Il a absorbé pas mal d' aloyau et immensément de crème. Il était fort content de la réussite de ses travaux horticoles. Mamzelle Julie n' est pas encore revenue. Un gros rhume la retient à Rouen. Je compte avoir le bon Laporte mercredi à dîner et à coucher.
Dimanche prochain j' aurai peut-être à déjeuner M et Mme Lapierre.
Fortin s' est engagé à guérir ma tache frontale qui est maintenant fort laide : aussi prends-je de la liqueur de Fowler comme une jeune fille chlorotique et du bicarbonate de soude.
Voilà toutes les nouvelles, pauvre chat.
Je te félicite de la société de la bonne Flavie.
C' est une vraie amie, celle-là ! Ou plutôt c' est la vraie. Allez-vous jaboter ensemble ! Dis-lui de ma part mille tendresses. Ce ne sera pas trop.

p125

Là-dessus, monsieur embrasse son poulot et va se coucher.
Ta nounou qui t' aime.
à Guy De Maupassant.
Croisset, juin-juillet 1878.
Mon cher Guy,
comment va votre pauvre maman ? Je voudrais avoir de ses nouvelles, des vôtres aussi, et n' ai rien de plus à vous dire.
Je travaille comme 36 mille hommes présentement. C' est la grammaire française qui m' occupe. Est-ce bête, mon dieu ! Bref, j' espère avoir fini mon chapitre v (égal

la littérature), à la fin de juillet, et alors je
serai à *la moitié* de mon livre.
Aucune révélation de nos amis. Que va devenir Zola,
sans le *bien public* ? -car cette feuille a expiré
aujourd' hui même.
Je voudrais savoir comment se sera passé Fracasse.
Et la *Vénus rustique* , que devient-elle ? Et mes
notes sur cet idiot de Stendhal ?
Bonne pioche et belle humeur.
Je vous embrasse.
Votre vieux.
Rien de neuf du côté de Bardoux ?

p126

à Madame Roger Des Genettes.
Croisset, mardi soir 9 juillet 1878.
Bien que le mois de mai prochain soit loin du présent,
je pense à lui, puisqu' alors je dois vous voir. à la
fin de celui-ci j' espère être à moitié de mon
abominable bouquin. En de certains jours je me sens
broyé par la pesanteur de cette masse et je continue
cependant, une fatigue chassant l' autre. C' est de la
conception même du livre que je doute. Il n' est plus
temps d' y réfléchir ; tant pis ! N' importe ! Je me
demande souvent pourquoi passer tant d' années
là-dessus et si je n' aurais pas mieux fait d' écrire
autre chose. Mais je me réponds que je n' étais pas
libre de choisir, ce qui est vrai. Enfin mon
acharnement à ce travail rentre tout à fait dans ce
que le docteur Trélat appelle " la folie lucide " .
Vous me parlez de , qui ne vous semble pas forte.
C' est tellement mon opinion que je ne vais plus la
voir. à quoi bon ? à mon âge on ne doit plus rien
faire d' inutile, pas plus que lire des " nouveautés " .
Aussi ai-je abandonné dès la vingtième page le roman
de mon ami Claudin. Comment avoir la force physique
d' écrire des choses pareilles ? Quel style ! Oh ! Là
là ! Et puis mes yeux commencent à se fatiguer et j' en
abuse plus que jamais.
J' ignore Marius Topin et le roman de Richepin
mêmement. Quant à l' abbé Michon (que j' ai

p127

connu jadis à Constantinople), son livre sur les
écritures me semble celui d' un farceur. Avez-vous
remarqué qu' il trouve ma signature " en coup de sabre "
pareille à celle de Collot D' Herbois et de

Fouquier-Tinville ? Peut-on dire des bêtises de
cette force ? Et si c' est là une science, merci !
Banville m' a, ce matin, envoyé une nouvelle édition
de ses *odes funambulesques* . Les notes m' ont
re-amusé. *notre* jeunesse à nous autres, vieux
romantiques, s' y retrouve un peu. à propos de
romantiques, vous savez que j' admire absolument le
discours du père Hugo au centenaire de Voltaire.
C' est un des grands morceaux d' éloquence qui existent,
tout bonnement. Quel homme !
Vous ai-je dit qu' il me fait une *scie* relativement
à l' académie française ? (lui et quelques autres, le
bonhomme Sacy, entre autres). Mais votre ami n' est
pas si bête ni si modeste. Partager le même honneur
que Mm Camille Doucet, Camille Rousset, Mézières,
Champagny et Caro, ah ! Non ! Mille grâces, " rohan
ie suys " . Tel est le fond de mon caractère.
Taine est un gobe-mouches qui devient un peu
ridicule. On a eu tort de le refuser, mais il a eu
tort de se présenter sous " l' égide de la réaction " .
Quant à son livre, ce n' est pas *ça* . Si l' assemblée
constituante n' eût été qu' un ramassis de brutes et de
canailles, elle eût vécu ce qu' a vécu la commune de
70. Il ne dit pas de mensonges, mais il ne dit pas
toute la vérité, ce qui est une façon de mentir.
La peur violente qu' il a eue de perdre ses rentes lors
de " nos désastres " lui a un peu oblitéré le sens
critique. Il ne suffit pas d' avoir

de l' esprit. Sans le *caractère* , les oeuvres d' art,
quoi qu' on fasse, seront toujours médiocres ;
l' honnêteté est la première condition de l' esthétique.
Quant à Henri Martin, c' est un pur idiot. J' ai lu de
lui, cet hiver, des scènes historiques sur la fronde,
genre Vitet, qui sont d' un joli tonneau. Qu' on soit
la lune d' un soleil, très bien ; mais l' être d' un
lampion comme Vitet, c' est se mettre plus bas que les
chandelles à 36.
Ah ! Pauvre littérature, où sont tes desservants ? Qui
aime l' art, aujourd' hui ? *personne.* (voilà ma
conviction intime.) les plus habiles ne songent qu' à
eux, qu' à leur succès, qu' à leurs éditions, qu' à leurs
réclames ! Si vous saviez combien je suis écoeuré
souvent par mes confrères ! Je parle des meilleurs.
Allons, adieu. écrivez-moi de longues lettres si vous
pouvez. Vous ferez bien plaisir à votre ami.
à Georges Charpentier.
Croisset, mercredi 24 juillet 1878.
Mon cher ami,
la note ci-incluse vous démontre que votre auteur

travaille comme XV boeufs. J' aurais besoin *immédiatement* des susdites brochures et livres. Envoyez-les-moi par le chemin de fer à Croisset, ou par la poste en plusieurs paquets, ou : à Rouen, quai du Havre, 7, à M Pilon, pour remettre à M G Flaubert.

p129

Je profite de l' occasion, mon bon, pour vous demander comment se portent : vous, Mme Marguerite, et les mômes et les chiens.
Je n' ai aucune nouvelle d' aucun de nos amis. Tourgueneff doit arriver maintenant à Pétersbourg.
Je sais que Zola est devenu propriétaire d' une maison de campagne. Le *bien public* étant supprimé, dans quelle feuille continue-t-il à brandir l' étendard du naturalisme ?
Alphonse Daudet n' est-il pas aux petites-dalles ?
Et Goncourt ? Etc.
J' ai lu l' assignation de Judith, et la lettre de son époux. C' est *gigantesque* .
Pour moi, je suis maintenant perdu dans la politique (théorique) et je commence la seconde moitié de mon horrifique bouquin.
Sur quels bords êtes-vous ?
Je vous embrasse vous et les vôtres.
à la princesse Mathilde.
Croisset, mardi 23 juillet 1878.
Je vous remercie bien, princesse, de m' avoir écrit. Il y avait longtemps que je n' avais eu un échantillon de votre détestable et chère écriture. Si elle était meilleure, je vous lirais plus facilement, mais je serais moins longtemps dans votre compagnie. Donc, ne vous corrigez pas.
La mort du fils de Sauzay m' a très affligé ; le pauvre homme chérissait son fils et je le plains du fond de mon coeur.

p130

Quant à Mme De Forges, je l' ai connue en 1837 ! à Trouville. Quelle antiquité. Du reste, mon grand âge m' étonne, vu la quantité de souvenirs qui m' assaillent. Nous sommes maintenant à l' anniversaire des journées de juillet, que je me rappelle parfaitement. C' était un autre monde et si distant de celui d' aujourd' hui, qu' il m' apparaît maintenant non comme une chose vue, mais comme une chose imaginée. Les besoins de mon

affreux bouquin font que je me livre à la politique
comme si " je visais à la députation " (Dieu m' en
garde !). Je suis en plein dans la question du " droit
au travail " et autres bêtises de 48.
Il me semble qu' on est un peu moins inepte
maintenant.
Dans mes accablements, ma pensée se reporte sur vous
et sur Saint-Gratien. Je vous vois dans votre atelier
et dans votre parc, entourée des petites chèvres et
des intimes... restez vaillante, chère princesse, pour
vous-même et pour nous tous.
Taine m' a écrit ce matin qu' il se sentait très
fatigué et ne pouvait plus travailler qu' un jour sur
deux. Mais il a coutume de se plaindre et le stoïcisme
n' est point son affaire. Je n' ai aucune révélation de
Renan ni de Goncourt.
J' étais invité hier à aller à Chenonceaux pour
l' inauguration de la statue de P-L Courier. Cette
" petite fête de famille " ne m' a pas séduit, vu le
nombre de reporters qui ont dû l' émailler.
J' aimerais mieux m' en aller chez vous, goûter à la
cuisine japonaise, sûr d' avance que je la trouverais
exquise.
Cuisine à part, je compte vous faire une petite

visite, cet automne. *ne faudra-t-il* pas,
d' ailleurs, que je voie un peu l' exposition ?
Je serais bien aise de retrouver la princesse Julie,
dont j' ai gardé un très agréable souvenir.
Tâchez, princesse, de vous tenir en santé et bonne
humeur et pensez quelquefois à
votre
qui vous baise les mains et est votre tout dévoué
et affectionné.
à émile Zola.
Croisset, mardi 6 août 1878.
Mon cher ami,
la nommée Suzanne Lagier me supplie de vous écrire
pour la recommander à votre excellence.
Elle meurt d' envie de jouer Gervaise dans
l' assommoir et prétend qu' elle vaudra cent fois
mieux que la chanteuse Judic, ce qui est possible
après tout.
Tout ce que je vous dirais ne servant à rien, je
m' arrête. C' est votre affaire. Voilà ma commission
faite. Mais, avant de prendre un parti, réfléchissez
bien. Ladite Lagier a du talent ; quant à sa
corpulence, elle prétend avoir maigri.
Maintenant, mon bon, comment allez-vous ? Et d' abord
où logez-vous ? J' ignore votre adresse à la campagne.

êtes-vous content de *Nana* ? Le *bien public* ayant disparu, où faites-vous vos feuilletons dramatiques ? Je vis dans le désert et ne sais absolument rien de ce qui se passe.

p132

J' ai écrit cet été un chapitre, et j' en prépare un autre qui sera fait, je l' espère, au jour de l' an prochain.
Pour le quart d' heure, je suis plongé dans les théories politiques. Mon bouquin me semble de plus en plus difficile. Sera-t-il seulement *lisible* ?
Voici deux vers pondus récemment par un académicien de Rouen, et que je trouve splendides :
on a beau se défendre, on est toujours flatté
de se voir le premier dans sa localité.
Aucune nouvelle de Tourgueneff. Je le crois en Russie. Quant aux autres amis, j' ignore ce qu' ils font et où ils se trouvent ; le jeune Guy m' a l' air de s' embêter prodigieusement.
Vous seriez bien gentil de me donner de vos nouvelles.
Au même.
Croisset près Rouen, 15 août 1878.
Vous êtes gentil de m' avoir écrit une si bonne lettre, mon cher ami, et je vous en remercie.
J' ignorais la décoration de Fabre, lequel est un de nos *mastocs* littéraires les mieux réussis. Quant à mon camarade Bardoux, c' est un khon (orthographe chinoise). Je me promets de le lui dire. Ce procédé envers vous est une *crasse* qu' il me fait à moi, car je lui ai demandé la croix pour vous cet hiver, et il m' avait *promis* formellement que vous l' auriez au mois de juin. Jusqu' à présent,

p133

il ne m' a rien accordé de toutes les requêtes semblables que je lui ai faites ; tant il est vrai que le pouvoir abrutit les hommes. Car enfin quel intérêt a-t-il de décorer Fabre ? L' hypothèse touchant Hébrard me paraît juste. Mais non ! J' aime mieux croire que Fabre est décoré uniquement parce qu' il est médiocre. Notre Bayard a refusé la croix d' officier pour Renan. En revanche, Dumesnil (directeur du personnel à l' instruction publique) est nommé commandeur ! Tout cela est idiot.
La semaine prochaine je me remets à écrire ; mais pour le quart d' heure je me sens éreinté par mes études sur

la *politique* . Jamais on n' a été plus bête qu' en
48 ! Cette époque est féconde ; mais on ne peut pas
tout dire, hélas !
" cent personnages " dans votre roman ! Vous m' effrayez !
J' ai envoyé au sieur Guy la page qui concernait
Lagier. Qu' elle s' arrange comme elle l' entendra.
N' êtes-vous pas profondément réjoui par l' histoire de
la Vve Crémieux ? Quelle " gente vieille " , et quels
jeunes gens ! Quelle jolie société ! Voilà de ces
histoires qui font du bien, qui rafraîchissent. Il y
a des figures d' arrière-plan exquises : le bavarois,
etc., et l' orpi ! Est-ce assez romantique !
J' ai reçu ce matin une lettre de M Francolin, un des
directeurs de la *réforme* (pour me demander un ms,
mais je n' en ai pas). Le connaissez-vous ? J' irai le
voir au mois de 7bre. à cette

p134

époque-là, peut-être vous ferai-je une visite.
D' ici là, mon cher ami, bonne pioche et bonne santé.
Mes meilleurs souvenirs à Mme Zola.
Et tout à vous.
à Guy De Maupassant.
Croisset, 15 août 1878.
La commission de Lagier est faite. J' ai envoyé ma
lettre à Paris, ignorant l' adresse de Zola à la
campagne. Mais vous pourrez dire à Lagier que c' est
une rosse. Elle aurait pu, il me semble, se donner la
peine de m' écrire ? Néanmoins, faites-lui une langue
de ma part.
Dans votre dernière épître vous ne me parlez pas de
votre pauvre maman. Je voudrais bien avoir de ses
nouvelles. Restera-t-elle tout cet été à Paris ? Et
vous, irez-vous à étretat au mois de septembre ? Du
10 au 25 il est probable que j' embellirai la capitale
de ma personne et nous pourrions nous y voir un peu.
Mais ne dites mot à personne de ce projet.
Bouvard et Pécuchet continuent leur petit
bonhomme de chemin. Maintenant je prépare le chapitre
de la politique. J' ai à peu près pris toutes mes
notes ; depuis un mois je ne fais pas autre chose et
dans une quinzaine j' espère me mettre à l' écriture.
Quel bouquin ! Quant à espérer me faire lire du
public, avec une oeuvre comme celle-là ce serait de la
folie ! Cependant,
on a beau s' en défendre, on est toujours flatté
de se voir le premier dans sa localité.

p135

Que dites-vous de ces deux vers, mon bon ? De qui sont-ils ? De Decorde ! Il les a lus la semaine dernière à l' académie de Rouen. Je vous prie de bien les méditer ; puis de les déclamer avec l' emphase convenable et vous passerez un bon quart d' heure.
Maintenant parlons de vous.
Vous vous plaignez du cul des femmes qui est " monotone " . Il y a un remède bien simple, c' est de ne pas vous en servir. " les événements ne sont pas variés. " cela est une plainte réaliste, et d' ailleurs qu' en savez-vous ? Il s' agit de les regarder de plus près. Avez-vous jamais cru à l' existence des choses ? Est-ce que tout n' est pas une illusion ? Il n' y a de vrai que les " rapports " , c' est-à-dire la façon dont nous percevons les objets. " les vices sont mesquins " , mais tout est mesquin ! " il n' y a pas assez de tournures de phrases ! " cherchez et vous trouverez.
Enfin, mon cher ami, vous m' avez l' air bien embêté et votre ennui m' afflige, car vous pourriez employer plus agréablement votre temps. Il *faut* , entendez-vous, jeune homme, il *faut* travailler plus que ça.
J' arrive à vous soupçonner d' être légèrement caleux. Trop de p... ! Trop de canotage ! Trop d' exercice ! Oui, monsieur ! Le civilisé n' a pas tant besoin de locomotion que prétendent messieurs les médecins. Vous êtes né pour faire des vers, faites-en ! " tout le reste est vain " , à commencer par vos plaisirs et votre santé ; f... vous cela dans la boule. D' ailleurs votre santé se trouvera bien de suivre votre vocation.
Cette remarque est d' une philosophie, ou plutôt d' une hygiène profonde.

p136

Vous vivez dans un enfer de m..., je le sais, et je vous en plains du fond de mon coeur. Mais de 5 heures du soir à 10 heures du matin tout votre temps peut être consacré à la muse, laquelle est encore la meilleure garce. Voyons ! Mon cher bonhomme, relevez le nez ! à quoi sert de recreuser sa tristesse ? Il faut se poser vis-à-vis de soi-même en homme fort ; c' est le moyen de le devenir. Un peu plus d' orgueil, saprelotte ! Le " garçon " était plus crâne. Ce qui vous manque, ce sont les " principes " . On a beau dire, il en faut ; reste à savoir lesquels. Pour un artiste, il n' y en a qu' un : tout sacrifier à l' art. La vie doit être considérée par lui comme un moyen, rien de plus, et la première personne dont il doit se f..., c' est de lui-même.
Que devient la *Vénus rustique* ? Et le roman dont le plan m' avait enchanté ?

Si vous voulez vous distraire, lisez le *Diomède* de mon ami Gustave Claudin, et ne lisez pas ce que je viens de lire aujourd' hui : *politique tirée de l' écriture sainte,* par Bossuet. L' aigle de Meaux me paraît décidément une oie.
Je me résume, mon cher Guy : prenez garde à la tristesse. C' est un vice. On prend plaisir à être chagrin et, quand le chagrin est passé, comme on y a usé des forces précieuses, on en reste abruti. Alors on a des regrets, mais il n' est plus temps. Croyez-en l' expérience d' un scheik à qui aucune extravagance n' est étrangère.
Je vous embrasse tendrement.
Votre vieux.
Aucune nouvelle de nos amis.

p137

Au même.
Mercredi, 28 août 1878.
Faites-moi la lettre d' introduction pour M Schaeffer ; je la signerai et vous la renverrai, car où l' adresser par ce temps *de chasse* ? D' Osmoy peut être dans la Nièvre, au Plessy, à Yvetot, etc. ?
De plus, je vous préviens que, vu le caractère dudit sieur, ma recommandation ne servira à rien du tout.
Voilà la 3 e sommation que j' envoie au citoyen D' Osmoy pour qu' il ait à nous cracher les 300 fr de sa souscription au monument Bouilhet. Pas de réponse. (c' est un excellent garçon, en paroles.) je vous avouerai que je suis résolu à le poursuivre férocement pour cette dette qui me paraît sacrée.
Vous savez maintenant quels sont nos rapports. Avisez. Je ferai ce que vous trouverez bien pour votre ami, mais encore un coup ce n' est pas à D' Osmoy qu' il faut demander un service effectif.
Je vais écrire à Lemerre de se mettre à l' édition de Bouilhet. Merci de vos démarches. Il me tarde d' avoir des détails sur les *frasques* de votre frère et je plains votre pauvre maman et vous aussi des embêtements que ce jeune homme vous cause.
Mon intention est d' être à Paris de demain en huit.
Je compte sur vous pour dîner ce soir-là.

p138

La fin de mon chapitre m' a éreinté, ma cervelle est embrouillée.

à bientôt, mon cher Guy, je vous embrasse.
à Madame Tennant.
Croisset, dimanche, 1 er septembre 1878.
Ma chère Gertrude,
voici mes plans pour le mois de septembre : demain je m' en vais dans le pays de Caux chez ma nièce Juliette, puis j' irai à Paris et à Saint-Gratien chez la princesse Mathilde, où j' ai l' habitude tous les automnes de passer quelques jours. Je resterai à Paris deux ou trois jours tout au plus et je serai revenu le 22 ou le 23. C' est là que je compte vous voir. Vous n' êtes jamais venue à Croisset. Il faut que vous connaissiez mon vrai domicile, mon *antre* . Tenez-moi au courant de vos pérégrinations ; en m' écrivant à Croisset, on me fera parvenir vos lettres.
Je vous recommande, puisque vous êtes en Bretagne, Quimper et Fouesnant. Si vous allez à Concarneau, vous logerez chez Mme Sergent. Recommandez-vous de moi ; vous serez bien traités. à Concarneau, vous trouverez sans doute mon ami Georges Pouchet qui travaille à l' aquarium. Sur mon nom il se mettra à vos ordres et, quand il saura que vous êtes l' amie de Huxley, son dévouement n' aura plus de bornes.

p139

N' oubliez pas non plus Carnac pour les menhirs. Comme nature, ce qu' il y a de plus beau en Bretagne c' est la rade de Brest, le fond de la rade du côté de Douarnenez, et Landivisiau.
à bientôt, ma chère Gertrude. Caroline se réjouit à l' idée de vous voir prochainement et moi encore plus qu' elle.
Je regrette de ne pouvoir faire la connaissance de votre fils. Amitiés à vos astres, et à vous toutes les vieilles tendresses de votre vieil ami.
à Madame Roger Des Genettes.
Croisset, dimanche 1 er septembre.
(ouverture de la chasse, sujet de délire pour messieurs les magistrats et généralement pour tous les hommes de cabinet ! Je ne le partage pas.)
eh bien, comment tolérez-vous ce qui s' appelait autrefois l' été ? Moi je le trouve abominable. De la pluie, des orages, un temps qui vous fait mal au coeur. En dépit de son incommodité j' ai poussé depuis trois mois une pioche vigoureuse. Mon chapitre de la littérature est fait, celui de la politique le sera vers la fin de novembre, je crois, et au jour de l' an prochain je n' en aurai plus que pour deux ans ! Mais je ne veux plus recommencer des oeuvres de cette longueur. L' effet ne répond pas à l' effort. Ah !

Comme il me tarde de vous lire ça !
Demain, je m' en vais à Paris pour y voir un

p140

peu l' exposition. Après quoi j' irai chez la princesse Mathilde, et dans une vingtaine de jours je serai revenu ici, d' où je ne bougerai pas avant d' avoir fini mon chapitre vii : de l' amour ! La plus grande partie de mes lectures est terminée et je commence à entrevoir la fin. Mais votre vieil ami est bien las par moments. N' importe ! Le " coffre est bon " .
Je n' ai jamais entendu parler de ce hollandais qui est pour moi si aimable. Le premier mai dernier, j' ai lu dans le *fortnightly review* un article d' un fils d' Albion qui était vraiment... gigantesque.
C' est du nord aujourd' hui que nous vient la lumière.
Je suis bien content de voir que mon grand ami Tourgueneff vous charme. Si vous le connaissiez personnellement, que serait-ce ? Il est exquis.
Pour les besoins de mon bouquin, moi aussi, j' ai relu le livre de Lanfrey sur la révolution. C' est une oeuvre d' honnête homme, mais rien de plus. Voilà ce que j' appelle des esprits inutiles, c' est-à-dire des gens qui chantent une note connue et déjà mieux chantée par d' autres.
Si je me souviens du salon de la pauvre muse ? Je crois bien ! Je vois tous ses hôtes depuis D' Arpentigny jusqu' à la hideuse , qui m' est réapparue un soir, il y a deux ans, chez le père Hugo. Vraiment elle est " espovantable " .
Je ne connais pas le *journal d' une femme* du bon Feuillet. *les amours de Philippe* m' ont semblé ineptes. Quel triste auteur ! Pour moi, c' est le néant. Mais les dames le trouvent " charmant " .
Néanmoins sa vogue baisse.

p141

Lisez-vous les oeuvres d' Herbert Spencer ? Voilà un homme, celui-là ! Et un vrai positiviste, chose rare en France, quoi qu' on die. L' Allemagne n' a rien à comparer à ce penseur. Du reste les anglais me semblent énormes. Leur attitude dans la question d' Orient a été superbe d' impudence et d' habileté.
Allons, adieu ! écrivez-moi et pensez quelquefois à votre vieil ami.
à sa nièce Caroline.
Paris, 5 septembre 1878.

Quelle chaleur ! Je tombe sur les bottes. J' ai à peine le temps de m' habiller pour aller dîner chez la princesse. Hier j' ai passé toute la journée seul à l' exposition, perdu de rêveries devant les statuettes antiques, et le soir j' ai dîné chez Mme Brainne avec Georges Pouchet.
Ce matin, impossible de voir Bardoux.
Déjeuner chez Charpentier avec Goncourt.
De Fiennes revenant demain soir, je le verrai samedi.
Ernest a-t-il repris le bail ? Quels sont nos droits ?
J' ai reçu aussi le billet de faire part de Guilbert.
Où faut-il lui envoyer des cartes ?
Adieu, chérie, je t' embrasse.
Ton vieux.
Bonne pioche, et pas de désespoir.

p142

à la princesse Mathilde.
Mercredi 1878.
Ma chère princesse,
j' ai eu de vos nouvelles indirectement, dimanche dernier, par le général anglais (dont je ne sais pas le nom, d' autant plus que ma cuisinière l' a estropié en me l' annonçant : le nom, et pas le général), enfin ce grand maigre, qui vient chez vous quelquefois, homme fort aimable et d' excellentes manières.
Il fait une tournée artistique dans ma *localité* (comme disait M Devillèle en parlant de la grâce) et m' a paru enchanté de tout ce qu' il voit.
Nous avons causé de " la princesse " , naturellement ; c' est vous dire que sa visite m' a été agréable. Je n' en ai pas reçu d' autres depuis un mois. Le temps s' écoule tranquillement et laborieusement.
Le bon Taine m' a écrit, la semaine dernière, pour me donner un renseignement que je lui demandais. Il me paraît très consolé de son échec. Vous me dites que tout le monde, au fond, ambitionne d' être de l' académie française. Pas tout le monde, je vous assure et, si vous pouviez lire dans ma conscience, vous verriez que je suis sincère. Les protestations là-dessus sont de mauvais goût ; n' importe, je crois que je ne *calerai* pas. Cet honneur n' est point l' objet de mes rêves. Ce que je rêve, les hommes ne peuvent pas me le donner.
Pour dire le vrai, je ne rêve plus grand' chose.

p143

Ma vie s' est passée à vouloir saisir des chimères ;
j' y renonce.
Il paraît que Paris est intolérable, odieux et
torride ; ici, non plus, la chaleur n' est pas
médiocre. Je vous souhaite un peu de fraîcheur à
Saint-Gratien. En bougerez-vous ? Non, sans doute ?
Car, je ne crois nullement à votre visite, que m' a
annoncée ce bon général ! Cependant ? ... ah ! Cela,
ce serait un honneur et un bonheur ; car vous savez,
princesse, que je suis
votre fidèle et dévoué.
à sa nièce Caroline.
Paris, mardi matin 10 septembre 1878.
Mon loulou,
c' est fini ! l' appartement est rendu et l' écriteau
" à louer " suspendu à la porte. Paul a reçu mes
explications, et je lui ai promis un petit cadeau s' il
obtenait du futur locataire 3000 francs. Cette
perspective me paraît l' emplir de zèle... De Fiennes
déplore votre départ. Il a été fort aimable. J' ai eu
beaucoup de mal à obtenir de lui un rendez-vous, parce
qu' il était " accablé d' affaires, avait la colique, se
rendait à la messe " .
Tu peux me remercier. La chose est bien faite. J' ai
eu chez Charpentier une déception, en ce sens que
maintenant il n' a pas de tirage à faire de mes
oeuvres. Mais l' édition de luxe de *saint Julien*
est décidée pour cet hiver.
Autre histoire. Avant de porter la féerie à la

revue philosophique , je tente une dernière fois de
la donner à un théâtre. Weinschenk, directeur de la
gaîté, m' a promis de la lire dès que j' aurai retiré le
manuscrit des mains de notre " sympathique ministre " ,
personnage volatil et insaisissable.
Aujourd' hui, à 3 heures, j' ai rendez-vous avec
Lemerre pour les poésies de Bouilhet et
Salammbô . Tu vois que je suis dans " les affaires "
-que le tonnerre de Dieu écrase ! Car c' est un beau
sujet d' abrutissement et d' humiliation.
Mais, dans quelques jours, je serai revenu dans mon
vieil asile, et je reprendrai *Bouvard et*
Pécuchet avec violence, et j' exciterai ma chère
fille à la peinture, *car il n' y a que ça,* l' art !
J' ai mis de côté pour te le montrer un article
abominable (mais juste) paru hier dans
l' événement contre Maxime Du Camp. Il m' a fait
faire des " réflexions philosophiques " et j' ai eu envie
de *faire dire une messe* d' action de grâces, pour

remercier le ciel de m' avoir donné le goût de l' art pur. à force de patauger dans les choses soi-disant sérieuses, on arrive au crime. Car *l' histoire de la commune* de Du Camp vient de faire condamner un homme aux galères ; c' est une histoire horrible.
J' aime mieux qu' elle soit sur sa conscience

p145

que sur la mienne. J' en ai été malade toute la journée d' hier. Mon vieil ami a maintenant une triste réputation, une vraie tache ! S' il avait aimé le *style* , au lieu d' aimer le bruit, il n' en serait pas là...
je t' embrasse.
Ton vieux.
à émile Zola.
Paris, jeudi 12 septembre 1878.
Mon cher ami,
Bardoux me charge de vous prier de venir le voir pour avoir avec vous une explication. Les raisons qu' il m' a données m' ont paru plausibles. Vous aurez le ruban très prochainement. Si ma plume n' était pas exécrable, je vous en écrirais plus long. Bref, allez le voir.
Je serai chez la princesse Mathilde, à Saint-Gratien, toute la semaine prochaine (à partir de mardi, sans doute). J' en reviendrai samedi (de samedi en huit) pour déjeuner chez Bardoux, et le lendemain soir je serai à Croisset.
J' ai reçu votre " théâtre " dont je vous remercie ; j' en approuve la préface, en vous disant comme Mac-Mahon à l' officier nègre : " continuez ! "
est-ce que les messieurs d' Auch ne vous rendent

p146

pas heureux ? Après cela, niez donc l' importance de l' histoire ! Diane De Poitiers devenue un élément pédérastique ! ... quel sujet de rêverie !
Tourgueneff est en route pour revenir ; le jeune Guy, que vous verrez dimanche, vous portera mes amitiés. Tout à vous.
à sa nièce Caroline.
Paris, 14 septembre 1878.
Ma chérie,
(...) Bardoux ne t' a pas répondu parce que les commandes se font au mois de décembre. Tu en auras *une* . Il s' entendra à ce sujet avec Guillaume. Il

m' a promis de nommer Laporte inspecteur pour les classes de dessin en province (places nouvelles dont la création doit être ratifiée par les chambres). Il s' est justifié sur d' autres points. Bref, je l' ai trouvé charmant.
Je dois déjeuner chez lui à la fin de la semaine prochaine, avec sa mère. C' est à ce moment-là, dans une dizaine de jours, que je dois avoir la réponse de Weinschenk, auquel j' ai remis hier mon *manuscrit* .
Le citoyen Lemerre a manqué au rendez-vous qu' il m' avait donné. Il faut que j' y retourne après-demain.
Que de courses ! Et une chaleur !
Je ne m' étonne pas du tout que tu trouves tes compagnes un peu bornées. C' est l' effet que me produit maintenant *tout le monde* ! Et puis, mon

p147

loulou, nous avons l' habitude des conversations fortes. Le parallèle que nous établissons involontairement n' est point à leur avantage.
Il y a, au musée de Rouen, un Ribéra authentique. Veux-tu que je demande pour toi aux beaux-arts la commande d' une copie de ce tableau ? ça ne te dérangerait pas de cet hiver. L' histoire du portrait de Corneille ne me paraît pas claire.
Je n' ai que le temps de t' embrasser, ma chère fille.
Ton vieux compagnon.
à la même.
Saint-Gratien, 19 septembre 1878.
Aujourd' hui et demain je ne vais pas à Paris, mais j' y serai samedi pour déjeuner chez Bardoux. Après quoi, j' irai chez *mes deux* éditeurs et chez Weinschenk. Et dimanche, j' espère dîner avec ma pauvre fille dont je commence à m' ennuyer.
Si tu as quelque chose à me dire, tu peux donc me l' écrire. Je recevrai ta lettre à temps.
J' ai passé une partie de la nuit à lire le roman de Feuillet qui est ineffable de bêtise. Tous les jours, il vient du monde pour voir le logement. Mais, jusqu' à présent, rien de sérieux.

p148

J' ai mal à la tête et je vais piquer un chien.
à bientôt donc, mon Caro.
Ton vieil oncle qui t' embrasse.
à Georges Charpentier.
Paris, septembre 1878.

Oui, mon cher ami, comptez sur moi vendredi.
2 ne pourriez vous pas me faire acheter chez Didot un exemplaire du nouveau dictionnaire de l' académie française, *relié,* et me l' envoyer dès que vous l' aurez ?
3 ai-je des sommes à toucher chez vous ? Au commencement de l' hiver vous deviez faire un tirage de *saint Antoine* .
à vendredi.
Votre.
Au même.
Paris, jeudi matin septembre 1878.
Mon bon,
je compte sur vous dimanche, pour orner mes salons.
D' ici là réfléchissez à ceci :
1 que faire relativement à la *féerie* ? Mon intention est de faire une dernière tentative à la porte saint-Martin.
2 vous me direz franchement si vous reculez devant *saint Julien* tel que je le désire. C' est une toquade de votre ami. Pas n' est besoin de vous

gêner ; je ne vous en voudrai nullement, car, avant tout, je ne veux pas vous risquer dans une mauvaise affaire. J' irai ailleurs, voilà tout, mais je veux immédiatement savoir à quoi m' en tenir.
n b. -et laissez repousser votre barbe : vous êtes trop laid. Tout à vous.
Pour le moment : du Cantal.
à émile Zola.
Paris, jeudi 19 septembre 1878.
Mon cher ami,
n' oubliez pas de m' apporter dimanche prochain :
1 le rapport de Patin ;
2 un livre sur les ouvriers, intitulé je crois " le sublime " .
3 je ne sais plus quoi, que vous m' avez promis ;
4 votre article sur l' *académie* , car je ne l' ai pas trouvé dans la boîte moscovite. Vous avez dû l' emporter par mégarde.
J' ai reçu celui qui me concerne, et j' en suis attendri jusqu' aux moelles. J' ai quelque chose à vous dire sur la Russie et le succès que vous y obtenez. Cela m' est venu par une autre voie que celle de Tourgueneff.
Tout à vous.

à Guy De Maupassant.
Saint-Gratien, vendredi 20 septembre 1878.
Mon cher ami,
on me retient un jour de plus à Saint-Gratien.
J' irai demain à Paris, où je serai tout l' après-midi
(je déjeunerai même chez Bardoux), mais je reviendrai
dîner ici et, le soir à minuit, je serai chez moi,
au faubourg saint-Honoré.
Donc, mon bon, lâchez le canotage dimanche et venez
me trouver de bonne heure ; nous déjeunerons ensemble
chez Trapp *sic* puis, à 1 heure moins 5, je
m' embarquerai pour Croisset.
Il faut que je vous rende compte de ma conférence
avec Bardoux.
Tout à vous.
à émile Zola.
Croisset près Rouen, midi, 23 septembre 1878.
Mon cher ami,
vous oubliez vos présents, car vous m' aviez communiqué
en *ms* votre mirifique article paru le 15 dans la
réforme et j' en savais des phrases par coeur !
Tant ces phrases sont flatteuses. C' est aux riches
qu' il convient d' être généreux. Re-merci donc encore
une fois, mon bon vieux.
Je n' ai pas parlé de vous à Bardoux, par la raison

que je n' ai pas vu le dit sieur. J' ai déjeuné samedi
au ministère, avec sa mère, son secrétaire moral, et
le recteur de l' académie de Douai qu' il avait invité
comme moi, et oublié comme moi !
Autre histoire : pour avoir quelques sols, j' ai porté
à la *réforme* ma vieille féerie. Là, j' ai été reçu
par un jeune homme très aimable et très chic qui
s' appelle Lasègne ou Laserne ? *dites-moi son nom
exact.* je n' ai pas vu M Francolin qui m' avait
écrit une lettre pour demander de la copie.
Combien faut-il réclamer pour ma *féerie* ? Vous qui
connaissez l' établissement, donnez-moi un conseil.
Guy De Maupassant m' a parlé avec *enthousiasme*
du premier chapitre de *Nana* . Il trouve que vous
n' avez jamais rien fait d' aussi beau *sic !* .
Qu' est-ce donc !
Après un dérangement de trois semaines, je vais me
remettre à la pioche. C' est dur.
Je vous embrasse. Vôtre.
J' aurais été vous voir hier en revenant, ici, si je
n' avais eu *un bagage* embêtant.
à Guy De Maupassant.
Mercredi matin, 1878.

Mon cher ami,
s' il en est temps encore, ne *portez pas la féerie à la réforme* .

p152

Après m' avoir écrit que " mes prix seraient les siens " , M Francolin me déclare ce matin qu' il ne peut me donner que 30 centimes par ligne, ce qui remettrait l' oeuvre entière à 5 ou 600 francs. C' est pitoyable !
J' avais écrit à Zola pour savoir combien je pouvais demander, j' attends sa réponse.
Donc, gardez le *manuscrit* jusqu' à nouvel ordre et répondez-moi de suite pour que je sache si vous avez reçu le présent avertissement.
Et Bardoux ?
Il faudra m' apporter à étretat tout ce qui est fait de votre roman.
Nous comptons y aller vers le 8 ou le 10 octobre.
Tout à vous.
Votre vieux.
Au même.
1 er octobre 1878.
M Robertet, qui est je ne sais quoi chez Bardoux (l' entête de sa lettre porte cabinet du ministre), m' écrit ceci : m le ministre me charge de vous demander l' adresse de M M, dont vous lui avez parlé ces jours-ci.
J' envoie votre adresse au dit Robertet. Je vais écrire à Bardoux et à D' Osmoy et vous devriez employer la journée de dimanche prochain à aller voir le susdit, et à Versailles voir M Pierre. Mais je vous engage *à tout faire* pour voir maintenant Bardoux.

p153

Ce revirement inattendu me donne bon espoir.
Tout à vous.
Tenez-moi au courant.
Comme vous êtes voisin de Tourgueneff, allez donc chez lui et marquez mon étonnement de ce que je n' entends pas parler de son excellence. Quel drôle d' homme !
à Madame Tennant.
Croisset, lundi octobre 1878.
Ma chère Gertrude, ma vieille amie,
j' ai passé à Paris tout le mois de septembre, je vous

y ai attendue chaque jour. Maintenant et d' ici à longtemps je ne puis y retourner. Mais soyez brave. Venez à Rouen, je vous en prie ! S' il fait mauvais temps, qu' importe ! (du moins pour moi). Nous causerons, et la pluie ne sera pas si violente que je ne puisse montrer à vos filles des choses qui les intéresseront.
Allons, un peu de courage ! Autrement, quand nous reverrons-nous ?
Notre logis de Croisset est, hélas ! Trop étroit pour vous donner des lits. Descendez à l' hôtel d' Angleterre, sur le port, mais vous viendrez ici déjeuner ou dîner.
Ma nièce et son mari joignent leur invitation à la mienne.

p154

à Edmond De Goncourt.
Mercredi soir, 9 octobre 1878.
J' ai passé mon dimanche avec votre *Pompadour* , mon cher ami, et un bon dimanche ! Il y avait longtemps que je n' avais fait une lecture aussi divertissante et aussi substantielle. Le sujet me semble traité à fond et l' oeuvre définitive.
Un de ces jours, quand Laporte m' aura rendu mon volume, je le relirai, en comparant la seconde édition à la première.
Demain matin, je pars pour étretat où je verrai l' obscène Guy.
Pas la moindre révélation de Tourgueneff.
J' ai eu du mal à me remettre à la pioche. Il ne faut jamais s' interrompre.
Mes compliments derechef et tout à vous en vous embrassant. Vôtre.
à Madame Roger Des Genettes.
Croisset, mercredi 16 octobre 1878.
Puisque le pacte est offert, je le conclus, et l' idée que vous me répondrez " dans les quarante-huit heures " m' excite à vous écrire, bien que je n' aie rien du tout à vous conter, absolument rien. Mais il m' ennuie de vous et je voudrais vous voir. Voilà pourquoi " je mets la main à la plume " .

p155

Mon abominable bouquin avance. Je suis maintenant dans la politique (théorique) et dans le socialisme. Après quoi mes bonshommes essaieront de l' amour ! Bref, dans

un an je ne serai pas loin de la fin et il me faudra encore six mois pour le second volume, celui des notes. L' oeuvre peut paraître dans deux ans. Je voudrais être au mois de mai pour vous lire les chapitres iii à vii. Mais je vous préviens que si nous sommes encore dérangés par la demoiselle qui chante, je l' occide, ou lui baille un coup de poing.
Mes vacances se sont bornées à quelques jours passés au trocadéro et à Saint-Gratien. J' ai aussi été à étretat voir une vieille amie d' enfance, Mme De Maupassant. Elle a une maladie pareille à la vôtre. Toute lumière la fait crier de douleur, de sorte qu' elle vit dans les ténèbres. Encore un petit coin folâtre. C' est chez elle que j' ai lu le *journal d' une femme* du bon Feuillet. Je ne connais rien d' aussi idiot. Est-ce assez pauvre, mon dieu ! Assez piètre et faux ! Quel drôle d' idéal ! ça fait chérir *l' assommoir* . Après tant de patchouli on a besoin de se débarbouiller dans du purin. à propos de choses accentuées, je vous recommande un roman fait par un " jeune " , dans lequel il y a vraiment du talent, bien que la donnée soit impossible : *la dévouée,* par Hennique.
Quant au père Hugo, ce qu' on m' en a dit est contradictoire, Jourde (du *siècle*) en mal et Léon Gouzier en bien. Ce qui m' étonne, c' est qu' il ait pu résister à son logement, où, le soir, on crève de chaleur et d' asphyxie. Beaucoup prétendent qu' on ne le reverra pas à Paris, ce qui me désolerait. Le tête-à-tête avec lui est une

p156

chose exquise, mais le tête-à-tête seulement. Du reste, je saurai la vérité par Lockroy.
Une chose qui m' a diverti cette semaine, c' est la liste des croix d' honneur. Avez-vous remarqué qu' on décore maintenant des employés de commerce ? Ce n' est même plus le patron " X, de la maison X " . Et des métiers grotesques : fabricant de fleurs, confections pour dames ! Oh ! Là ! Là !
Avez-vous pleuré Dupanloup ? Belle binette ! Vous savez qu' il m' aimait, si j' en crois Alexandre Dumas ? Je lui rends modérément la pareille, car je connais ses oeuvres. Son livre sur les hautes études est d' un esprit bien commun. C' était un curé de campagne, rien de plus. Son oraison funèbre de Lamoricière semble écrite par un commis voyageur devenu bedeau.
Je n' ai pas lu le dernier poème de Sully Prudhomme. L' absence d' images chez ces poètes-là me choque étrangement. Leur profondeur ne contient que du vide

et leur simplicité est pauvrette. Pourquoi dire en vers des choses pareilles ? On retourne au Delille. Mais rien ne vaut Feuillet ! Le commandant d' Eblis, hein ? Quelle figure ! Et l' infirme ! Les chevaux qui s' emportent ! Et l' abbaye ! Et les 30000 francs pour vos pauvres ! Son succès (car c' est un succès) a deux causes : 1 la basse classe croit que la haute classe est comme ça, et 2 la haute classe se voit là dedans comme elle voudrait être.
La pluie tombe à flots, les feuilles jaunes tourbillonnent, la rivière mugit. Il est quatre heures. Je vais allumer ma lampe et me remettre à mes bonshommes.

p157

à la princesse Mathilde.
Mercredi 30 octobre 1878.
Princesse,
je suppose que vous êtes maintenant dans les préparations du retour, car le temps est bien mauvais ! Ici nous sommes noyés. Les bourgeois disent en pareil cas " c' est un véritable déluge " , et ce mot les console. Quant à moi, le temps extérieur m' est parfaitement égal. Celui d' à présent est tellement atroce qu' il en devient beau. La Seine sous mes fenêtres est verdâtre et mugit sous le ciel noir avec des bandes de saphir, et les arbres, qui se tordent au vent en perdant leurs feuilles, ressemblent à des personnes qui s' arrachent les cheveux. On dirait que la nature a un gros chagrin. Dans les beaux jours d' été ne la trouvez-vous, quelquefois, insultante ?
J' ai eu à étretat un spectacle navrant : celui d' une vieille amie d' enfance (Mme De Maupassant) tellement malade des nerfs qu' elle ne peut plus supporter la lumière ; elle est obligée de vivre dans les ténèbres. Le rayon d' une lampe la fait crier.
C' est atroce. Quelles pauvres machines que nous sommes ! Mais pourquoi vous parler de ça ? Je vous en demande pardon. Mon *fond noir* se découvre de plus en plus, hélas ! Il est vrai que j' ai peu de sujets de gaîté.
Je ne connais pas l' ouvrage du jeune Houssaye, dont le titre est bien joli ! Quel goût de perruquier !
Que ce soit plein de lieux-communs,

p158

comme vous dites, j' en suis sûr. Mais le lieu-commun

plaît très souvent, et il est rare d' avoir du succès par d' autres moyens.
Comme grotesque, avez-vous admiré les croix d' honneur données pour l' exposition ? On décore maintenant les *employés* de commerce ! Démocratie, voilà de tes coups ! La liste de ces membres m' a causé une douce émotion de joie.
Je ne lis rien du tout, car je ne fais qu' écrire et mon abominable bouquin avance en dépit de tout. à la fin de l' année prochaine, j' en apercevrai la terminaison.
Ma nièce présente ses respects à votre altesse. Moi je me mets à ses pieds et, en lui baisant les mains, les deux mains, lui répète une fois de plus que je suis son très affectionné.
Je me rappelle au souvenir du bon petit cercle de Saint-Gratien.
(si un cercle peut avoir un souvenir ; pardon pour la métaphore.)
à Madame Régnier.
Croisset, dimanche octobre 1878.
Ma chère confrère,
mon neveu m' a apporté hier de Paris *les rieuses* . Charpentier l' avait envoyé au faubourg saint-Honoré. Mme Commanville s' est précipitée dessus. Je n' ai pu commencer ma lecture qu' à

p159

11 heures du soir. Comme j' allais très lentement, je n' ai fini qu' à minuit.
Eh bien, je ne m' étonne pas du succès. Votre pièce a tout ce qu' il faut pour plaire. Le genre admis, c' est un petit chef-d' oeuvre. La tête qui a fait cela est bonne. L' adresse et l' esprit foisonnent. On dirait que l' auteur est " un vieux roublard " . Je relève un mot profond : " le rire a sa vertu " , et il y en a beaucoup de charmants. Pour moi, il y en a même trop. ça sent le boulevard.
On ne vous connaît pas encore et bientôt, j' en suis sûr, nous verrons une vraie oeuvre. J' entends par ce mot la peinture des choses éternelles. Mais vous avez pris la bonne route. Vous êtes maintenant *du théâtre* . Courage ! Il me tarde de vous surprendre " en flagrant délit " .
Vos aimables reproches à propos de l' infâme épithète de bourgeoise m' ont amusé et attendri. Mais je ne suis pas bien sûr de les mériter. J' ai peur même que ce ne soit une invention de votre amie, pour vous piquer d' honneur, vous faire revenir sur votre décision.
à Guy De Maupassant.
Croisset, 2 heures jeudi 7 novembre 1878.

Caroline m' a écrit de Paris, dimanche dernier (elle en revient aujourd' hui), ces lignes que je vous transmets : " M Bardoux m' a formellement dit qu' il attacherait Guy à sa personne dans un avenir rapproché. Il verra à caser Laporte, puis

p160

certainement Zola sera décoré au jour de l' an. Gustave sera content, il verra que je ne l' oublie pas. " Commanville, qui est revenu de Paris lundi, m' a répété tout cela.
Donc, mon bon, je vous engage à aller chez Charmes lui demander ce que vous devez faire présentement, s' il faut que vous donniez votre démission et quand vous devez entrer dans votre nouveau service. Je croyais que vous y étiez déjà.
Quand vous aurez besoin de quelque chose du côté des médecins, adressez-vous donc à Pouchet, (4, rue de Médicis), il les connaît bien et en est très bien vu.
Tenez-moi au courant des choses. Embrassez votre pauvre maman de ma part et qu' elle vous le rende. à vous, votre vieux.
Dites à Zola ce qui le concerne. Il n' a rien à faire qu' à se tenir tranquille. Pas de nouvelles de Dalloz. Je l' envoie se faire f..., par d' autres ! Toutefois.
-le jeune Charpentier me fait une crasse. Il ajourne encore *saint Julien* (édition d' étrennes !)
à Madame Georges Charpentier.
Croisset, jeudi novembre 1878.
Chère Madame Marguerite,
je ne trouve pas votre époux gentil, mais pas du tout gentil.
Cette édition de jour de l' an *devait* paraître

p161

l' année dernière ; puis cette année. L' époque des étrennes aura fini, que le livre ne sera pas prêt.
Notez que votre légitime m' avait *juré* ses grands dieux du contraire, c' est-à-dire que nous paraîtrions au plus tard le jour de l' an de 1879 !
Je lui avais montré et moi-même apporté le dessin en question, celui du vitrail de la cathédrale de Rouen, auquel la dernière ligne de *saint Julien* renvoie le lecteur. Ce n' était pas bien difficile à découvrir.
Enfin, je ne vous cache pas que ce retard m' embête, " si l' on peut s' exprimer ainsi " . J' ignore si je récolte

des lauriers, mais le côté truffes manque de plus en plus dans ma carrière. Ernest Daudet s' était proposé de me placer avantageusement un vieil ours *le château des coeurs* . Dalloz apparemment n' en veut pas, car il fait la sourde oreille. Bref, on me traite tout à fait en grand homme, on me méprise. Il faut être un joli maniaque pour continuer à travailler avec des encouragements pareils.
Voilà quatre ans que je suis sur mon livre ! Il m' en demandera encore deux. Je me crois dénué d' envie et de cupidité, dieu merci ! En de certains jours pourtant, ce qui me reste à vivre ne m' apparaît point couleur de rose.
Pourquoi, diable, est-ce que je vous dis tout cela ?
C' est que je vous regarde comme un ami.
Tout en vous considérant comme une belle dame dont je baise les deux mains.
Vôtre.
Deux bécots de nourrice sur les joues de Georgette.

p162

à émile Zola.
Croisset, mercredi 27 novembre 1878.
Il m' ennuie de vous, mon bon Zola. Donnez-moi donc de vos nouvelles !
Comment se porte *Nana* ?
à quand *l' assommoir* sur les planches ? êtes-vous content des cabots que l' on vous destine ?
Je ne reviendrai pas à Paris avant le milieu de février, quand j' aurai fini le chapitre que je commence, un chapitre *lubrique* ! Celui-là fini, j' entreverrai la terminaison totale. Mais quelle charrette à tirer ! Par moments, c' est dur !
La santé est bonne, mais " les affaires " , mon cher vieux, sont déplorables ! La malchance me poursuit de tous les côtés.
Charpentier, il y a deux ans, m' avait promis une belle édition de *saint Julien* pour étrennes.
L' année dernière, il m' a lâché pour la *Marie-Antoinette* de Goncourt ; et repromesse au mois de septembre dernier ; et relâchage maintenant.
C' est sa femme qui m' a annoncé cette gracieuse nouvelle, en me rappelant le plaisir qu' elle a eu à lire *saint Antoine* ! Vous ne trouvez pas ça ingénieux, comme rhétorique ?
De plus, Dalloz *ne veut pas* de ma féerie qu' il trouve " dangereuse " ; de sorte que cette malheureuse pièce, que je trouve, moi, une tentative originale, ne peut même pas être imprimée dans un journal ! ça ne m' humilie nullement, au contraire ! *ça m' excite ;* mais ça m' embête au point de vue financier.

p163

Quant à Charpentier, s' il est gêné, je l' excuse, mais il aurait pu être plus franc.
Pour Dalloz, je ne vous demande nullement le secret. L' anecdote est bonne à répandre afin d' encourager les jeunes.
Bardoux a *de lui-même* dit à ma nièce, la semaine dernière, qu' infailliblement vous seriez décoré au jour de l' an.
Tourgueneff ne m' a écrit qu' un mot pour me dire qu' il était revenu. Depuis lors, pas de nouvelles, bien que je lui aie envoyé deux lettres.
Mes bons souvenirs à Mme Zola, et tout à vous, mon cher ami. Vôtre.
à Guy De Maupassant.
Croisset, jeudi 28 novembre 1878.
Je suis bien impatient de savoir le résultat *définitif* de votre visite à Bardoux, et bien embêté de ce que vous me dites de votre pauvre mère ! Le plus simple ne serait-il pas de lui trouver une *maison de santé* ? Pouchet vous renseignerait là-dessus.
Que dites-vous de Dalloz qui trouve ma féerie " dangereuse " ? Ainsi, je ne puis me faire jouer ni me faire imprimer. Encouragement aux jeunes ! Et Charpentier me lâche quant à mon édition du *saint Julien* pour étrennes ! Tout va mal ! N' importe !
Je vais commencer un chapitre *archi-lubrique* .
Je vous embrasse.
Votre vieux.

p164

à sa nièce Caroline.
Croisset, jeudi, 3 heures 28 novembre 1878.
Eh bien, mon pauvre chat, commences-tu à te reconnaître un peu ? Vous fait-on une cuisine passable ? Mlle Julienne a-t-elle au moins le talent de balayer ?
As-tu revu quelques-unes de tes amies, etc., etc.
Ernest a-t-il pensé à aller chez M Guéneau De Mussy ? A-t-il faim ? Mange-t-il des beefsteaks ? Et la peinture ? Il ne faut pas l' oublier, cette pauvre bonne vieille peinture consolatrice.
Quant à moi, ma vie s' est passée de telle sorte, depuis trois jours, qu' il m' est impossible de me rappeler rien. Car il n' y a eu rien, absolument rien.
Le plus grand épisode (ou plutôt le seul) a été ce matin, une dégueulade de Julio sur le tapis de la salle à manger. Je n' ai pas même aperçu, par mes carreaux, le moindre profil connu. Hier, comme il

faisait très beau, j' ai fait après le déjeuner une
longue promenade dans les cours. Pendant une heure,
j' ai roulé sous mes galoches les feuilles tombées, j' ai
admiré le ciel bleu, la rivière et les coteaux, et
surtout humé à pleins poumons le bon air frais qui
sentait la verdure.
Les étalages que l' on a faits dans les " points de vue "
sont réussis. Par moments je jouis beaucoup de la
nature. Pourquoi ?
Le travail marche bien et, si je continue, j' aurai
fini la première partie dans une quinzaine. Mais la
journée de lundi n' a pas été drôle, pauvre Caro !

p165

J' ai eu dans l' après-midi une violente crise
d' amertume, en songeant à mon isolement ! J' étais fait
pour goûter toutes les tendresses ; j' en suis trop
sevré souvent.
Mlle Julie s' est beaucoup inquiétée de votre voyage
(elle avait cru que vous aviez manqué le chemin de fer,
parce que l' élagueur avait dit vous avoir rencontrés
sur la place de la Madeleine, à 9 heures du matin).
Puis elle s' inquiète de ton installation : " c' te pauvre
Caroline ! Faut espérer que ça s' arrangera ! Car
enfin ! ... sapristi ! "
le tout coupé par des soupirs qui durent chacun dix
minutes.
Pour réparer tes violences, j' ai ce matin rajusté ma
sonnette et, comme je manquais de fil de fer, j' ai
sacrifié un des *ringards* !
Je continue à faire bon ménage avec une femme d' idem.
Et ton petit bonnehôm
t' embrasse.
à Gustave Toudouze.
Croisset, près Rouen, 29 novembre 1878.
Mon cher ami,
votre lettre m' a *attendri* . Elle me prouve que vous
pensez à moi, ce dont je ne doutais pas d' ailleurs. Il
est bien de se souvenir des " vieux dans l' ombre " comme
dirait le père Hugo.
Je vous envie, puisque vous êtes heureux. Soignez bien
votre bonheur. Aimez votre femme et

p166

donnez à votre gamin de gros baisers de nourrice. Vous
êtes dans le vrai, n' en sortez pas.
Moi, je travaille le plus que je peux, afin d' oublier

les et la misère de ce monde. Les encouragements, comme à vous, me font défaut, car Dalloz m' a refusé un manuscrit, celui d' une féerie que je trouve bonne, que je n' ai pu faire jouer et que je ne peux maintenant faire imprimer ! Voilà où j' en suis à mon âge (cinquante-sept ans dans douze jours), et après avoir produit ce que j' ai produit. C' est un exemple encourageant pour les jeunes ! Je vous prie de croire que ça ne m' humilie nullement, mais ça m' embête. Je n' en travaille que davantage ; je ne dis pas mieux, mais avec plus d' acharnement. Dans un an je ne serai pas loin d' avoir terminé mon livre. J' ai fait deux chapitres cet été. J' espère en avoir fait encore un, avant d' aller à Paris, ce qui n' aura pas lieu avant le mois de février.
Dès que je serai là-bas, vous serez prévenu. D' ici là, mon cher ami, bonne santé, bonne pioche et belle humeur.
à M Labarre.
Croisset, près Rouen, mardi 3 décembre 1878.
J' écrirai à Dalloz tout ce que vous voudrez, qui puisse vous être utile. Indiquez-moi ce que je dois lui dire.

p167

Mais je vous préviens de ceci : dernièrement, il m' a refusé un manuscrit que lui avait porté de ma part Ernest Daudet, et au bout de deux mois n' a pas même daigné me répondre. Une lettre de son secrétaire m' a appris que mon manuscrit ne lui convient pas, voilà tout-et qu' on l' a remis chez E Daudet. Un ami commun a dû lui faire savoir depuis deux jours ce que je pense de son procédé.
N' importe ! Si vous croyez que je puis vous servir, usez de moi. Mais je doute que ma *protection* soit efficace. Claudin s' abuse.
Ma littérature est en baisse, car votre ancien patron Charpentier (qui ne répond pas non plus aux lettres, comme Dalloz) ne fait pas une édition pour étrennes de *saint Julien l' hospitalier* , malgré deux promesses solennelles, dont la dernière est du mois de septembre.
Je vous croyais attaché à sa maison pour toujours. Votre départ m' afflige, et je vous serre la main, mon cher ami, en vous priant de me croire tout à vous.
à sa nièce Caroline.
Croisset, nuit de vendredi 6-7 décembre 1878.
Chérie,
j' ai eu tantôt une petite déception en ne voyant pas arriver Ernest vers 7 heures ; ce sera peut-être pour demain. Depuis dimanche matin ma solitude a été

absolue. Aussi je pioche raide ! Avant-hier

p168

trois pages ! Et aujourd' hui une ! J' espère au jour de
l' an n' en avoir plus que sept à écrire de mon satané
chapitre ! Je me demande si personne a jamais travaillé
et vécu comme moi. Je trouve que je tourne au
phénomène . Ma seule distraction consiste, tous les
soirs, après mon dîner, à causer du vieux temps avec
Julie. Aujourd' hui elle m' a parlé de Marmontel et de
la *nouvelle Héloïse* , chose que ne pourraient faire
beaucoup de dames, ni même beaucoup de messieurs. Elle
voudrait savoir si tu as vu sa nièce.
Quant à ton voyage, pauvre fille, ne te gêne pas. Je
hais l' oppression, et les anniversaires sont une
bêtise.
N' ayant point encore de calendrier, j' ignore l' époque ;
cependant, si les jours gras sont trop loin, le temps
va me paraître bien long avant d' embrasser la nièce !
Et puis, vers le milieu de février, j' ai envie de
donner un festival aux amis de Paris (il a été raté
l' année dernière) et je leur dois bien ça, car je
dîne chez eux, souvent, sans leur rendre jamais la
politesse.
(as-tu lu l' article splendide de Zola, paru il y a eu
mardi huit jours ? Tâche de te le procurer. Et que
dis-tu de Mme Roger qui me l' a copié et envoyé
aujourd' hui même ?)
conclusion : viens quand tu voudras. Je ne crois pas
commencer ma saison à Paris avant la fin de mars.
Encore trois mois et demi.
Pour ce qui est de la peinture, malgré l' avis de
Bonnat, fais le portrait du p Didon (si tu t' en sens
les forces, bien entendu) et travaille autre chose que
les têtes. Il ne s' agit pas de réussir, mais de se
perfectionner. Quel soulagement

p169

quand tu vas être seule, toute seule dans ton atelier,
comme une petite mère tranquille ! Oui ! " l' art est un
dieu jaloux " , tu as raison ; j' en sais quelque chose,
moi qui lui ai tout sacrifié, à l' art ! Et encore à
quoi, ou mieux à qui ? à loulou.
Verras-tu Me De Heredia ? Fais-m' en la description.
Ne t' inquiète pas du vieux manuscrit de
l' *éducation* . Il est écrit des deux côtés,
n' est-ce pas ? Dans ce cas-là, tu peux le brûler.

Ah ! Les *Thermopyles* , avec ce bon Pouchet, c' est un rêve ! Mais dans dix-huit mois ne serai-je pas trop vieux pour l' accomplir ? ça me ferait pourtant du bien de prendre un peu d' air et de reposer mon malheureux cerveau.
Ta vieille nounou t' embrasse.
à Guy De Maupassant.
Jeudi 18 décembre 1878.
Merci pour la bonne nouvelle ! ça me desserre un peu le coeur. Votre lettre d' hier m' avait (et nous avait) navrés.
Espérons que maintenant ça ira bien. De plus amples *détails* me feront plaisir.
Vous êtes gentil de vous être occupé de mon bouquin. Jusqu' à présent je ne l' ai pas reçu. Peut-être l' aurai-je à 4 heures par la seconde distribution ? Tout en l' attendant j' ai fini mon chapitre.

p170

En voilà trois d' expédiés depuis six mois. Encore trois à faire ! Donc j' entrevois la fin.
Il était dit qu' aujourd' hui serait un bon jour :
1 votre lettre et 2 un peu d' argent sur lequel je ne comptais plus. Les choses ne sont jamais ni aussi mauvaises ni aussi bonnes qu' on croit.
Je compte revenir à Paris vers la fin de janvier.
Dites-moi comment vous vous trouverez là-bas.
Ex imo
votre vieux.
à la princesse Mathilde.
Vendredi décembre 1878.
Rien n' est plus aimable que votre lettre, ma chère princesse ; elle m' a été au *coeur* . Je vois que vous ne m' oubliez pas, chose dont j' étais sûr, du reste. Moi aussi, de mon côté, je songe bien souvent à vous et je vous *vois* dans votre maison, entourée de vos amis. Si je n' y suis pas, ce n' est point la volonté qui me manque, soyez-en convaincue. Je ne veux pas vous souiller l' esprit par le détail de mes misères. Mais sachez, en un mot, que je suis malheureux, ma chère princesse. Voilà tout, et il faut que j' aie une belle santé pour vivre encore après toutes les coupes d' amertume que l' on m' a fait boire et que je continue à boire. Dieu le voulait, apparemment. Soumettons-nous.
C' est pour oublier tout cela que je travaille le plus possible, tâchant de me griser avec l' encre

p171

comme d' autres avec de l' eau-de-vie. Mon bouquin avance ; dans un an je serai près de la fin.
Je ne compte pas être à Paris cet hiver avant le mois de février. à cette époque, j' aurai la solution de *mes affaires* , solution qui sera déplorable, mais au moins je saurai à quoi m' en tenir. Quand on est au fond de l' abîme, on n' a plus rien à craindre. Je vous fais cette confidence, ma chère princesse, pour que vous ne m' accusiez pas d' être un maniaque, un entêté. J' ai mal gouverné ma barque, par excès d' idéal ; j' en suis puni, voilà tout le mystère. Taine est un brave homme de penser à moi pour l' académie ! Mais je ne lui demanderai pas sa voix ! à quoi bon de pareils honneurs ?
J' ai eu indirectement des nouvelles de Goncourt ; je sais qu' il travaille ferme. Renan doit avoir publié un nouveau volume qui est sans doute chez moi là-bas. Vous me rappelez tous les amis morts ! Les amis des mercredis de la rue de Courcelles ! Ah ! C' était le beau temps ! Et j' y pense plus souvent qu' il ne le faudrait pour ma gaieté. à mesure que j' avance en âge, le passé me tient de plus en plus aux moelles ; dès que j' ai un moment de liberté d' esprit, je me retourne vers ce qui ne reviendra plus.
Oui, j' ai lu la lettre de Chambord à De Mun. Ces gens-là sont idiots ! Et surtout aveugles.
J' ai été indigné de l' attentat contre le roi Humbert. Pourquoi ? Dans quel but ? Ah ! La bêtise humaine, quel gouffre ! La terre est un vilain séjour, décidément.
Si j' étais chez vous, près de vous, je penserais tout différemment.

p172

Donnez-moi ainsi, de temps à autre, de vos nouvelles.
Vous ferez bien plaisir à votre très affectionné qui vous baise les mains.
Ma nièce vous présente ses respects.
Souvenirs d' amitié à Popelin et à Marie.
à la même.
Croisset, dimanche 22 soir 22 décembre 1878.
Votre lettre d' il y a huit jours, ma chère princesse, m' a attendri jusqu' aux larmes. (vous savez que je suis, comme dit Goncourt, " un gros sensible " .) oui, j' ai été touché jusqu' au fond de l' âme pour la délicatesse de votre attention.
Réservez-moi votre bon vouloir, mais *présentement* les choses ne pressent pas. J' ai cédé à un mouvement de découragement, en vous écrivant.
J' ai du chagrin, parce que je vois souffrir près de

moi ceux que j' aime et que je suis dérangé dans mes travaux ; mais l' âme reste libre, la conscience pure et le corps robuste : c' est l' important.
Nous recauserons de tout cela vers la fin de janvier, quand je serai à Paris. D' ici là, envoyez-moi de vos nouvelles le plus souvent que vous pourrez. C' est une *joie* , dans ma vie austère, que la vue de votre (abominable et) chère écriture.
La neige couvre la terre et les toits, malgré le soleil. Je vis comme un ours dans sa tanière ! Aucun

p173

bruit du dehors ne me parvient, et pour oublier mes misères je travaille avec acharnement. Aussi ai-je fait trois chapitres depuis quatre mois, ce qui, vu ma lenteur habituelle, est prodigieux.
Ma nièce vous présente ses respects ; il est probable que vous la verrez avant moi.
Je vous baise les deux mains et suis
votre vieux fidèle et très affectionné.
à Madame Roger Des Genettes.
Croisset, 22 décembre 1878.
(...) si je suivais mon penchant je vous écrirais tous les jours ! La fatigue physique m' en empêche. Voilà mon excuse. Oui, tous les jours et plusieurs fois par jour je songe à vous, par égoïsme, complaisance pour moi-même, retour vers le passé.
Il me semble que vous devez souffrir par ce temps abominable. Nous n' habitons pas le pays qui nous convient. Nous ne sommes pas de ce siècle, ni peut-être de ce monde.
Le père Didon m' a envoyé son livre. Je lui ai répondu par quatre pages d' écriture serrée. On a beau dire, et on aura beau faire, l' abîme est infranchissable. Les deux pôles ne se toucheront jamais, la sottise est de croire qu' un des deux doit disparaître. (...)

p174

à Madame Brainne.
Croisset, nuit de lundi 30 décembre 1878.
Chère belle,
j' ai reçu la boîte tantôt à 4 heures, et maintenant je digère le cadeau ; les deux substances étaient exquises. C' est gentil d' avoir pensé à son Polycarpe.
Votre lettre de ce matin m' a attendri. Vous m' aimez, *je le sens,* et je vous en remercie du fond de l' âme. Comment ? Je vous avais écrit une lettre

" navrante " , pauvre chère amie ? Vous méritez que je sois franc avec vous, n' est-ce pas ? Je vous ai ouvert mon coeur et dit carrément sur moi ce que je crois être la vérité. Si j' avais su vous tant affliger, ma pauvre chère amie, je me serais tu.
J' ai passé par de violentes secousses, j' ai eu un redoublement d' embêtements. Voilà la raison de mon accès de tristesse. Mais je m' y *ferai* , je deviendrai " tranquille " !
Et je vous en prie, chère belle, ne me parlez plus d' une place ou situation quelconque ! La bonne princesse a eu la même idée que vous et m' a écrit les mêmes choses en d' autres termes ; mais l' *idée* seule de *cela* m' ennuie et, pour lâcher le mot, m' humilie ; comprenez-vous ?
Les préoccupations matérielles ne m' empêchent pas de travailler, car jamais je n' ai pioché avec plus d' acharnement. Je prépare maintenant les trois derniers chapitres de mon livre et Polycarpe est perdu dans la métaphysique et la religion.

p175

Et avant de me remettre à écrire il faut que j' aie expédié un travail que j' ose qualifier de gigantesque. Il y aurait de quoi me conduire à Charenton si je n' avais pas la tête forte. D' ailleurs, c' est mon but (secret) : ahurir tellement le lecteur qu' il en devienne fou. Mais mon but ne sera pas atteint, par la raison que le lecteur ne me lira pas ; il se sera endormi dès le commencement.
Madame Lapierre a dit avant-hier, à ma nièce, que vous étiez re-malade, pauvre chérie ! Et qu' une fluxion gâtait votre belle mine. Je la bécote nonobstant en ma qualité d' idéaliste. Votre état de permanente souffrance m' embête, m' *éluge* , m' afflige.
Le moral y est pour beaucoup, j' en suis sûr. Vous êtes trop triste, trop seule ! On ne vous aime pas assez ! Mais rien n' est bien dans ce monde. Sale invention que la vie, décidément ! Nous sommes tous dans un désert, personne ne comprend personne (je parle des natures d' élite !)
et re-voilà une autre année ! Je vous la souhaite meilleure que celle qui est en train d' expirer (la sacrée rosse !). Que la nouvelle vous apporte tous les bonheurs que vous méritez, ma chère, ma véritable amie ! -il y a une chose qu' il faut se souhaiter, même avant la santé, c' est la *bonne humeur* ! Prions le ciel qu' il nous l' accorde.
J' oubliais une anecdote qui va vous faire plaisir : vendredi dernier, étant à la cathédrale de Rouen pour

un enterrement, un employé des

p176

pompes funèbres m' a appelé : " monsieur l' abbé " , jugeant d' après ma calotte de soie et ma douillette que j' appartenais à l' église. Je prends le chic ecclésiastique, maintenant ! ! !
Quand j' irai à Paris ? Je n' en sais rien. Des raisons *me forcent* à rester ici indéfiniment-indéfiniment veut dire longtemps. ça ne m' amuse pas beaucoup, mais.. !
Adieu, je vous embrasse à pleins bras. Vôtre.
à Guy De Maupassant.
Croisset, nuit du 31 décembre 1878.
Merci pour l' envoi. C' est bien beau cet article. Mon dieu ! Mon dieu ! Mon dieu ! Que les journalistes sont bêtes !
J' avais lu l' élucubration de Zola dans le *figaro* . Elle a remué " la ville et la province " . Oui, jusqu' à Rouen, jusqu' à Caudebec *sic* ça a produit un immense effet. Notre ami sait s' y prendre pour faire parler de lui. Rendons-lui cette justice.
Mais que dites-vous du dogme de " l' hypocrisie littéraire " , tellement établi maintenant qu' il n' est plus permis d' avoir une opinion à soi ? On doit trouver bien tout, ou plutôt tout ce qui est médiocre. Quand un monsieur proteste, ça révolte.
Maintenant parlons de vous. D' après ce que j' ai compris dans votre dernière lettre, vous n' êtes pas encore nommé en titre. Quand sera-ce ? Peut-être

p177

veut-on vous essayer ? Mais, si vous êtes bien vu de tous les directeurs, l' affaire se fera.
Quant à moi, je continue à être d' une noire tristesse, ce qui ne m' empêche pas de travailler formidablement. Je suis perdu dans la métaphysique, chose peu gaie, d' ailleurs. Je prépare mes trois derniers chapitres à la fois : philosophie, religion et morale. Ce poids m' écrase. Ajoutez-y celui de ma personne et vous comprendrez mon aplatissement.
Je suis curieux d' avoir des détails sur votre " matinée " .
Vous voilà un peu plus tranquille, n' est-ce pas ? Vous allez re-travailler ? Je vous en écrirais long, mais je suis éreinté à force de lire et de prendre des notes.

En vous la souhaitant bonne et heureuse, je vous embrasse.